GUERRE
DE TROIE.

GUERRE DE TROIE,

DEPUIS LA MORT D'HECTOR JUSQU'A LA RUINE DE CETTE VILLE,

POÈME en quatorze Chants, par QUINTUS DE SMYRNE, faisant suite à L'ILIADE, et traduit pour la première fois du Grec en Français,

PAR R. TOURLET, Médecin, et Membre de la Société Académique des Sciences, séante au Louvre.

. . . . Non égo te meis
Chartis inornatum silebo,
Tot ve tuos patiar labores
Impune, Quinti, carpere lividas
Obliviones . . . .
HORAT. CARM. Lib. IV. ad Lol. Od. X.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LESGUILLIEZ, frères, Imprimeurs, rue de la Harpe, N°. 151.

AN IX — 1800.

ARGUMENT
DU CHANT VII.

Les Grecs à leur réveil retournent au combat, laissant peu de monde sur leurs vaisseaux, pour rendre les honneurs funèbres à Nérée et à Machaon. Podalyre pleurant sur la tombe de son frère Machaon, est à peine consolé par Nestor. Eurypile repousse les Grecs jusqu'auprès de leurs flottes. Minerve les ranime; le combat continue même pendant la nuit. Enfin Eurypile accorde aux députés Argiens une suspension d'armes pour deux jours, qui seront employés à la sépulture des morts. Arrivée d'Ulysse et de Diomède à Scyros; ils décident Néoptolême à les accompagner; douleur de Deidamie, sa mère, à son départ.

Pyrrhus arrive, favorisé par les divinités de la mer, sur les bords Phrygiens, au moment où Eurypile était prêt de forcer lès retranchemens des Grecs. Diomède à la vue du danger, s'élance à terre le premier; tous prennent des armes à la hâte dans la tente d'Ulysse. Pyrrus saisit celles d'Achille. Sa présence relève le courage des Grecs. Eurypile redouble ses efforts, mais envain; la nuit termine le combat. La sagesse des réponses de Néoptolême excite l'admiration d'Agamemnon et des autres Grecs qui le félicitent de sa bravoure et le comblent de présens. Il se retire dans la tente de son père. Vive douleur qu'il éprouve à la vue des objets qui lui rappellent la perte qu'il a faite. Les Troyens se réjouissent d'avoir Eurypile pour chef. De part et d'autre on se livre au sommeil.

GUERRE DE TROIE,

Depuis la mort D'HECTOR *jusqu'à la ruine de cette ville.*

CHANT VII.

DÈS que la clarté de l'Aurore eût effacé les astres de la nuit et dissipé les ombres, la plupart des Grecs s'avancérent pour combattre Eurypile. Les autres demeurérent auprés des navires pour rendre les honneurs funèbres à Machaon et à Nérée. Ce dernier avait égalé par sa beauté les habitans même de l'Olympe; mais les forces de son corps ne répondirent pas aux attraits de son

visage : « Les Dieux ne versent pas sur un seul homme toutes leurs faveurs, une fatalité trop constante, toujours mêle le bien de quelque défaut ». Cependant les Danaëns pleurèrent également sa perte et celle de Machaon, savant dans l'art divin de guérir les blessures, et le même monument reçut les cendres des deux illustres morts.

Tandis qu'ailleurs tout retentit du tumulte des armes, que les traits ou les pierres tombent avec un bruit épouvantable sur les boucliers des combattans, Podalyre désespéré de la mort de son frère, et ne voulant plus lui survivre, se renverse dans la poussière et refuse toute nourriture. On le voit, tantôt armer son bras d'un poignard, tantôt chercher avec empressement le poison le plus mortel. Ses compagnons n'osant plus le retenir, tremblaient qu'il ne s'immolât de ses propres mains sur la

tombe de Machaon, lorsque Nestor accourut vers lui; il le trouve environné des ses esclaves et de ses amis désolés, se traînant sur le sable, se frappant la poitrine, et appellant à grands cris l'objet infortuné de ses plus vifs regrets.

« Ah! lui dit alors le vieillard attendri, pourquoi nous affliger par l'excès de ta douleur? Un guerrier sage doit-il ainsi qu'une femme pusillanime répandre sur des cendres muettes des larmes inutiles; tes cris ne peuvent rappeller à la vie celui qui te fut si cher, son âme s'est élancée dans le vague immense des airs; son corps a été la proie des flammes, et la terre renferme ses ossemens précieux. Tu accuses de rigueur le destin qui te l'enléve à la fleur de son âge? Et moi, ne devais-je pas regretter plus amèrement un fils également distingué par sa prudence et par sa valeur, un fils qui m'aima jusqu'à

sacrifier généreusement sa vie pour sauver la mienne? Mais malgré l'accablement que j'éprouvai à sa mort, m'a-t-on vu me priver de nourriture, et chercher à me soustraire aux doux bienfaits de l'astre du jour. Mortels que nous sommes, apprenons à recevoir de la main des Dieux et le bonheur et l'infortune; sujets à la cruelle loi du sort, nous arrivons tous aux sombres rivages par des sentiers épineux, semés de peines et d'ennuis ».

« Puis-je, ô Nestor, répliqua Podalyre, fondant en larmes, puis-je assez regretter celui dont les tendres soins me consolèrent de la perte d'un père enlevé trop tôt du séjour des humains; celui qui m'apprit avec complaisance les secrets merveilleux de son art? Je mangeais à sa table, je goûtais avec lui le repos du sommeil; ses richesses étaient les miennes.. Maintenant, comment

supporterai-je le jour que je ne peux partager avec lui» ?

« Eh quoi! répondit le fils de Nélée, des afflictions passagères te feraient pour toujours abandonner la vie? Ignores-tu, ô mon fils, que les événemens tiennent à une cause changeante et mobile? Quoique la parque inexorable nous prépare à tous une même fin; quoique la même terre doive un jour nous recevoir dans ses entrailles, la carrière que nous avons à parcourir est différente et inégale. Les biens et les maux enveloppés d'un nuage de ténèbres sont confiés par les Immortels aux caprices de l'aveugle destin qui, du sommet de l'Olympe les jette sur nous, sans choix et sans discernement; de même que les vents légers sont emportés dans leur course vagabonde. La pauvreté poursuit quelquefois l'homme le plus juste; souvent aussi les richesses tombent au

pouvoir des méchans. Ainsi, la fortune conduite par la main du hasard, nous est tour-à-tour et contraire et propice. Jamais mortel ne fut constamment heureux, ni à l'abri des révolutions dans le peu d'années qu'il eût à jouir de la vie. Les rudes épreuves ne doivent donc pas nous faire perdre l'espoir de jours plus sereins. Il n'a pas été dit envain que les bons après le trépas trouvent dans l'Olympe une récompense, et que les enfers ont des tourmens pour l'impie. Machaon marcha sur les traces d'un pére immortel, et sa bienfaisance le fit chérir des hommes. Ne doutons pas qu'il n'ait été comme lui placé parmi les Dieux ».

En achevant ces paroles, il reléve Podalyre, et l'arrachant malgré lui du tombeau de son frère, il le conduit jusques dans sa tente. Déjà les phalanges Achéennes avaient engagé le combat

contre l'armée de Priam, commandée par Eurypile. Ce guerrier portant dans les rangs ennemis la fureur du dieu Mars, abattait sous ses coups une multitude infinie de Grecs, dont les corps pêle-mêle entassés avec ceux des Troyens couvraient un long espace du champ de bataille. Dans sa marche impétueuse, il foule et les morts et les mourans. Ses mains, ses pieds, tous ses membres dégoûtent de sang. Attaqué par le brave Pénéléon, il le renverse d'un coup de lance, et immole avec lui une troupe de soldats.

Tel autrefois l'invincible fils d'Alcmène vainquit et tua, dans les défilés du mont Pholus, les Centaures légers à la course et redoutés dans les combats : tel l'implacable guerrier massacre les troupes belliqueuses des Danaëns, qui tombent autour de lui épars sur la poussière. Ainsi que les rives d'un torrent bruyant

et rapide, battues par les flots écumeux, se fendent et s'écroulent de toutes parts; ainsi les peuples d'Argos succombent sous les coups redoublés du puissant Eurypile; à peine quelques-uns ont-ils le temps d'échapper à la mort par leur vitesse et d'emporter avec eux le corps et les dépouilles du vaillant Pénéléon. Hercule semble frapper de terreur les ennemis de son petit-fils, et revivre lui-même dans un jeune héros de son sang.

Les Grecs s'enfuient jusqu'au près de la flotte, et se retirent derrière les remparts qu'ils avaient élevés pour défendre leurs navires. De même qu'à la chûte subite de la grêle et des neiges dans les montagnes, les chèvres timides quittent les hauts lieux où elles paissaient, et s'enfoncent sous des rameaux ou dans les cavités des rochers, pour y attendre le retour heureux du calme et de la

sérénité; de même les Achéens tremblans restent près de leurs murs à l'abri des fureurs du redoutable fils de Télèphe.

Il menaçait de brûler les vaisseaux et de tailler en pièces toute l'armée; mais en ce moment Minerve ranime le courage affaibli des Grecs qui font pleuvoir sur lui et sur les siens une grêle de traits meurtriers. Les assaillans, victimes de leur intrépidité, ne se relâchent ni le jour, ni la nuit même, leurs armes sont rougies de sang, l'air est frappé des cris des blessés; on combat avec un acharnement égal, tantôt près des navires, et tantôt sur les redoutes qui les défendent.

Après une attaque longue et meurtrière, Eurypile enfin accorda deux jours aux députés des Argiens, pour rendre les derniers honneurs à ceux qui avaient péri dans cette action san-

glante; le carnage cessa donc, et on recueillit les corps des guerriers étendus sur la plaine. Pénéléon fut surtout regretté des peuples de l'Achaïe, qui lui érigèrent un superbe monument digne de perpétuer dans tous les âges la mémoire de sa bravoure. Ils brûlèrent ensuite sur un même bûcher et renfermèrent sous la même tombe les restes précieux de tous les autres guerriers que le fer avait moissonnés. Les sujets de Priam rendirent aussi à leurs compagnons, les devoirs funèbres; mais le flambeau de la discorde fumait encore; Eurypile préparait de nouvelles attaques; il avait pris son poste à quelque distance de la flotte Achéenne, décidé à tout entreprendre contre les ennemis de Troie.

Cependant le vaisseau avait abordé l'île de Scyros, et les deux envoyés de l'armée des Grecs, vers le fils d'Achille,

l'avaient trouvé devant son palais, occupé à manier une lance, à décocher des flèches, et à dompter des coursiers fougueux. Ils virent avec une joie mêlée d'admiration qu'il dissipait par les exercices de la guerre, les regrets que lui causait la mort encore récente d'un père chéri. Plus ils s'approchent de lui, et plus ils sont frappés de sa ressemblance parfaite avec le grand Achille.

Le jeune héros se hâte de les prévenir: et s'avançant vers eux : « Je vous salue, ô étrangers, leur dit-il, soyez bien venus dans mon palais; dites-moi d'où vous venez? qui vous êtes? Quel besoin vous a fait franchir les mers et vous a conduits sur ces rives »? « Nous sommes, répondit Ulysse, les amis et les compagnons du courageux Achille. Nous te voyons enfin, ô toi le fruit heureux de ses amours, avec Déïdamie; la taille est ta sienne, ta démarche est

la même, tes traits nous rappellent son image; comme lui, tu ressembles aux Immortels ! Ithaque est ma patrie; Diomède qui m'accompagne, vit le jour dans le territoire d'Argos. Sans doute les bouches de la renommée ont publié jusques dans ces lieux son nom et le mien. Je suis Ulysse. Des oracles sûrs et respectés me commandent de venir ici réclamer le secours de ton bras; sois touché de nos maux, viens réparer nos pertes; ta seule présence doit terminer avec gloire une guerre que des flots de sang n'ont pu encore éteindre; tous les peuples de la Grèce, t'offriront des présens; tu paraîtras avec les armes de ton illustre pére. Supérieures à toutes les autres par leur beauté, elles ne peuvent être comparées qu'à celles du Dieu des combats; l'or y brille de toutes parts, et cet ouvrage sorti des mains de Vulcain a mérité les louanges de tous

les Immortels. Le bouclier représente lui seul tous les prodiges de la terre, de la mer et des cieux; l'art y a fait revivre tous les animaux avec leurs traits et leurs mouvemens; jamais si belle armure n'avait été au pouvoir d'un mortel; oui, ton pére que nous regardions comme issu du sang des Dieux, Achille seul fut digne de la porter : mon amitié pour lui s'étendit au-delà même du trépas. Je vainquis une foule de Troyens qui me disputaient son corps. J'emportai dans ma tente ses riches dépouilles, et Thétis elle-même me les accorda pour prix de ma valeur; dès aujourd'hui je te les abandonne; elles seront à toi, dès que tu auras abordé les rivages de Phrygie. Enfin aprés la prise de Troie et notre retour dans la Gréce, Ménélas, pour te combler de ses bienfaits, unira tes destinées à celles

de sa fille. Ainsi la fortune et ses trésors couronneront ton choix ».

« J'obéis, dit alors Pyrrhus aux envoyés, l'ordre du Ciel est que je vole au secours de notre armée. Demain je veux traverser avec vous les flots qui m'en séparent. Venez en ce moment dans mon palais, partagez avec moi les plaisirs de la table et de l'hospitalité. Je remets à la volonté des habitans du Ciel, le soin d'assortir les nœuds de mon futur hyménée ».

A ces mots il marche devant eux; ils le suivent avec empressement, et entrent avec lui dans une salle vaste et magnifiquement ornée. C'était là que Déïdamie, regrettant la perte de son époux, consumait ses plus beaux jours dans des pleurs intarissables; ainsi la neige sur les montagnes, se fond aux rayons du soleil, ou par le souffle d'un vent chaud et humide. Ils la saluent

avec des paroles pleines de respect, et son fils s'approche pour lui annoncer le nom et la patrie de ses nouveaux hôtes. Mais il tint secret jusqu'au lendemain le motif de leur arrivée : il craignait que cette mère tendre n'en fût accablée de douleur, et n'employât pour le retenir, les prières et les larmes.

Vers le déclin du jour et après le festin, les deux convives se retirèrent pour goûter les douceurs du repos, dans le silence de la nuit; les habitans de l'île de Scyros, battue de tous côtés par les vagues bruyantes de la mer Egée, dormaient assoupis par les vapeurs d'un paisible sommeil. Déïdamie seule, repoussant les bienfaits de Morphée, se livrait aux plus mortelles inquiétudes. Ulysse et Diomède avaient autrefois entraîné son époux à cette guerre funeste, où l'attendait la parque meurtrière. Leurs noms odieux lui rappellaient

l'objet éternel de ses regrets et de l'affliction de Pélée; elle tremblait d'avance pour les jours d'un fils, trop avide de la gloire des combats.

Dés que le char étincellant de l'immortelle Aurore eut reparu dans les Cieux, Pyrrhus, Ulysse, et le fils de Tydée, sortirent brusquement du lieu où ils avaient pris le repos de la nuit. A cette précipitation, Déïdamie ne doute plus de son malheur; aussi-tôt de sa poitrine enflée par de longs soupirs, s'échappe un cri fort et pénétrant. Tel au printems un taureau indompté appelle sa génisse par des mugissemens répétés, qui se répandent dans les forêts et les montagnes voisines : telle l'infortunée Déïdamie frappe de ses accens douloureux, et les murailles et les voûtes de son palais.

« O Néoptoléme, ô mon fils, s'écrie-t-elle; quoi! tu suivras ces étrangers

sur des rivages tout fumans du sang de nos héros les plus fameux; jeune encore et peu exercé dans les travaux périlleux de Bellone, tu t'éloignes d'une mère qui te chérit et que va bientôt accabler la triste nouvelle de ta mort. Non, je ne te reverrai plus en ces lieux; ton pére, sorti des flancs de Thétis, ton pére, le plus puissant des guerriers, a péri sur les bords Phrygiens, et par les conseils perfides de ceux qui veulent aujourd'hui t'enlever à ma tendresse. Arrête, ô mon fils, crains de me livrer, en mourant, aux horreurs d'une éternelle solitude. Quand la mort a moissonné l'époux et les gages vivans de son amour, des ravisseurs inhumains ne manquent jamais de piller et disperser l'héritage; est-il un plus déplorable sort que celui d'une veuve isolée sans ressource et sans appui ».

A ces mots, qu'elle interrompit par

des gémissemens profonds, le fils attendri, répondit d'un ton à-la-fois ferme et respectueux : « Rassurez-vous, mère trop sensible, bannissez ces noirs pressentimens d'un fâcheux avenir ; nul homme ne périt sans l'ordre du destin ; si je dois être frappé des coups du sort, que ce soit en défendant la cause des Achéens ; j'illustrerai le nom et la gloire des Eacides, et je vengerai le noble sang dont je suis sorti ».

Il dit ; et pendant qu'il cherche à s'éloigner, le vieux roi Lycomède lui adresse ce discours : « Digne fils d'un père courageux, j'admire ta force et je loue ta bravoure ; mais je crains pour toi les fureurs de Mars, et plus encore l'inconstance des flots. Les navigateurs ont toujours à leurs côtés la mort menaçante. Je tremble, ô mon fils, que tu ne quittes ces rivages dans le tems où le Soleil passe du Sagittaire au signe

orageux du Capricorne, ou lorsqu'il partage également avec Phébé le jour et les ténèbres. Redoute aussi l'instant souvent fatal où l'approche d'Orion 1) précipite les Pléyades dans les eaux du noir Océan. Le lever, ou le déclin de certains astres peut encore creuser sous tes pas mille abîmes; vois quelles seront tes peines et nos inquiétudes ».

En achevant ces mots, il l'embrasse et ne s'oppose plus à son dessein. Le jeune héros sourit, et d'un air satisfait avance vers le navire; mais les prières d'une mère éplorée suspendent encore son départ. Tel un coursier fougueux qu'on a peine à retenir, ronge le mors blanchi de flocons écumeux qui tombent de sa bouche, et qui mouillent sa poitrine; ses pieds impatiens frappent la terre et lancent avec bruit le sable et les cailloux; ses crins hérissés flottent épars sur son col; il lève en hennissant

une tête superbe, dont la fierté rebelle plaît au maître qui le contraint d'obéir. Tel l'impétueux fils d'Achille veut se dérober aux tendres efforts d'une mère, à qui son intrépidité le rend encore plus cher.

Elle le presse sur son sein agité; mille fois il reçoit ses adieux. Enfin il se sépare d'elle, et la laisse en proie aux regrets les plus amers; ainsi l'hirondelle plaintive, dont un serpent cruel a dévoré les tendres petits, vole en gémissant au tour des murs et des portiques où elle avait construit son nid, et appelle par des cris inutiles les fruits malheureux de ses innocentes amours; ainsi cette mère désespérée, tantôt se renverse sur le lit où avait reposé son fils, tantôt à la vue des appartemens qu'il avait habités, elle renouvelle les accens de sa douleur; où si elle trouve un des javelots qui avaient exercé les mains

encore novices de Néoptolème, et d'autres instrumens plus légers qui charmèrent les loisirs de sa première enfance, elle les saisit, les serre dans ses bras, les couvre de baisers, les arrose de ses larmes et redouble ses sanglots.

Le jeune héros sourd à ces plaintes, avançait vers le port d'un pas précipité. Auprès de lui étaient Ulysse et Diomède; vingt esclaves choisis par Déïdamie et chargés par elle d'exécuter les ordres de son fils, traversent la ville avec lui. Brillant comme un astre au milieu de ceux qui l'accompagnaient, il marche d'un air triomphant; sa présence réjouit Thétis et les autres filles de Nérée. Le dieu des mers voit avec transport s'approcher des vastes plaines de son empire, un guerrier qui à peine à la fleur de l'âge, vole dans des régions éloignées aux combats et à la victoire.

Tel paraît le redoutable Mars, prêt à

fondre sur des ennemis qu'il menace de sa fureur, lorsqu'un cercle tout rayonnant de lumière repose sur sa tête, lorsque le feu étincelle dans ses yeux, et que la majesté qui relève l'éclat de son visage, inspire de la frayeur aux Dieux mêmes : tel, et à de semblables traits on reconnaît le fils d'Achille, entre tous ceux qui formaient son cortége. Les peuples qui se portaient en foule sur son passage, faisaient pour son retour des vœux qui furent entendus des Immortels.

Déjà le héros touche le rivage où la mer vient briser ses flots tumultueux; des matelots empressés préparent et les mâts et les voiles. Il monte; aussi-tôt on délie les cables, on lève les ancres qui retiennent encore le vaisseau. L'épouse d'Amphitrite jetant sur les navigateurs un regard favorable accélère leur course, de peur que les Grecs privés

plus long-tems du secours qu'ils attendent, ne succombent sous les efforts des Troyens et d'Eurypile. Les deux envoyés assis aux côtés du fils d'Achille, l'entretiennent des exploits fameux de son pére, des conquêtes qu'il avait faites avec ses flottes, des combats qu'il avait livrés dans la plaine au redoutable Téléphe, des victoires qu'il avait remportées sur les Troyens, de son démêlé avec les Atrides. Le récit de ses actions héroïques plaisait au jeune guerrier et enflammait son courage.

Cependant Déïdamie versait des torrens de larmes brûlantes qui la consumaient; ainsi que la cire molle et l'étain flexible se fondent par l'ardeur des charbons embrâsés. Elle pleura tout le jour; une mère tendre peut-elle voir d'un œil sec et tranquille un fils qu'elle aime, courir à des combats toujours funestes. Tandis qu'elle porte au loin ses

regards inquiets, le navire échappant à sa vue fatiguée, se perd dans le lointain, et semble se confondre avec les nuages. Poussé par un vent impétueux, il rase les plaines liquides, fend les flots et les fait voler en écumes. A l'entrée de la nuit, il avait déjà parcouru des espaces immenses, et malgré les ténèbres, il continua de voguer à pleines voiles à l'aide des vents et du pilote.

On découvrit avec l'aurore la cîme des montagnes de l'Ida, et Chryse et Smynthe, où Apollon avait un temple fameux, et la pointe du cap de Sigée, où était le tombeau d'Achille. Le sage fils de Laërte, pour ne pas affliger Néoptoléme, évita de lui faire observer ce monument de l'illustre descendant d'Eacus. Après qu'on eût passé les îles Calydnées et Ténédos, on apperçut Pteleum, où reposaient les cendres de Protésilas, sous un monument ombrágé

par des ormes, dont les branches se dessèchent 2) dès qu'elles sont élevées à la hauteur de la cité de Troie; bientôt en forçant de rames, on rejoignit la flotte rangée à la vue des côtes d'Ilion.

En ce moment, les Argiens épuisés, défendaient à peine les retranchemens qui mettaient à couvert leurs navires, et le puissant Eurypile était sur le point de les renverser de ses mains. Diomède remarquant le danger, s'élança promptement hors du vaisseau, et crie de toute sa force : « Braves compagnons, de quels malheurs sommes-nous aujourd'hui menacés ? Saisissons nos armes et volons au combat. Déjà les Troyens victorieux assiégent nos remparts ; s'ils viennent à bout de les forcer, ils porteront la flamme sur nos vaisseaux ; et nous, contre l'ordre des destins, privés à jamais du doux espoir de retourner dans notre patrie, nous périrons dans les champs de Troie,

loin de nos femmes et de nos enfans ».

A ces mots ; tous sortent du navire, tremblans et saisis d'effroi. Le seul Néoptoléme, non moins intrépide que son pére, ne paraît occupé que du desir de signaler sa bravoure. On entre dans la tente d'Ulysse, la plus voisine du rivage. Là étaient déposées ses armes et celles qu'avec ses compagnons il avait enlevées aux ennemis vaincus. Les plus robustes des guerriers prennent les plus fortes; les autres en choisissent de plus foibles. Ulysse, accompagné de ses Ithaciens, se couvre promptement de son armure, et donne à Dioméde celle dont il avait dépouillé le brave Socus.

Le fils d'Achille se montre enfin avec les armes de son pére. Elles s'ajustaient parfaitement à ses membres vigoureux. Trop longues et trop massives pour tout autre, elles semblaient légéres pour lui. Sa tête n'était point surchargée d'un

casque si pesant. Il savait le quitter et le reprendre avec l'aisance et les grâces d'un guerrier exercé. Dès que les Argiens l'apperçoivent: ils s'efforcent de se ranger autour de lui, mais trop pressés par les ennemis, ils l'attendent en défendant avec un nouveau courage leurs retranchemens. Ainsi des navigateurs jetés par la tempête sur les bords d'une île déserte, et contrains d'errer long-tems au gré des flots, voyent à regret leurs vivres se consumer et leurs espérances s'évanouir; mais lorsqu'un vent favorable vient enfler les voiles, ils reprennent aussi-tôt leurs sens et poussent des cris d'alégresse. Ainsi la seule présence du jeune Néoptolème fait renaître dans tous les cœurs et l'espoir et la joie.

Accompagné d'une foule de guerriers, il part, les yeux étincelans comme ceux d'une lionne en furie, qui s'élance en rugissant sur les chasseurs prêts à arra-

cher de leur repaire ses lionceaux sans défense; il se jette au fort de la mêlée vers le côté du retranchement qui opposait moins de résistance. Là, Eurypile et les siens déjà maîtres des redoutes avancées, se flattaient de forcer bientôt le passage et d'exterminer tous les Grecs. Mais le Ciel ne secondait pas leurs desseins. Pyrrhus, Ulysse, Diomède les repoussèrent par une grêle de traits, de même que les bergers courageux, par leurs cris et à l'aide de leurs chiens, mettent en fuite des lions avides qui l'œil enflammé rôdent en rugissant autour des bœufs et des génisses qu'ils cherchent à dévorer.

Le fils de Téléphe, loin de céder aux efforts de ces nouveaux ennemis, ranime l'ardeur de ses soldats, et les exhorte à ne point cesser l'attaque qu'ils ne se soient emparé des navires, et qu'ils n'ayent massacré les peuples d'Argos.

En même tems poussé par une force invisible, il lève une pierre d'une grosseur démesurée, et frappe avec tant de violence, que le rempart est ébranlé jusques dans ses fondemens. A ce coup, les Achéens épouvantés, crurent que leur mûr s'écroulait entièrement; mais ils ne reculérent point, et semblables à ces Lynx ou à ces louves qui pour sauver leurs tendres petits, résistent aux attaques des chiens et des bergers acharnés à les détruire, ils défendaient opiniâtrement et leur flotte et leurs murailles. Eurypile furieux, tâche en vain de les intimider par ces paroles: » Faibles Grecs, vos traits ne vous garantiraient pas de ma colère, si vous n'étiez couverts par vos retranchemens. Vous tremblez devant moi comme de vils animaux à l'aspect du lion irrité. Mais abandonnez votre asyle; descendez avec moi dans la plaine; bientôt mon bras rougi de

votre sang vous étendra tous sur la poussière ».

Menaces impuissantes. Lui-même atteint d'un coup mortel, devait peu de jours après expirer sous le fer de Néoptolème. Celui-ci combattait avec succès les soldats de Priam, qui contrains d'abandonner le rempart et les retranchemens, se replièrent vers Eurypile. Tels éblouis du feu des éclairs, effrayés par les éclats bruyans de la foudre, des enfans en bas âge embrassent en tremblant les genoux de leurs pères. Tels les Troyens et leurs alliés entendant siffler autour d'eux les flèches et les dards, se rangent promptement auprès de leur chef. *)

Frappés d'une terreur aveugle, ils croyent revoir Achille dont ils recon-

---

*) J'ai consulté ici le sens plus que le texte qui est très-altéré.

naissent les armes; la honte seule leur fait encore dissimuler entr'eux le trouble qui les agite. Ils craignent aussi que leur frayeur ne se communique aux Cétéens et à leur roi Eurypile. Tels des voyageurs qui marchent ensemble dans des sentiers difficiles, sont arrêtés par un torrent rapide dont les eaux se précipitent à travers les rochers. La crainte du péril les retient, et aucun n'ose tenter le passage. Ainsi les troupes de Priam demeurent sans action, auprés des barrières elevées par les Achéens, et n'entreprennent plus de les forcer. Eurypile seul soutient encore leur courage, et se flatte de triompher de l'ennemi, en le fatiguant par des attaques réitérées.

Mais Minerve qui veille sur la destinée des Grecs, descend pour les secourir, des superbes palais du haut Olympe. Elle plane au-dessus des montagnes et ne laisse sur la terre aucune trace de ses

pas. Plus légère que les vents et les nuages, elle fend les airs, et d'une course rapide, arrive dans les champs de Troie. Ses pieds reposent sur le sommet du promontoire de Sigée; elle fixe des yeux les combattans et distingue les Argiens, qu'elle veut appuyer de sa faveur. Aussitôt le digne fils du grand Achille se sent animé de cet esprit de force et d'intrépidité qui ouvre aux hommes la carrière de la gloire, et qui doit sur-tout illustrer un héros sorti du sang de Jupiter, et né d'un père invincible. Plein de confiance et d'audace, il déploye son bras homicide, et immole à sa vengeance une foule d'ennemis. Tel un pêcheur ardent à signaler son art contre les craintifs habitans des eaux, cache d'abord dans le vaisseau une flamme perfide, puis la faisant briller à propos, il lance en même tems le harpon 3) meur-

trier sur les poissons attirés par le vif éclat de la lumière ; tel le redoutable Néoptolème se montre alors sur le rempart où il renverse en un moment un nombre infini de soldats.

Les autres Grecs, à son exemple, combattent en différens endroits des retranchemens ; le rivage, les vaisseaux, les murailles retentissent du bruit des armes et des cris des blessés. Les deux nations rivales s'épuisent de fatigues, et le bras des guerriers ne seconde plus leur ardeur. Le jeune descendant de Pélée seul conserve et sa force et sa bravoure ; semblable au fleuve tranquille, qui voit s'éteindre sur ses bords un feu menaçant poussé par des vents impétueux, ce héros infatigable, inaccessible à la crainte, partout soutient et encourage ses troupes.

Mille traits qu'on fait voler sur lui de toutes parts, glissent sur ses armes, et retombent ainsi que la grêle, qui frappe

succombé, sans la présence et le secours du vaillant Néoptolême. Le sage Phœnix plein d'admiration pour ce jeune héros, voulut le féliciter de sa victoire; mais le souvenir de la perte d'Achille étouffait dans le cœur du vieillard la joie dont il était pénétré. Ainsi les plaisirs des humains sont toujours mêlés de quelque amertume.

En abordant Pyrrhus, il ne peut retenir ses larmes; il le serre étroitement comme un père tendre embrasse un fils chéri, que de longs malheurs ont retenu pendant des années entières loin de ses foyers. Il colle sa bouche sur le visage et la poitrine du jeune guerrier, et lui adresse ces paroles :

« Sois toujours heureux, ô digne fils du grand Achille, de ce héros dont la première enfance fut confiée à mes tendres soins. Je le vis croître comme

l'heureux rejeton de Vertumne. O momens chéris, où je le pressais contre mon sein, où j'entendais sa voix, où mes regards s'arrêtaient sur les siens! je l'aimai comme mon fils; je lui tins lieu de pére, et mille fois sa bouche innocente m'appella de ce nom si doux. Nous n'avions qu'une même âme et un même sentiment; mais protégé du Ciel, il eut sur moi l'avantage de la force, et sa taille fut comparable à celle des Immortels. Pyrrhus! je reconnais en toi ses traits et son image. Il me semble le revoir aujourd'hui parmi nous. Hélas! le souvenir accablant de sa mort augmente le poids de ma languissante vieillesse. Plût aux Dieux que j'eusse terminé mes jours, tandis qu'il vivait encore! ma dernière consolation eût été de recevoir les honneurs funèbres d'une main aussi chère. O mon fils, partage ma douleur, et non la faiblesse où elle me réduit;

commande aux Myrmidons; rends le courage aux Grecs abâttus; venge ton propre sang; mets ta gloire à triompher d'un guerrier qui s'acharne à nous perdre; terrasse le de ces mêmes armes que ton père employa jadis avec succès contre le sien 4) ».

.« Reposez-vous sur moi, sage vieillard, répondit le fils d'Achille; la victoire est entre les mains du sort; mais vous pouvez dès ce moment être témoin de ma valeur. » Il parlait encore, et avant de quitter les armes, il voulait poursuivre l'ennemi hors des retranchemens. Mais la nuit qui suspend les travaux des mortels avait élevé des extrémités de l'Océan, son voile épais et sombre. Il s'arrête donc et demeure auprès des navires.

Les Grecs dans leurs éloges, l'égalaient à son père, et s'empressaient de lui marquer leur reconnaissance par des

présens magnifiques, où brillaient les plus riches métaux 5); les uns apportent des vases remplis d'un vin rouge et délicieux; les autres lui présentent des captives choisies; d'autres lui amènent des coursiers rapides; ceux-ci lui offrent des armes distinguées, et ceux-là des habits précieux où l'on admirait le goût et l'intelligence des femmes qui les avaient travaillés.

La richesse de ces dons parut flatter le jeune Néoptolême; il ne fut pas moins sensible aux louanges que tous lui prodiguèrent dans les tentes et au milieu du festin. On le comparait aux Immortels, et Agamemnon le chef de toute l'armée, le félicita en ces termes: « Quel bonheur pour nous, ô mon fils! les traits de ton visage, ta démarche, ta bravoure, tes vertus, tout nous rappelle le célèbre descendant d'Eacus. Ton bras comme celui de ton invincible père, va fou-

droyer nos ennemis et précipiter la ruine de la ville de Priam ; oui, je crois voir Achille menaçant de venger son fidèle Patrocle ; il revit en toi ; c'est lui qui de l'immortel séjour de l'Olympe qu'il habite, t'envoie au secours de nos guerriers épuisés ».

« O Agamemnon ! reprit alors Néoptolême, plût aux Dieux que mon père habitât encore le séjour des vivans ; il verrait en moi un fils qui n'a point dégénéré de la valeur de ses ayeux ; bientôt vous serez témoin de mes exploits, si le Ciel conserve mes jours et couronne mes vœux ». Il dit ; et tous ceux qui l'écoutaient furent ravis d'admiration.

Après le festin, on le conduisit dans la tente de son père, où des femmes s'empressèrent de lui rendre les mêmes honneurs qu'à leur ancien maître. A la vue de ces captives et des armes d'un grand nombre de Troyens qu'Achille

avait vaincus, le jeune héros pousse des soupirs, et regrette amèrement l'auteur de ses jours. Tel le nourrisson d'une lionne, tombée récemment sous le fer des chasseurs, rentre seul en son repaire dans le réduit escarpé d'une forêt obscure; il rugit à l'aspect des ossemens arides d'animaux, dont les chairs lui ont servi de nourriture, et ces tristes débris lui rappellent les soins et les travaux d'une mère attentive : tel Néoptolême est pénétré de la plus vive douleur, lorsqu'il trouve dans sa tente les nombreux monumens des victoires de son auguste pére.

Mais la joie était peinte sur le visage des jeunes captives, réunies autour de lui. Briséis elle-même, si affligée de la perte de son époux, crut le voir de nouveau, et les transports de l'alégresse, suspendirent quelque tems le vif sentiment de ses peines. D'un autre côté,

les Troyens se réjouissaient dans leur camp, et comblaient d'éloges le courageux fils de Télèphe. « C'est ainsi, disait chacun d'eux, c'est ainsi qu'Hector autrefois combattait les Grecs; ainsi défendait-il la ville de Priam et la fortune des citoyens ».

Cependant la vapeur bienfaisante de Morphée descendait sur les paupières appesanties des habitans de la terre. Les guerriers des deux nations se reposant sur des sentinelles vigilantes, s'abandonnèrent aux charmes d'un sommeil paisible.

NOTES DU CHANT VII.

1) *Orion.* Double allusion à la place qu'occupe Orion auprès du taureau, où sont aussi les Pléyades, et à la fable qui représente les Pléyades fuyant devant Orion, devenu éperdument amoureux d'elles.

2) *Se dessèchent.* J'ai suivi le texte rétabli par Paw. Plin. Liv. 16. Chap. 44. fait mention de ce prodige fabuleux.

3) *Le Harpon.* Le Grec porte τανυγλωχῖνι τριαίνῃ qui veut dire trident, ou longue fourche à trois dents, ou fourchons. Nous n'avons plus d'instrumens pareils qui soient destinés à cet usage; je n'ai pu traduire ce mot Grec que par celui de Harpon, qui n'a que deux branches, ou si l'on veut deux dents. On se sert du Harpon, pour percer et attirer ensuite les baleines ou autres gros cétacées.

4) *Le sien.* On peut se rappeller ce que nous avons dit au chant cinquième, que Télèphe, roi des Mysiens, et père d'Eurypile, ayant refusé à l'armée des Grecs qui partaient

pour l'expédition de Troie, la permission de traverser ses états, fut obligé de leur livrer un combat sanglant. Télèphe avait dispersé presque toute l'armée des Grecs, lorsqu'Achille soutenant seul ses efforts, le blessa, et le força enfin d'accéder aux propositions qu'on lui avait faites. Pindare dit dans la neuvième de ses odes olympiques, que Patrocle, fils de Ménétius, combattant à côté d'Achille, contribua beaucoup à décider la victoire en faveur des Grecs.

5) *Où brillaient les plus riches métaux.* (L'or, l'argent, le fer, le cuivre). Je place ici l'énumération de ces métaux qui déparerait le texte, et que je dois cependant nommer, pour qu'on sache en quoi on faisait consister la richesse dans ces tems héroïques.

Observation sur le septième chant.

La lecture de ce chant, offre beaucoup d'intérêt. J'ai craint de le diminuer par des remarques souvent inutiles. Entre les comparaisons qui s'y trouvent, on a pu remarquer celle de « l'hirondelle, dont un serpent a dévoré les tendres petits ». Rhodoman fait

une longne digression sur ce passage. Il remarque 1°. que d'autres auteurs Grecs et Latins ont fait la même comparaison et presque dans les mêmes termes : il cite avec raison à ce sujet Théocrite, et d'autres auteurs dont il rapporte le texte ; il remarque en second lieu que ces auteurs parlent sans doute d'une espèce de dragon volant, semblable à ceux qu'on dit exister en Afrique.

Paw se moque de ces traits d'érudition de Rhodoman ; cependant on peut observer, s'il m'est permis de dire quelque chose à cet égard ; 1°. que chez les anciens, les mots dragon et serpent sont synonimes. Car Quintus dit au chant treizième que la déesse fit sortir de Calydna deux dragons Βίην Καλύδνης δράκοντας. Or ces dragons n'avaient rien d'extraordinaire que leur grosseur démesurée, si l'on en croit Virgile.

Sinuatque immensa volumine terga.

VIRGIL. Lib II. v. 208.

Au vers 204, il leur donne le nom de *angues*:

(*Horresco referens*) *immensis orbibus angues.*

De *serpens* au vers 214.

Corpora natorum serpens amplexus uterque.

Et enfin de *dracones* au vers 225.

At gemini lapsu delubra ad summa dracones.

Homère parle aussi d'un serpent au vers 93 du vingtdeuxième chant de son Iliade. ὡς δὲ δράκων, etc. On voit qu'il se sert du mot dragon, et cependant au vers 95 il suppose que ce dragon forme avec son corps des replis tortueux autour de l'endroit où il se cache pour surprendre le voyageur ἑλισσόμενος περὶ χειῇ, ce qui désigne qu'il est question d'un serpent ordinaire.

Les poëtes se sont donc servi indistinctement du mot dragon ou serpent, selon que l'exigeait la mesure de leurs vers.

2°. On peut entendre par ce mot serpent, dans la comparaison dont il s'agit, le reptile connu sous le nom de lézard, qui grimpe facilement le long des murs et peut s'élever jusque sur les toîts. 3°. Enfin si l'on veut que le serpent qui fait le sujet de la comparaison, soit un serpent dragon ; on entendra par ce mot, le serpent ou lézard que nous connaissons sous nom de dragon, lequel a quatre pieds et des aîles comme nos chauve-souris.

Fin du septième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT VIII.

Le fils d'Achille exhorte les troupes et marche à leur tête contre les Troyens; l'action s'engage. Divers guerriers sont tués par Pyrrhus, par Enée, par Diomède, par Agamemnon, par Eurypile. Celui-ci rencontrant enfin Pyrrhus en vient aux mains avec lui. Menaces que se font les deux guerriers. Description de leur combat. Eurypile est tué. Le fils d'Achille fond de nouveau sur les Troyens. Mars vient à leur secours à l'insçu des autres Immortels. Le devin Hélénus reconnaissant la voix du Dieu, engage les Troyens à ne plus craindre et à se

montrer digne d'un tel défenseur. Ils retournent au combat avec furie. Mars intimide les Grecs, Pyrrhus seul fait une ferme résistance. Le Dieu veut l'attaquer; mais Pallas armée descend de l'Olympe pour attaquer elle-même le Dieu de la guerre. Jupiter les arrête tous deux par la crainte de la foudre. Les Troyens privés d'Eurypile, rentrent dans leurs murs, où ils sont attaqués par les Grecs. Ganymède demande à Jupiter la conservation de sa patrie; il est exaucé. La ville est tout-à-coup enveloppée de sombres nuages qui la dérobent à la vue des assaillans. Nestor représente aux princes Grecs qu'ils doivent se retirer. Les chefs dociles à ce conseil font donner la sépulture aux morts, et retournent à leurs vaisseaux.

CHANT VIII.

Le Soleil franchissant les bornes de l'horison où sont les retraites de l'Aurore, lance à peine sur la terre ses rayons naissans, que les deux peuplès rivaux s'arment et se préparent à de nouveaux combats. Le belliqueux Néoptolême exhorte les Grecs à faire contre les troupes de Priam un dernier effort. Le puissant fils de Télèphe ranime l'ardeur des siens; il se flatte de renverser les palissades, de brûler les vaisseaux, d'immoler tous les Argiens à sa colère; de si hautes espérances devaient bientôt s'évanouir comme une légère vapeur, et les destins sinistres, qui marchaient sur ses pas, se jouaient de ses vains projets.

L'intrépide fils d'Achille jetant les yeux sur ses Thessaliens, les harangue

de la sorte : « Braves soldats, écoutez-moi; il faut finir, par le massacre entier de nos ennemis, une guerre fatale à toute la Grèce. Bannissez la frayeur; le courage inspire de la force aux hommes; la timidité n'est propre qu'à les affaiblir. Soyez prêts pour l'attaque; ne donnez pas aux Troyens le temps de respirer : qu'ils croyent qu'Achille vit encore et combat contre eux. »

En achevant ces mots, il prend les armes éclatantes de son invincible père. Du sein des mers, Thétis lève la tête et contemple d'un œil satisfait son petit fils : porté sur les immortels coursiers d'Achille, il avance jusqu'aux retranchemens; tel sortant des extrémités de l'Océan, Phœbus ramène sur la terre ses plus vives flammes, lorsque son char s'approche de celui de Syrius, 1) astre brûlant, funeste à la vie des humains : tel le redoutable descendant

de Pélée marche contre les sujets de Priam pour les forcer à abandonner le rivage.

Automédon, fier de servir sous un guerrier qui ressemble au vainqueur d'Hector, le voit avec plaisir monter les superbes coursiers dont il avait la conduite, et ceux-ci portent avec grâce un héros égal à leur ancien maître. Tous les braves Argiens, réunis autour de Néoptolême, sortent de leurs vaisseaux et du rempart qui les défend avec la même promptitude que les guèpes irritées volent par essaims contre ceux qui les ont attaquées dans leur asile.

Leur marche bruyante ébranle au loin la terre. Leurs armes réfléchissent sur la plaine la clarté du Soleil. Dans un instant les champs Phrygiens sont couverts d'une multitude de guerriers, comme dans la saison des pluies et des orages le Ciel est tout à coup obscurci par

un nuage épais qu'amènent les fureurs de Borée.

La poussière élevée sous leurs pieds monte jusqu'aux nues; l'air retentit du bruit des armes, du roulement des chars, du hennissement des chevaux; chacun sent renaître pour le combat une nouvelle ardeur. De même que par des efforts contraires, deux vents déchaînés sur les plaines humides, excitent la tempête jusqu'au fond de l'abîme écumeux; Amphitrite courroucée soulève de son sein des montagnes liquides, et des vagues mugissantes annoncent au loin le désordre; ainsi les deux armées qu'animent la Discorde et Bellone, s'approchent, se mêlent et se choquent avec l'éclat du tonnerre, qu'un coup de vent chasse du sein des nues, lorsque le Ciel irrité, s'arme contre l'injustice des hommes.

Déjà les lances se rencontrent, les

boucliers se heurtent, chacun s'élance sur un adversaire; le terrible fils d'Achille commence le carnage par Alcidamas et Ménalès, tous deux fils du vaillant Alexinome, nés auprès d'un lac magnifique dans la vallée de Caune, au-dessous d'Ombrus, couvert de neige, aux pieds du mont Tarbèle; il tue Cassandrius, léger à la course, fils de Ménétès, que la belle Creuse avait mis au monde sur les bords du Lindus où les limites des Cariens belliqueux touchent aux extrémités de la Lycie. Morys, guerrier venu de Phrygie, lui fournit une autre victime. Polynus et Hippomédon tombent en même tems sous sa lance, percés l'un au cœur et l'autre vers l'épaule; il égorge à la fois une multitude de Troyens, dont il couvre le champ de bataille; leurs phalanges plient et se rompent sous ses coups, de même que des arbres desséchés cèdent

à l'activité des flammes animées par le souffle impétueux d'Aquilon.

D'un côté Enée renverse le Grec Aristoloque, d'un coup de pierre qui brise son casque, et lui fracasse la tête. Les membres de ce guerrier cessent aussi-tôt d'être animés par la vie. D'un autre côté, Diomède frappe d'un coup mortel Eumée, né dans les murs de Dardane, ville puissante et célèbre par les amours d'Anchise 2) avec la déesse de Cythère. Ailleurs, le roi Agamemnon, étend sur la poussière le vaillant Stratus, malheureux de finir ses jours loin de la Thrace sa patrie. Plus loin, Mérione terrasse Clémon, fils de Pisenor, ami fidèle de l'illustre Glaucus et habitant des bords de Lemyre; tous les Phéniciens voisins de ce fleuve, tous les peuples du promontoire de Massicute, ceux de la montagne et du temple de Chimère 3) lui obéissaient depuis la mort

sanglante de Glaucus 4) qui, parvenu à l'Empire, ne put long-tems faire reconnaître ses loix.

Le combat s'anime de plus en plus, et l'on voit périr en peu de tems une foule de guerriers. Eurypile, le plus terrible de tous les chefs de l'armée de Priam, porte le coup fatal à une multitude d'ennemis. Les deux compagnons Héléphynor, Euryte et Ménétius distingué par son riche baudrier furent les premières victimes de sa colère; il tua encore Harpalus. Ulysse occupé plus loin dans la mêlée, ne put alors prêter son bras à ce guerrier qu'il chérissait.

Mais le généreux Antiphus brûle de venger un ami et décoche sur son meurtrier un trait qui volant sans l'atteindre, frappe derrière lui Ménalion, né des amours d'Euryale avec la belle Clyté, sur les rives du Caïque. Eurypile irrité de la perte d'un compagnon fidèle,

se jette sur Antiphus; mais celui-ci se dérobant à sa fureur va d'une course rapide se réunir à la troupe des siens. L'infortuné n'échappait à la lance du redoutable fils de Télèphe, que pour être un jour la proie d'un barbare Cyclope 5) : ainsi l'avaient ordonné les implacables destins.

Le descendant d'Hercule appesantit sur d'autres Grecs son bras homicide, et de même qu'on voit tomber sous la coignée, les arbres d'une forêt touffue qui, dépouillés de leurs ornemens, et privés de vie, sont étendus çà et là sur la terre; ainsi les Achéens tombent en grand nombre sous le fer du formidable Eurypile. Celui-ci trouve enfin sur ses pas l'intrépide fils du courageux Eacide. Les deux héros se regardent en se menaçant de leurs lances, et d'abord le fils de Télèphe insulte son adversaire en ces mots :

« Qui es tu, et d'où viens-tu pour me combattre ? Les destins te traînent-ils au trépas ? Ignores-tu que rien n'échappe à ma vengeance, qu'il en a coûté la vie à tous ceux qui ont osé se présenter contre moi, et que leurs cadavres abandonnés sur les rivages du Xante, ont rassasié les plus vils animaux ? Qui es-tu enfin, et quels sont ces coursiers, dont la beauté flatte ton orgueil ».

« Pourquoi ces demandes, répondit Néoptolême ? pourquoi ces questions vaines, lorsqu'il s'agit de signaler sa bravoure ? Tu veux savoir mon origine ? eh de qui n'est-elle pas connue ? Je suis le fils de ce héros dont le glaive fit trembler Téléphe à qui tu dois le jour, et le conduisit aux portes de la mort qu'il n'évita que par les secours les plus prompts. Ces coursiers sont ceux de mon invincible pére. Harpie 6) les a

conçus de zéphyr ; à peine effleureraient-ils de leurs pieds la surface des mers, qu'ils peuvent parcourir avec la rapidité des vents. Tu sais mon nom, tu vois mes coursiers, approche et tu connaîtras ma lance ; elle vient des hautes cîmes du Pélion, et le tronc dont elle fut séparée, y conserve encore sa racine ».

Il dit : et mettant pied à terre, il fait briller cette lance formidable. En même tems Eurypile, armant ses fortes mains d'une pierre énorme, la jette contre le bouclier de Néoptolême ; celui-ci, loin d'en être ébranlé, demeure aussi immobile que la pointe d'un roc avancé qui résiste à la violence d'un torrent impétueux. Une telle intrépidité n'étonne pas Eurypile, que soutiennent encore et son courage et les destins. La colère transporte les deux combattans ; ils s'élancent l'un sur l'autre, et leurs mou-

vemens précipités font retentir au loin leur armure. Telles deux bêtes féroces pressées par la faim se disputent les entrailles d'un cerf ou d'une génisse; elles roulent des yeux enflammés par la fureur, et troublent par leurs élans le silence des vallées d'alentour : tels et avec une rage égale combattirent ces héros fameux, dont le succès semblait devoir décider le sort des deux armées.

Prompts comme les vents, ils tournent de tous côtés leurs lances avides de sang. La barbare Enyo augmente leur férocité; ils se portent l'un à l'autre sur leurs boucliers, sur leurs cuissarts des coups terribles, et se font de larges blessures. La Discorde triomphe : ils redoublent leurs efforts : la sueur qui sort avec abondance de leurs membres vigoureux ne les affaiblit point. Le sang des Dieux dont ils sont sortis leur conserve une force digne de leur origine.

Du haut de l'Olympe les Immortels eux-mêmes témoins de ce combat donnent des éloges, les uns à la bravoure du jeune Pyrrhus, les autres au courage du fils de Téléphe. Tous deux paraissent non moins inébranlables que les cimes escarpées des hautes montagnes, et leurs boucliers frappés par les lances résonnent avec un bruit épouvantable.

Enfin le fer poussé avec violence pénètre dans la gorge d'Eurypile ; un sang noir en jaillit à grands flots, et son âme s'enfuit par sa blessure. La mort, de son bandeau lugubre couvre ses yeux ; il tombe avec ses armes, semblables au pin qui, déraciné par l'impétuosité de Borée, couvre de ses branches et de son tronc un espace immense. Les champs de Troie retentissent de sa chûte ; la pâleur défigure son visage et en efface les couleurs. « Tu n'es plus, dit alors son rival triomphant, toi, qui te vantais de

nous exterminer tous et de brûler nos vaisseaux. Les Dieux t'en ôtent le pouvoir avec la vie; tu meurs de la lance de mon père, à laquelle il n'est point d'homme, fût-il tout couvert d'airain, capable de résister ».

A ces mots, il retire du corps d'Eurypile à la vue des Troyens effrayés, le fer encore tout fumant; il le dépouille de ses armes qu'il fait emporter sur les navires. En même tems remonté sur son char, il pousse ses coursiers plus vîte que la foudre qui, lancée du Ciel enflammé fend les arbres, frappe la cime des monts orgueilleux, et glace d'effroi les Dieux mêmes, excepté Jupiter. Ainsi le héros fond sur les ennemis épouvantés, et renverse tous ceux qu'il peut atteindre. En un moment la terre est rougie de sang et jonchée de cadavres; les soldats de Priam tombent sous les coups de Néoptolême et des autres

Argiens en aussi grand nombre qu'on voit les feuilles détachées des arbres dans des forêts élevées.

Les mains des Grecs victorieux sont trempées de sueur et dégoûtent du sang des hommes et des chevaux; les roues des chars agités en sont toutes empreintes : dès-lors les Troyens mis en fuite, comme des génisses poursuivies par le lion ou le sanglier cruel, se seraient renfermés dans leur ville, si pour les protéger, Mars lui-même à l'insçu des autres Immortels ne fût promptement descendu de l'Olympe.

Il part, et avec lui la terreur et le désordre; il vole sur ses coursiers 7), Aéthon et Phlogius, que la furieuse Erinnys avait eu d'Aquilon; leurs narines étincellent, leur course impétueuse ébranle l'atmosphère; les plaines bondissent sous leurs pas précipités; le dieu est rendu aux champs de Troie; il approche de

la mêlée et agitant sa lance, il crie aux Troyens de retourner à l'ennemi.

Sa voix extraordinaire les étonne d'abord; ils ne voyaient ni le Dieu, ni le char cachés par une nuée; mais Hélénus reconnaît l'organe divin qui a frappé les oreilles de ses concitoyens; saisi d'un noble transport : « Soldats timides, s'écrie-t-il, qu'avez-vous à craindre du descendant de Pélée? n'est-ce pas un mortel, et que peut-il contre Mars? Oui, c'est Mars qui vous rappelle; c'est sa voix qui vous anime contre les Achéens. Amis, souvenez-vous de votre bravoure, n'attendez-pas un défenseur plus puissant que le dieu de la guerre, et montrez-vous dignes d'un tel appui ».

A ce discours, les Troyens enhardis reviennent sur leurs pas. Tels on voit des chiens qui fuyaient devant un loup féroce, retourner contre lui lorsqu'ils

sont excités par les cris répétés du berger : tels rassurés par le devin Hélénus, les soldats de Priam se jettent sur l'ennemi qu'ils avaient évité d'abord.

On se mêle de nouveau : chacun s'acharne sur un adversaire ; les lances, les épées, les flèches frappent l'armure des guerriers avec un bruit effrayant ; partout le fer s'ouvre un passage ; le sang ruissèle ; on s'égorge, on se renverse, la victoire est long-tems balancée : ainsi que des travailleurs de même âge et de même force labourant un champ fertile, poursuivent à l'envi les sillons qu'ils ont ouverts, sans que l'un puisse devancer l'autre ; avec la même opiniâtreté, les deux nations rivales se disputent en cette journée la gloire de vaincre.

Le parti des Troyens est appuyé par l'invincible Mars, celui des Grecs par la valeur du puissant Eacide. Le carnage

augmente; la farouche Enyo se montre dans les rangs, les épaules et les bras ensanglantés, tous les membres couverts de sang et de poussière; le spectacle de tant de morts était pour elle une douce jouissance; mais elle voulut la goûter sans rompre l'équilibre du combat, quelque envie qu'elle eût d'y prendre part; elle n'osa se décider entre Thétis et le dieu Mars.

Ce fut dans cette action meurtrière que Néoptolême tua l'illustre Périmède, qui habitait près d'une forêt consacrée à Apollon, protecteur de Smynthe; le belliqueux Phalerus, Périlas le fort; le vaillant Cestrus; Ménalque enfin habile à manier la lance, le même Qu'Iphianasse avait enfanté du fameux artiste Médon, aux pieds du mont Cylla; ce malheureux pére resté dans ses foyers, n'y revit jamais son fils, et aprés sa mort les tuteurs de sa veuve dispersérent des

biens immenses, le fruit de ses travaux et de son industrie.

Déiphobe, à la tête d'une troupe de Troyens, renverse Lycon, et perce au-dessous du ventre le guerrier Ménep-tolême; la lance plongée dans les viscères les force de s'échapper par la blessure. Enée secondant le fils de Priam, terrasse Damas qui avait fixé son séjour en l'Aulide, et qui suivit Arcésilas à l'expédition de Troie, pour ne plus revoir le pays de sa naissance. Euryale, autre chef des Troyens, lance contre Astrée un dard aigu, dont la pointe pénétrant jusque dans l'estomac, y fait couler le sang et lui cause la mort. Plus loin le vaillant Agénor blesse dans la poitrine 8) Hippomène, le brave compagnon de Teucer; son âme sortit avec des torrens d'un sang noir et fumant, et il entra pour toujours dans l'empire de la nuit.

Le fils de Télamon, touché de la perte de son ami, décoche contre Agénor un trait, qui, évité par celui-ci, atteint Déiphonte à l'œil gauche, lui traverse la prunelle, et sort par l'oreille droite; ses pieds chancelans le soutenaient encore; mais Teucer d'un second trait lancé avec force, lui déchire les veines et les muscles de la gorge: la mort suivit de près cette horrible blessure.

Tous sont livrés à une égale furie: l'un porte à l'autre le coup funeste; la mort dévorante, les parques cruelles se réjouissent; la Discorde jette des cris perçans; Mars lui répond d'une voix plus terrible: ce Dieu inspire aux Troyens le courage, et intimide les Grecs, dont bientôt il rompt les phalanges profondes. Le seul fils d'Achille résiste encore, et accumule autour de lui des victimes: tel un garçon dans ses jeunes ans, frappant une multitude

d'insectes ramassés autour du laitage, s'applaudit de les voir tomber et mourir épars de tous côtés; tel le fils de l'implacable Achille semble se jouer au milieu du carnage, et mépriser le Dieu qui défend les Troyens; partout il se montre et repousse les efforts des peuples réunis, non moins inébranlable que la cime d'un mont escarpé que tourmente en vain le déchaînement rapide des enfans d'Eole.

Déjà Mars sortant du nuage qui l'environnait, s'avançait contre le héros, lorsque Pallas descendit du céleste séjour sur les montagnes ombragées de l'Ida. A son approche les ondes sonores du Xante frémissent, et la frayeur glace le cœur des nymphes, qui tremblent pour la ville de Priam; la terre s'agite sous les pas de la déesse, des éclairs éblouissans partent de son armure; sur son égide, des dragons furieux

exhalent les flammes, son casque menaçant touche aux nues. Pallas ainsi armée, marche contre le Dieu des combats.

Mais le bras tout-puissant du fils de Saturne, désarme les deux immortels; il fait du haut du Ciel gronder son tonnerre; aussitôt Mars a quitté le champ de bataille, et retiré dans la Thrace, il cesse de défendre les Troyens. La déesse belliqueuse abandonne aussi les plaines de Phrygie pour rentrer dans la cité d'Athènes, consacrée à son culte.

Les troupes commandées par Eurypile, avaient perdu leur unique défenseur, et les Grecs acharnés suivaient les traces de leurs ennemis, d'aussi près que les vents suivent les navires qui fendent les flots de la mer; aussi rapidement qu'un feu actif pénètre dans des bois desséchés, ou que des chiens avides de proie courent les cerfs à travers les

collines et les montagnes; pressés par la lance meurtrière du fils d'Achille, les Troyens prennent la fuite et se retirent dans la cité de Priam.

Alors satisfaits d'avoir forcé l'ennemi de rentrer dans la ville, ainsi que des bergers renferment leurs troupeaux dans les étables, les Grecs s'arrêtent pour prendre quelque repos; tels des bœufs qui ont traîné avec peine un fardeau énorme vers un lieu escarpé, sont haletant sous le joug, et se reposent un moment pour reprendre leurs forces: tels les Achéens fatigués par une action longue et pénible, respirent pendant un court espace, mais sans quitter leurs armes.

Peu après les Grecs décidés à attaquer les tours, les environnent de toutes parts. Les habitans effrayés ferment les portes, en les appuyant avec des leviers et se préparent à soutenir l'attaque.

Comme en un jour d'orage, lorsque des nuages épais ne laissent plus voir que les pluies et la foudre, les bergers retenus malgré eux, attendent sous leurs humbles toîts, que la tempête soit appaisée, et que les torrens grossis aient abaissé leurs flots tumultueux; ainsi les Troyens intimidés demeurent dans l'enceinte de leurs murs. Ils y sont bientôt investis par une multitude d'assaillans: tels on voit les corneilles rassemblées en pelotons, et les étourneaux à longues aîles s'abattre sur l'olivier, pour y chercher une nourriture délicieuse, sans qu'on puisse par des cris, ni les éloigner, ni les empêcher de contenter la faim qui presse leur instinct avide; tels les Grecs entourent la ville de Priam, se jettent en foule sur les portes et s'efforcent d'abattre cet ouvrage immense du puissant Neptune.

Les Troyens, malgré leur trouble,

employérent pour défendre leurs remparts, toutes les ressources à la fois : de leurs mains infatigables, ils lançaient et les pierres pesantes et les flèches acérées. Apollon donnant à leurs coups la force de porter au loin, continuait ainsi de favoriser les sujets de Priam, quoique Hector ne fût plus.

Alors le Grec Mérione décochant sur Philodamas, ami du brave Polite, une flèche meurtrière, le blesse au-dessous de la joue. Le fer lui perce la gorge, et il est précipité du haut des murailles, plus rapidement qu'on ne voit tomber du haut d'un rocher le vautour atteint d'un trait du chasseur; la vie cesse d'animer les membres de ce guerrier, et sa chûte s'annonce au loin par le bruit de ses armes.

Le vaillant fils de Molus s'applaudissant de sa première victoire, fait voler une autre flèche, dont il se flatte de

percer Polite même ; mais celui-ci se renverse si à propos, qu'elle ne touche aucune partie de son corps ; tel le nocher attentif, pendant que le vaisseau cingle à pleines voiles au milieu des mers, fixe des yeux la pointe d'un rocher qui s'élève à fleur d'eau, pour en détourner le navire ; il dirige habilement le gouvernail, et une légère impulsion suffit pour écarter le plus grand des périls : avec une égale adresse, le fils de Priam esquive le trait et échappe à la mort.

Partout le carnage se renouvelle : déjà sont ensanglantées les murailles, les tours et les redoutes ; et ceux qui les défendent, tombent sous les dards aigus des vaillans Achéens : mais ceux-ci ont la douleur de voir la terre inondée du sang de leurs compagnons. L'acharnement des deux peuples, rend l'action vive et sanglante ; la furieuse Bellone appelle, par des cris de joie,

la Discorde, sœur et amie de la guerre.

En ce moment les Grecs, par leurs efforts courageux, eussent brisé les portes et renversé les murs de Troie, si du haut des Cieux Ganymède, témoin du danger qui menaçait sa patrie, n'eût adressé ces vœux au maître de l'Olympe : « Grand Jupiter ! si je suis sorti de ton sang, si c'est par tes ordres qu'enlevé à la terre qui me vit naître, je demeure parmi les Dieux, et participe à leur immortalité, sois touché de ma juste douleur. Souffrirai-je l'embrâsement qui va consumer une ville que je dois chérir ? Verrai-je toute ma race exterminée par le fer ennemi. Quel spectacle plus affreux que celui de la désolation de ses propres foyers » ?

Ainsi s'exprime en soupirant, le généreux Ganimède, et le Dieu propice à sa prière, couvre la ville d'un nuage sombre ; d'épaisses ténèbres dérobent à

la vue des assaillans les murs même qu'ils veulent attaquer. En même tems partent du Ciel les éclairs et la foudre. Les Danaëns tremblent au bruit du tonnerre, et Nestor leur crie de toute sa force :

« Ecoutez-moi, braves chefs de l'Achaïe, le maître de l'Olympe se déclare en faveur de Troie, nos efforts contre cette ville deviendraient téméraires. Cessons un combat trop inégal, et fuyons promptement vers le rivage ; obéissons à tant de signes manifestes, il est juste de céder à celui qui surpasse en force et les Dieux puissans, et les faibles mortels ; n'a-t-il pas jadis dans son courroux, fait pleuvoir sur les Titans superbes, ce feu qui embrâsa le séjour des humains, qui fit bouillonner du fonds de l'abîme, et dans toute son étendue les vastes réservoirs de l'Océan ; qui tarit la source des rivières ; qui détruisit

tout ce que la terre nourrissait dans son sein, et tout ce que contenait l'immensité des mers et des fleuves, qui enfin engloutit ces géans orgueilleux, sous un amas de bitume et de cendres fumantes au milieu des secousses horribles qui menaçaient l'Univers d'une ruine prochaine.

« Redoutons le pouvoir du fils de Saturne, et puisque maintenant il combat contre nous, retournons à nos vaisseaux; la fortune aujourd'hui ennemie, demain nous deviendra plus favorable. L'ordre du destin n'est pas que nous soyons dès-à-présent maîtres de la ville fameuse. L'oracle de Calchas doit s'accomplir. Ce devin célèbre a prédit en présence des Achéens, que dix années s'écouleraient avant que Troie fut réduite en cendres ».

Ainsi parle le fils de Nélée : tous les chefs dociles à sa voix, se retirent avec

leurs troupes, ils croient voir dans ces menaces du Dieu du tonnerre, une nouvelle preuve de la vérité des oracles anciens que Nestor venait de leur expliquer. Avant de s'éloigner, ils rendirent les honneurs funèbres à ceux de leurs guerriers qui avaient été tués dans la mêlée, et inhumèrent leur corps à quelque distance du champ de bataille. L'obscurité ne régnait plus qu'autour de la ville, et des murs encore teints du sang des combattans, que la fureur de Mars avait immolés. Arrivés à leurs vaisseaux, les Argiens y déposent leurs armes et entrent dans les eaux pures de l'Hellespont pour détacher la sueur, la poussière, et le sang dont ils étaient couverts.

Cependant le Soleil poussait vers le noir cahos ses coursiers infatigables, et la nuit étendant sur la terre son crêpe lugubre, suspendait les travaux des

mortels. Les Grecs prodiguèrent à Néoptolême de pompeux éloges, et comparèrent sa valeur à celle de son courageux père. Le héros, au comble de la joie, soupa dans les tentes, et au milieu des principaux chefs. La fatigue ne l'avait point affaibli, Thétis avait ôté à ses membres la lassitude, et il parut aussi robuste qu'avant le combat.

On le conduisit après le festin, sous la tente d'Achille, où il se livra à un doux sommeil; les autres guerriers prirent auprès des vaisseaux le repos de la nuit, relevant avec soin les sentinelles, de peur que les sujets ou les alliés de Priam ne brûlassent la flotte et ne fermassent à l'armée des Grecs, le retour dans leur patrie. D'un autre côté les Troyens craignant tout d'un ennemi puissant et actif, se reposaient tour-à-tour, et veillaient à la garde des postes et des remparts.

NOTES DU CHANT VIII.

1) *Syrius* ou mieux *Sirius.* Cette étoile qui fait partie de la canicule, se trouve dans la gueule du chien.

> *Nec calido latravit Sirius astro. Stat.*
> *Totus ob ore micans jacitur mortalibus ardor. Arat.*
> . . . . . . *Syrius ardor.*
> *Nascitur. Virg.* . . . . .

2) *Amours d'Anchise.* Anchise, jeune encore, et paissant les troupeaux, fut aimé de Vénus qui lui donna un fils sur les bords du Simoïs; comme il se vanta ensuite d'avoir eu les faveurs de cette déesse, il fut frappé d'aveuglement.

> *Tunc ille Æneas, quem dardanio Anchisæ*
> *Alma venus phrygii genuit, simoentis ad undas.*
>
> VIRG. Æneid. Lib. I.

3) *Chimère.* Cette montagne de la Lycie vomissait les flammes, dit-on; des lions en

8) *La poitrine.* Quintus dit à *la clavicule*; c'est sans doute vers la partie antérieure qui se joint au *sternum*; et par conséquent au lieu de clavicule, j'ai pu traduire poitrine. Les accidens qui résultèrent de cette blessure, marquent assez qu'elle fut faite vers la poitrine.

Fin du huitième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT IX.

Prière d'Antenor à Jupiter, au nom des Troyens : il seconde sa valeur. Priam fait demander à Agamemnon une suspension d'hostilités pour un jour. Les deux armées s'occupent à brûler les corps morts, et Pyrrhus accompagné de Phœnix va visiter le tombeau de son père. Le lendemain les Grecs se rassemblent devant les murs de Troie. Déiphobe relève le courage des habitans et se met à leur tête. Tous le suivent hors de la ville. L'attaque commence, les vieillards et les femmes du haut des remparts, sont témoins de l'action, et adressent des vœux aux Immortels. Déiphobe fait plier les

Grecs. Le fils d'Achille ne fait pas moins de ravage parmi les Troyens. Apollon soustrait Déiphobe à sa fureur. Neptune soutient les Grecs. Apollon irrité de l'acharnement des Grecs se propose de tuer le fils d'Achille. Neptune s'y oppose. Cependant les Grecs abandonnent le champ de bataille, sur l'avis de Calchas, qui leur assure que Troie ne peut être prise qu'après l'arrivée de Philoctète laissé à Lemnos. Ulysse et Diomède vont le chercher. Leur arrivée à Lemnos. Description de l'antre où s'est retiré Philoctète et de l'affreux état où il est réduit. Discours de Diomède pour l'engager à se rendre au camp des Grecs, où il est guéri par Podalyre. On le conduit à la tente d'Agamemnon, qui le traite magnifiquement. Discours de ce roi; réponse de Philoctète.

CHANT IX.

Dès que l'Aurore eut dissipé les froides ombres de la nuit, et ramené dans les airs la brillante clarté du jour, les Grecs promenèrent leurs regards sur la plaine; et quoiqu'ils ne vissent plus de nuages autour de la ville de Priam, ils revinrent à peine de la frayeur que leur avait causée le prodige dont ils avaient été témoins la veille.

Les habitans de Troie désespéraient de pouvoir défendre plus long-tems leurs murailles; la consternation était répandue parmi eux. Antenor, au nom de tous, fit cette prière au souverain des Immortels : « O Jupiter! du sommet de l'Ida où tu places ton trône, du haut du Ciel rayonnant de ta gloire, entends aujourd'hui mes vœux. Eloigne de nos remparts cet homme implacable

qui n'aspire qu'à nous perdre. Que ce guerrier soit Achille lui-même, qui peut-être n'est point descendu au tombeau, ou que ce soit un autre Grec, non moins formidable qu'Achille, sauve nous de ses mains; déja la ville du fils de Laomédon, a vu périr un trop grand nombre de citoyens : le mal n'est point encore arrêté; le carnage et la mort vont faire de nouveaux progrès. O Jupiter! ô toi, le père des hommes! souffriras-tu que nous soyons en proie à la fureur des Argiens; oublirais-tu à ce point ton propre fils, l'auguste Dardanus? Du moins, si tu as résolu de nous livrer au fer ennemi, hâte-toi d'exécuter cet arrêt, et ne prolonge pas nos tourmens ».

La prière d'Anténor ne fut exaucée qu'en partie : Jupiter consentit à une mort prompte de plusieurs des Troyens; mais il ne voulut pas éloigner des murs

le belliqueux fils d'Achille, il seconda même sa bravoure et accrut la gloire de la sage Néréïde; telle était la volonté suprême du plus puissant des Dieux.

Dans l'espace qui sépare la ville des bords de l'Hellespont, les deux armées s'occupaient à brûler, et les chevaux et les corps de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille. On avait suspendu de part et d'autre les attaques; Priam avait député Ménétès au roi Agamemnon, pour obtenir des Grecs, la liberté d'acquitter ces devoirs funèbres; elle fut accordée, la vengeance ne doit pas s'étendre sur des ennemis morts. Partout les bûchers sont allumés et les flammes en peu de tems dévorent leur proie.

Les Grecs, aprés avoir rendu à leurs compagnons les derniers honneurs regagnérent leurs tentes; et les Troyens se rapprochérent des magnifiques palais

de leur roi, déplorant sur-tout la perte d'Eurypile, qu'ils avaient honoré à l'égal des fils même de Priam. Ils l'inhumèrent séparément vis-à-vis de la porte Dardanienne, près du lieu où le fleuve grossi par les pluies du Ciel, roule avec plus de bruit ses flots agités.

Pendant ce tems, le généreux fils d'Achille se rend sur le tombeau de son père; il baise, il arrose de ses larmes le monument précieux qui lui rappelle l'auteur de ses jours; il s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : « Reçois mon salut, ô mon père, jusques dans le sein de la terre où tu es retiré. Les sombres régions que tu habites peuvent te séparer de moi, mais non t'effacer de ma mémoire. Que n'es-tu encore à la tête des Argiens! que n'ai-je le doux espoir de partager avec toi les riches dépouilles d'une ville florissante? Fallait-il donc que tu fusses enlevé du séjour

des mortels avant de voir ton fils? Ah! pourquoi n'ai-je pas eu le bonheur de croître sous tes yeux? apprends au moins après ton trépas que ta lance dans mes mains est encore redoutée de nos ennemis; qu'à ma taille, qu'à ma démarche et à mes exploits, les Grecs ont la joie de reconnaître un héros qui te ressemble ».

A ces mots, il essuie les larmes brûlantes qui coulaient sur son visage, et retourne aux vaisseaux de son illustre père; douze de ses fidèles Myrmidons qui l'avaient accompagné avec le vieillard Phœnix, firent aussi entendre leurs soupirs en s'éloignant de la tombe du grand Achille. La nuit descendait sur la terre, et les étoiles perçaient de tous côtés la voûte azurée des Cieux. Les guerriers prirent alors un peu de nourriture et de repos.

Le jour à peine éclos, les Argiens

paraissent en armes; l'acier qui les couvre se réfléchit au loin. Ils se répandent par pelotons autour des portes et des murs de la ville, ainsi qu'on voit les floccons de neige sortir des nuages dans la rude saison des hivers; ils se montrent devant les remparts; un bruit affreux signale leur approche, et la terre est ébranlée sous leurs pieds.

Ce tumulte et la vue de l'armée jettent la terreur parmi les sujets de Priam; ils se croient au moment de leur ruine entière, une nuée d'ennemis les environnait; le fracas des armes et les mouvemens bruyans des guerriers retentissaient à leurs oreilles; des tourbillons de poussière s'élevaient à leurs yeux. Alors Déiphobe, inspiré par quelque divinité, ou s'armant lui-même de courage contre les ennemis de Troie, s'adresse à ses concitoyens abattus.

« Amis, suivez-moi, si vous conservez

les nobles sentimens de la bravoure; que dis-je, si même vous êtes effrayés des malheurs que traîne après soi le saccagement d'une place emportée d'assaut. Non, ce n'est plus Alexandre, ce n'est plus Hélène seule qu'on menace, c'est vous mêmes, ce sont vos femmes, vos enfans, vos pères, votre fortune; c'est Troie que vous voyez sur le penchant de sa ruine. Ah! je préfère une mort glorieuse au déchirant spectacle de la désolation de nos propres foyers. Rangez-vous donc autour de moi : ne craignez plus rien d'Achille; il est mort, et les flammes ont consumé ses dépouilles; ce n'est plus lui qui doit nous combattre, c'est quelqu'Argien qui lui ressemble; mais quel ennemi doit-on appréhender, quand il s'agit de défendre sa patrie? oubliez les maux que vous avez soufferts jusqu'à présent; ne savez-vous pas que les richesses et

la tranquillité, sont le fruit de nos travaux; qu'après les orages et les tempêtes, Jupiter fait luire aux yeux des mortels les jours les plus sereins; que les forces et la santé reviennent après la maladie; qu'enfin le bonheur de la paix succède au trouble des guerres? le tems a ses vicissitudes et enfante de nouvelles révolutions.

Animés par ce discours, tous sont résolus à combattre : la ville entière est dans l'agitation, et les guerriers actifs s'arment de tous côtés. Ici, une épouse éplorée essaye envain d'ébranler la fermeté de son époux; là, un père commande à ses fils de lui apporter ses armes; il est promptement obéi; mais tantôt il sourit à la vue de ses enfans, et tantôt il s'afflige de leurs pleurs; cependant il brûle d'exposer sa vie, pour défendre ces gages précieux de son union.

Ailleurs, les vieillards ajustaient d'une main exercée l'armure de leurs fils, et pour les encourager à se signaler dans l'action, ils se découvraient la poitrine et comptaient leurs cicatrices, comme autant de témoins de leur ancienne valeur.

Tous sont réunis : tous sortent de la ville, impatiens de commencer le combat. Les cavaliers s'avancent, montés sur leurs coursiers agiles. Les hommes à pied forment leurs rangs; déjà les chars sont poussés contre les chars ; la marche impétueuse des soldats fait mugir au loin la plaine. Chaque chef anime les siens de la voix ; on s'approche ; les armes retentissent ; les cris s'élèvent de tous côtés à la fois, et se confondent ; les flèches volent rapidement d'une armée à l'autre ; on entend les dards et les épieux frapper sur les boucliers ; les haches légéres blessent les combattans, et ensanglantent leur armure.

Du haut des tours les femmes Troyennes, jetant les yeux sur une jeunesse intrépide, formaient, en tremblant, des vœux pour le salut de leurs enfans, de leurs époux, de leurs frères; les vieillards blanchis par les ans, agités par la crainte de perdre une famille précieuse, conservaient à peine un souffle de vie. Hélène, par pudeur, n'osant se montrer sur les remparts, était demeurée dans son palais avec ses femmes.

Le combat s'échauffe, les destins triomphent, la Discorde satisfaite, excite dans les rangs une rage implacable. Les soldats des deux nations périssent en grand nombre, et la poussière est teinte de leur sang. Dans ce premier choc, Déiphobe frappe le cocher Hippaside, qui, renversé de son char, tombe parmi les morts. Son maître *)

*) Le poëte laisse ignorer le nom.

affligé de cette perte, craint que les rênes flottant au hasard, ne le livrent lui-même au terrible fils de Priam; mais pour le sauver, Mélanthius saute promptement sur le char, fait rebrousser les coursiers; et se servant de sa lance, au défaut de verge 1), il frappe et disparaît. Déiphobe ne pouvant l'atteindre, porte ailleurs sa fureur.

Comme un tourbillon impétueux, il s'élance au milieu des ennemis, qui tombent en foule sous ses coups, et la terre gémit surchargée du poids des cadavres. De même que dans les forêts, le bûcheron actif coupe les jeunes branches, pour les enfouir avec le feu qui doit noircir les charbons; des monceaux de bois s'accumulent, et l'ouvrier s'applaudit: de même les Achéens sont étendus, et entassés par le fer meurtrier du vainqueur.

Quelques-uns résistent encore aux

Troyens, mais presque tous s'enfuient vers les bords du Xanthe. Déiphobe les y poursuit, et les égorge jusqu'au fond des eaux où ils se plongent. De même que sur les rives de l'Hellespont, des pêcheurs retirant avec effort sur le sable leur filet rempli, l'un d'eux armé d'un fer courbe, tue les poissons 2) qui veulent s'échapper, et rougit l'onde de leur sang; ainsi Déiphobe de ses cruelles mains souille les eaux pures du Xanthe du sang des Grecs, et couvre ce fleuve de leurs corps.

L'action ne fut pas moins funeste à l'armée de Priam, dont le fils d'Achille avait enfoncé les bataillons; Thétis vit les exploits de celui-ci avec autant de satisfaction, qu'elle avait senti de douleur à la mort du père. Le héros, de sa lance formidable, étend sur la poussière les hommes avec les chevaux, et porte en mille endroits la terreur et le

désordre; il frappe d'un coup mortel le fameux Amide qui, assis sur son coursier s'avançait contre lui. Ce guerrier était habile à dompter des chevaux; mais sa supériorité dans cet art ne lui fut alors d'aucun secours; le javelot qui le blessa dans l'aine, le traversa jusqu'aux reins et ouvrit un passage aux viscères; il tomba sans vie à côté de son rapide coursier.

Près delà, le jeune Pyrrhus perce Œnope et Ascagne; le fer pénètre par la poitrine de l'un, jusqu'à la bouche; l'autre, est atteint au-dessous de la gorge, à l'endroit où les blessures sont le plus surement mortelles. Tout ce qui se rencontre sur les pas du héros est massacré. Qui compterait toutes les victimes immolées en ce jour, par les mains infatigables du terrible fils d'Achille? De même que dans un verger fleuri, lorsqu'un bras vigoureux bat sans relâche

les branches chargées de l'olivier, le champ se couvre bientôt d'un nombre infini d'olives ; ainsi tombe sous les coups de Néoptolême, une multitude innombrable de chefs et de soldats.

D'un autre côté, Agamemnon et Diomède, suivis de l'élite des Argiens engagent une action sanglante. Les principaux Troyens soutenant ce premier choc avec courage, empêchent d'abord par leurs efforts et leur intrépidité, la déroute de leurs troupes ; mais la crainte l'emporte enfin sur l'amour de la gloire.

Néoptolême s'aperçevant que vers les bords du Scamandre, les Grecs sont sur le point d'être défaits et taillés en pièces, abandonne la poursuite des fuyards, et commande à Automédon de le conduire au fort de la mêlée ; il est obéi ; ses Immortels coursiers prennent l'essor, ils volent et l'emportent à tra-

vers les morts et les mourans. Tel assis sur son char, le fer étincelant dans ses mains, Mars vole au carnage; le tremblement de ses membres, et le frémissement des ses armes annoncent sa fureur : tel marche contre le fils de Priam, le redoutable descendant de Pélée.

Malgré le nuage de poussière élevé sous les pieds des chevaux, Automédon distinguant ceux qu'il avait en tête : « Prince, dit-il à son maître, voici la troupe conduite par Déiphobe, voici Déiphobe lui-même; il fuyait devant votre illustre père; mais un génie, ou quelque divinité lui rend aujourd'hui le courage ». Pyrrhus sans répondre, ordonne de précipiter la course pour délivrer au plutôt les Grecs vaincus, et près de succomber.

A son approche, Déiphobe interdit, modère sa bouillante ardeur; ainsi que

le feu le plus actif est subitement arrêté par le contact des eaux. Dés qu'il voit les coursiers du grand Achille, et d'un fils non moins redoutable que le pére, il pâlit, incertain s'il reculera devant son ennemi, où s'il s'opposera à ses ravages. Telle la laïe, qui a chassé les lynx 3) du voisinage de ses tendres nourrissons, appercevant prés de son réduit un lion fier et irrité, n'ose ni avancer contre lui, ni s'en éloigner; on la voit dans sa rage impuissante, aiguiser par le froissement ses défenses écumantes : tel Déiphobe inquiet, irrésolu, s'arrête avec son char et ses chevaux, et semble, malgré sa colére, embarrassé de sa lance et de ses armes.

Quoi! lui dit alors l'intrépide fils d'Achille; issu du sang de Priam, tu n'oses te mesurer qu'avec les plus faibles des Argiens, et parce qu'ils te fuient, leur timidité flatte ton orgueil; mais, si la

valeur a conduit ici tes pas, demeure, et fais l'épreuve de mes forces.

Il dit, et porté sur le char et les coursiers de son invincible père, il s'élance sur Déiphobe, avec la même furie que le lion affamé se jette sur un cerf; il allait le percer de son glaive lui et son écuyer, si Apollon n'eût fait descendre de l'Olympe un nuage épais, à la faveur duquel il le transporta dans la ville, où plusieurs d'entre les Troyens, s'étaient déjà réfugiés. Pyrrhus frappant inutilement l'air de sa lance; lâche, tu m'échappes, s'écrie-t-il; mais ce n'est point par ta bravoure, c'est par le secours d'un Dieu tutélaire, qui pour te dérober à ma vengeance, m'environne de noires ténèbres.

Le nuage dissipé, laissant la plaine à découvert, le héros voit loin de lui, aux portes Scéennes, les Troyens fugitifs. Saisi de la même ardeur, qui avait au-

trefois animé son père, il fond sur les ennemis : tels au fort d'une tempête, les matelots effrayés, tremblent à la vue du flot mugissant, qu'élève une bourasque furieuse; tels les sujets de Priam sont épouvantés au seul aspect du vaillant Eacide. Ce héros appuyant ses paroles de son exemple : « Amis, dit-il aux siens, reprennez ce courage que montrent des héros dignes de vaincre, et brûlans du desir de se signaler dans les combats; ne quittez point les armes que vous ne soyez maîtres de la ville. Ce serait une tache à notre gloire, que de souffrir une plus longue résistance; ce serait une faiblesse, qui nous ferait comparer à des femmes. Que je perde la vie, plutôt que le nom et les sentimens d'un guerrier ».

A ces mots les soldats s'élancent sur les troupes de Priam : celles-ci se défendent avec fureur autour des rem-

parts, et hors des portes; le choc est terrible, et l'action sanglante. Les uns s'efforcent de repousser de leurs murs l'armée des assiégeans; les autres, conduits par un chef belliqueux, espèrent qu'un dernier assaut va les rendre maîtres de la ville.

Alors le fils de Latone, caché sous des nuages épais, vole de l'Olympe au secours de Troie : les tourbillons rapides le portent couvert de ses armes enrichies d'or; des sillons éblouissans marquent la route qu'il tient dans les airs; le bruit de son carquois agité, se répète sur la terre, et dans les Cieux. Descendu sur les rives du Xanthe qu'il fait retentir des éclats de sa voix, il rend la vigueur aux Troyens, et fait plier les Grecs; mais Neptune attentif relève le courage de ceux-ci : par la présence des deux Immortels, le combat se rallume, et des milliers de sol-

dats périssent victimes du plus cruel acharnement.

Apollon courroucé, méditait contre Néoptolême le coup qui lui avait réussi contre Achille. Malgré le vol sinistre des oiseaux, et au mépris des autres signes manifestes, il suivait les projets de sa haine : pour en prévenir les suites, Neptune marche aux mêmes lieux; une vapeur obscure le dérobe à la vue des mortels; mais les rivages s'ébranlent au loin sous les pas du Dieu des mers; il se fait entendre d'Apollon.

« N'ayez pas, ô mon fils, l'imprudence de faire périr l'illustre descendant d'Eacus. Vous déplairiez au maître souverain de l'Olympe; vous renouvelleriez dans mon cœur, et dans celui de toutes les Néréïdes, les chagrins et l'extrême douleur, que nous causa la perte du grand Achille. Ne quittez plus les célestes demeures; ou si vous m'ir-

ritez, j'ouvre les entrailles de la terre, et j'engloutis dans la profondeur de ses abîmes, la cité d'Ilion que vous protégez ».

Après ces menaces, le Dieu se replonge au sein des eaux ; Phœbus craignant d'attirer sur la ville et sur ses habitans, la vengeance du frère de Jupiter, disparaît et revole dans l'immensité des Cieux. Les combattans livrés à leur propre fureur, s'égorgent de toutes parts; et la Discorde ennemie jouit de cet affreux spectacle, jusqu'à ce que les Grecs dociles à la voix de Calchas, cessent les attaques et se retirent sur leurs vaisseaux. Le destin avait arrêté que Troie ne succomberait qu'après l'arrivée du guerrier Philoctète: le fils de Thestor, s'en était assuré par le vol des oiseaux sacrés, et par l'inspection des entrailles. Ce devin célèbre pé-

nétrait dans l'avenir, aussi sûrement que les Dieux mêmes.

Sa prédiction est enfin écoutée ; les Atrides aussi-tôt après le combat, font partir pour Lemnos, le sage Ulysse et le courageux Dioméde. Le navire fendant les flots de la mer Egée, aborde cette ville consacrée à Vulcain, où les femmes conspirèrent jadis contre leurs époux. Ceux-ci prodiguaient leurs faveurs à des captives Thessaliennes qu'ils avaient enlevées, en conquérant la Thrace : la haine qu'elles en conçurent, aigrit tellement leur esprit, qu'elles poignardèrent dans leurs lits leurs époux, encore à la fleur de l'âge. « Dès que la jalousie entre dans des cœurs, elle y étouffe les doux sentimens qui doivent les unir : le dépit seul et le désespoir sont alors écoutés ». Ainsi, dans une seule nuit le crime et l'audace de ces

femmes, plongérent la ville entière dans un triste veuvage.

Les envoyés arrivés à Lemnos, marchent droit à l'antre creusé dans le roc, où était le malheureux fils de Pœan. Quelle fut leur émotion à l'aspect d'un misérable, étendu sur un sol âpre, en proie aux plus cuisantes douleurs; quelques plumes jetées ça et là sur la terre, formaient sa couche; d'autres grossièrement entrelacées sur sa peau, le défendaient à peine des frimats; souvent il était dévoré par la faim, qui lance de toutes parts, et à son gré ses aiguillons pressans. Des oiseaux lui servaient à la fois, et de nourriture et de remède, contre la violence de son mal; tout, jusqu'à ses cheveux épars et arides, annonçait le plus affreux abandon.

Tel l'animal féroce, errant au milieu des ténèbres de la nuit, tombe dans le piége perfide; après d'inutiles efforts pour

s'en dégager, il ronge et coupe de ses dents, l'extrémité des membres par où il est retenu. Il rentre ainsi mutilé dans son repaire, où bientôt la faim et les douleurs l'assiégent. Tel dans sa sombre caverne, l'infortuné fils de Pœan languissait accablé de maux et de tristesse.

Une peau défigurée par la maigreur, couvrait à peine ses os décharnés. L'odeur infecte qu'exhalait sa plaie, le rendait insupportable à lui-même; ses yeux éteints s'enfonçaient sous ses paupières; chaque moment lui arrachait de nouveaux cris. Le mal gagnait jusqu'aux os; et de même que le choc fréquent des vagues courroucées de la mer, mine le rocher le plus dur, et y creuse des bassins profonds; ainsi s'ouvrait et s'accroissait sa plaie, empoisonnée par cette flèche détrempée dans le venin de l'hydre, serpent nourri dans des climâts brûlans, et dont la morsure passe pour

incurable. Un sang terne et livide qui découlait de sa blessure, sur le pavé de l'antre, ajoutait à cette suite de douleurs inouies et capables d'effrayer tous les siècles.

Auprès de sa couche était un long carquois rempli de flèches destinées, les unes contre les bêtes, les autres pour le défendre de ses ennemis. Ces dernières étaient empreintes du venin pernicieux de l'Hydre; il avait devant lui un grand arc, dont les branches de corne furent autrefois courbées par les mains vigoureuses d'Hercule.

Dès que les deux envoyés s'approchent de l'antre, Philoctète s'arme contre eux de flèches empoisonnées. Leur présence odieuse lui rappellait sous les plus noires couleurs, la dureté atroce avec laquelle ils l'avaient jeté seul sur les côtes désertes de la mer Egée. Il les eût à l'heure même sacrifiés à son juste ressentiment,

si Minerve pour l'appaiser ne lui eût fait envisager en eux des égaux et des compatriotes.

Ils l'abordent donc, la tristesse peinte sur le front; assis auprès de lui de chaque côté de la grotte, ils demandent tour-à-tour et écoutent de lui le récit attendrissant de ses malheurs; ils le consolent, ils l'assurent qu'il guérira de sa plaie, aussi-tôt qu'il sera rendu au camp des Achéens; que son malheur afflige toute l'armée et les Atrides eux-mêmes : « N'accuse, disent-ils, aucun de nos guerriers; les parques seules sont la cause véritable de nos maux. Quoiqu'invisibles elles sont avec nous, et nous poursuivent dès que nous entrons dans le monde; elles filent à notre insçu la trame de nos destinées, et se trouvent en tout lieu sur nos pas; quelquefois propices, souvent impitoyables, elles

disposent à leur gré, des revers ou de la prospérité des hommes ».

Les discours d'Ulysse et de Dioméde eurent bientôt fait oublier à Philoctète les traitemens indignes qu'il avait reçus d'eux. Ils le transportent avec ses flèches sur le rivage de Lemnos, où était leur navire. Là, ils lavent sa plaie et tout son corps, qu'ils sèchent avec des éponges. Après ce premier soulagement, ils lui préparent à la hâte un repas capable d'appaiser sa faim, et soupent avec lui sur le vaisseau, où ils doivent prendre le repos de la nuit, en attendant le retour de l'aurore.

Dès le point du jour, on lève l'ancre, on appareille : Minerve fait élever un vent qui souffle en poupe; aussi-tôt aux deux extrémités du navire qui le tiennent en équilibre, on éléve les voiles; elles s'enflent et poussent dans la vaste plaine des mers, le vaisseau qui fend les

eaux blanchies d'écume; les dauphins surpris dans sa course rapide bondissent, et s'échappent en traversant les flots bouillonnans.

Les deux envoyés, rendus sur les bords de l'Hellespont se joignent au reste de la flotte, toute l'armée des Grecs les voyant sortir du vaisseau pousse des cris de joie; Philoctète appuyant ses mains défaillantes sur ses deux compagnons, et s'aidant de leurs bras, s'avance sur un seul pied. Tel dans les forêts le hêtre ou le méleze à demi coupé, ne se soutient que par le côté qu'à épargné la scie du bûcheron, qui a en tiré les sucs résineux; le moindre souffle fait chanceller le tronc surchargé de ses branches : tel accablé sous le poids de sa douleur, Philoctète se penchant sur les épaules d'Ulysse et de Diomède, paraît devant les Argiens assemblés; tous frémissent en le voyant, et son

état excite en eux la compassion la plus vive.

Mais avant la fin du jour, Podalyre 4) lui fit recouvrer ses forces et sa santé. Pour une guérison si subite, l'homme divin n'eut besoin que d'invoquer le nom de son père, et d'appliquer quelques herbes sur la plaie. Les Grecs étonnés firent retentir le camp de leurs acclamations, et déférérent au fils d'Esculape des honneurs distingués; en même tems ils s'empressèrent de donner tous leurs soins à Philoctète, dont ils frottèrent d'huile tout le corps pour achever de le purifier.

Ainsi, au grand contentement de ses concitoyens, et par le bienfait des Immortels, ses douleurs, ses chagrins sont anéantis. Un coloris vermeil efface la livide pâleur de son visage, l'embonpoint succède à la maigreur, ses membres reprennent leurs premières forces.

De même que dans les champs de Cérés, les épis long-tems étouffés par l'abondance des pluies reparaissent à la belle saison, lorsque soulevés par les zéphyrs ils reprennent leur verdure, et embellissent nos plaines ; ainsi, voit-on revivre Philoctète, dévoré si long-tems de souffrances et d'ennuis ; il paraît avoir laissé dans son antre, et les soucis, et les peines.

Les Atrides le fixaient avec autant d'étonnement, que s'il fût revenu du séjour des morts ; ils publiaient avec justice, que sa guérison était l'ouvrage des Immortels. En effet, la déesse puissante des mers lui avait rendu sa taille, ses attraits, tous les avantages extérieurs qui l'avaient autrefois distingué parmi les Achéens avant la blessure cruelle qui avait commencé ses malheurs.

Les principaux chefs de l'armée condui-

sirent le fils de Pœan à la tente magnifique d'Agamemnon, qui lui fit servir un repas somptueux. Après que chacun se fût rassasié des viandes abondantes, et des doux présens de Bacchus, le roi s'adressant à Philoctète : « Ami, lui dit-il, si dans l'excès de notre aveuglement, nous vous laissâmes sans secours dans l'île de Lemnos, n'en conservez plus de ressentiment dans votre cœur. Ce n'est point sans l'aveu des Dieux que nous avons agi de la sorte; le Ciel a voulu nous punir par votre absence, et nous ôter les ressources que nous aurions trouvées dans votre invincible valeur. Sur l'élément perfide des mers, et sur le vaste continent, le destin a semé de toutes parts, et les biens et les maux; nous sommes entraînés par le hasard dans des sentiers opposés, comme les feuilles sont emportées par les vents; l'homme juste s'engage dans des routes

contraires à son bonheur, et l'impie trouve le chemin de la prospérité.

» Il n'est donc pas au pouvoir des humains de se choisir un sort heureux, ou d'éviter le malheur qui les menace; mais s'ils sont sages, ils auront assez de constance pour essuyer comme vous, sans en être ébranlés, les plus affreux revers de la fortune. Si notre conduite à votre égard fut un crime, il sera suffisamment réparé, par les richesses qu'on vous offrira, dès que nous serons maîtres de la ville. Recevez, dès à présent et pour toujours sept captives, vingt coursiers qui ont remporté le prix dans les jeux, et douze trépieds. Au reste, assis à ma table vous en partagerez avec moi les mêts délicieux, et vous y jouirez du même honneur.

Le roi accompagna ce discours de présens magnifiques : « Prince, répondit alors Philoctète, je n'ai contre vous ni

contre qui que ce soit des Argiens aucun sentiment d'aigreur. Je sais que les pensées des hommes les plus justes, ne sont point invariables, et que si l'on doit souvent paraître facile, il est permis aussi de se montrer quelquefois sévère; maintenant rètirons-nous, à la veille d'un combat le sommeil est à préférer aux festins ».

Le fils de Pœan se levant à ces mots, se rendit dans la tente de ses amis, qui l'accueillirent avec la joie la plus vive, et lui dressèrent un lit où il se reposa jusqu'à l'Aurore.

A peine la nuit faisant place au jour, abandonnait aux mortels le tems précieux de leurs travaux; à peine le pourpre enflammé des rayons du Soleil commençait à rougir les hauteurs voisines, que les Argiens pleins d'ardeur aiguisèrent à l'envi leurs lances, leurs épieux et leurs flèches; ils prirent à la hâte leur

repas et distribuèrent aux chevaux la nourriture.

Alors, le magnanime fils de Pœan voyant tous les siens préparés, se contenta pour échauffer leur courage de leur adresser ces mots : « Guerriers, si vous êtes résolus à combattre, qu'aucun de vous ne revienne sur la flotte, que les tours d'Ilion ne soient renversées et la ville réduite en cendres.

Ces courtes paroles font renaître dans tous les cœurs l'ardeur et la joie : ils prennent leurs armes et sortent des vaisseaux, couverts de leurs boucliers, le casque en tête, les flèches en main; ils s'avancent; les rangs se pressent, les mouvemens s'exécutent, et les guerriers marchent avec tant d'ordre et de précision, qu'on eût dit qu'ils ne formaient qu'une seule masse.

NOTES DU CHANT IX.

1) *Se servant de sa lance au défaut de verge.* Le texte donné par Alde-Manuce, porte ces mots : ἐυκλήρυ δ᾽ἔχε μασίν, ce qui signifierait : il tenait la verge ou la courroie d'Euclérus. Le sens de cette première partie du vers, contredirait la fin du même vers, où le poëte dit positivement qu'on frappe les coursiers avec la lance. Cet Euclérus d'ailleurs, ne peut être le nom du maître ou chef qui était monté sur le char, et que Quintus ne nomme pas, il n'en serait que le cocher, et l'on voit par le récit que Mélanthius en fait l'office. Il vaut donc mieux lire : ἐυληρ᾽ οὐκ ἔχε pour ἐυλῆρα qui signifie fouet, courroie, comme dans le vers 481 du vingt-troisième chant de l'Iliade d'Homère, où ce mot est employé dans le même sens ; j'ai donc dû traduire : il n'avait point de courroie, ou se servant de sa lance à défaut de verge, il frappe, etc. Telle est aussi la correction faite par Rhodoman, et elle me paraît juste ; j'aurais pu le citer plus souvent ; mais je ne suis pas

toujours son opinion; et d'ailleurs ces détails intéressent peu de lecteurs.

2) *Les poissons.* Le poëte les appelle *Xiphis,* c'est l'espadon, ou l'empereur, le Swordfish des Anglais.

3) *Lynx.* Le lynx n'est point un animal fabuleux, mais la vue perçante, les autres vertus, ou qualités que les anciens et Pline même lui attribuent, sont de l'invention des poëtes. Le lynx d'autrefois, comme celui que nous connaissons aujourd'hui, n'est qu'une espèce de loup cervier. Voyez BUFFON, hist. nat.

4) *Podalire,* Les poëtes et les autres mythologues s'accordent peu entr'eux sur ce fait... 1°. Notre auteur place la guérison de Philoctète avant la destruction de Troie. La plupart veulent au contraire qu'il n'ait été guéri que très-long-tems après la ruine de cette ville, et lorsqu'il eût bâti *Pétilie* dans la Grèce. Virgile dit en effet que Pétilie fut fondée par Philoctète.

Hic illa ducis melibœi,
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.

VIRG. Æneid. Lib. III. v. 401.

Mais il ne nous apprend pas que Philoctète fut alors guéri de sa blessure. On peut seulement le conjecturer, parce que les hommes en état de souffrance, forment et exécutent rarement des projets aussi grands que ceux de bâtir des villes.

2°. D'autres veulent encore que Philoctète ait été guéri, non par Podalire, mais par Machaon. Cette opinion ne peut cadrer avec le récit de Quintus. On a vu qu'en effet, suivant ce poëte, Machaon avait été tué par Eurypile (chant sixième). Mais Virgile fait survivre Machaon à Eurypile ; il le met même au nombre des guerriers qui se renfermèrent dans le cheval de bois.

Pelides que Neoptolemus, primusque
Machaon.

VIRG. Æneid. Lib. 2. v. 263.

On ne peut donc avoir aucune certitude sur ces faits que chaque poëte accommodait suivant le besoin qu'il avait de les faire valoir.

Cependant l'exposition faite par Quintus mérite d'être préférée, comme étant la plus-ancienne et la plus conforme à la tradition. Pausanias, lib. 2. rapporte que dans une ville de Laconie, à Gérania, étoit le tombeau de Machaon, et un temple en son honneur : que dans ce temple il étoit défendu de nommer Eurypile, le meurtrier de Machaon. Il est donc plus probable que la guérison de Philoctète doit être attribué plutôt à Podalire qu'à Machaon.

Fin du neuvième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT X.

Polydamas conseille aux Troyens de se tenir renfermés dans la ville; son avis est contredit par Enée, qui fait décider l'attaque. Le nom, l'origine et la patrie de divers guerriers tués par Enée, par le fils d'Achille, par Teucer, par Mégès et autres chefs. Merveille de l'antre où Diane descendit autrefois pour voir Endymion. Fin malheureuse du compagnon de Glaucus à son retour dans sa patrie. Une foule innombrable de Troyens périt sous les coups de Philoctète. Description de son baudrier et de son carquois.

Pâris s'opposant aux efforts de ce guerrier, reçoit une blessure qui, suivant l'ordre du destin ne pouvait être guérie que par OEnone, son épouse, qu'il avait abandonnée pour Hélène. Repoussé par elle, il se traîne sur le mont Ida, où il expire. Deuil des Nymphes et des Bergers de l'Ida; ceux-ci allument un bûcher dans lequel OEnone se précipite. Monument érigé à leur mémoire.

CHANT X.

Les Troyens occupés à brûler les corps des guerriers qu'ils avaient perdus dans le combat, se tenaient hors des murs, avec leurs armes, leurs chevaux et leurs chars. Dés qu'ils virent l'armée des Grecs s'approcher de la ville, ils se hâtérent d'élever le monument funébre; tant la vue de l'ennemi avait jeté parmi eux de trouble et d'effroi.

Alors Polydamas, qu'une rare prudence distinguait parmi ses concitoyens, leur donne ce conseil : « Amis, nous avons fait dans les combats des pertes déjà trop sensibles : il est un moyen assuré, de rendre la guerre moins meurtriére : ne quittons plus nos remparts; défendons-les nuit et jour; il faudra que nos ennemis fatigués par notre constance, se retirent à Lacédémone; ou,

s'ils continuent leurs attaques, ce sera sans succès : il n'est pas aisé de détruire l'ouvrage des Immortels. Ne craignons pas de rester dépourvus de vivres. Les riches magasins de Priam peuvent nous nourrir, et faire subsister un peuple d'alliés, trois fois plus nombreux que nous ».

Cet avis est aussitôt contredit par le valeureux fils d'Anchise : « Quoi ? Polydamas, toi dont on nous vante la sagesse, tu veux, que dans nos foyers tous les maux nous assiégent à la fois. Les Achéens resteront-ils donc oisifs à nos portes, et les éviter, n'est-ce pas redoubler leur audace ? Mais comment soutenir long-tems de rudes assauts ? Si nos murs résistent aux efforts des Grecs, nous defendront-ils des horreurs de la famine ? Et tandis que nous serons renfermés dans la ville, qui nous apportera le pur froment de Thèbes, et

les vins délicieux de la Méonie? Soit donc que nous échappions à la mort, soit que les Parques nous préparent une fin désastreuse, vieillards, péres, enfans, montrons une égale valeur; peut-être Jupiter aidera-t-il de sa puissance un peuple courageux, sorti de son sang. S'il nous juge digne de sa haine, ne sera-t-il pas plus glorieux de mourir en défendant notre patrie, que d'y périr dans une honteuse langueur»?

Ce discours est vivement applaudi: on se munit de casques, de boucliers et de lances. Du sommet de l'Olympe Jupiter fixant les Troyens armés contre les Grecs, enflamme le courage des guerriers, et inspire aux deux nations rivales un acharnement réciproque. C'était dans cette journée, et par les mains de Philoctéte, qu'Alexandre devait perdre la vie en combattant pour son Hélène.

Déjà la Discorde couverte de ses armes, pousse de nouveau les deux peuples vers les champs de Mars; cachée sous un nuage couleur de sang, elle parcourt les bataillons, et communique partout sa férocité : à ses côtés marchent la terreur et la crainte, ses sœurs et ses compagnes; elle se plaît au au milieu d'elles; et regardant avec complaisance le sang figé, qui ternit le diamant de ses armes, elle agite dans les airs sa lance fatale; sous ses pieds la terre s'émeut au loin; des tourbillons de feux s'échappent de sa bouche.

Les cris répétés de la Déesse animent les combattans; ils en viennent aux mains; ils se choquent avec la même impétuosité, que les vents se déchaînent dans la saison orageuse, où les tendres bourgeons naissent sur les arbres. Leur activité égale celle d'un feu pétillant qui embrase des bois desséchés. La

plaine ébranlée de leurs mouvemens tumultueux, frémit comme l'Océan, lorsque le sifflement aigu des vagues et des vents, fait pâlir le nocher; leur ardeur ne souffre plus de retards : ils se voient, et s'élancent les uns sur les autres.

Le premier des Grecs, immolés en ce jour par le fer d'Enée, fut Harpalion, fils d'Arizèle, qu'Amphinomé avait mis au monde dans la Béotie, et que l'illustre Prothoénor 1) avait amené devant Troie au secours des Argiens; blessé dans le flanc d'un coup mortel, il est enlevé pour toujours aux doux bienfaits de la vie. Aprés lui, Enée perce d'une javeline dans la gorge Hyiale, fils du belliqueux Thersandre. Ainsi périt celui que la belle Aréthuse avait enfanté auprès des eaux pures du Léthé dans l'île de Crète; sa perte excita les plus vifs regrets d'Idoménée.

D'un autre côté le terrible fils d'Achille, armé de la lance de son père, enlève aux Troyens douze de leurs plus braves guerriers, Céber, Arion, Pasithée, Ismin, Umbrase, Mnésée, Chédius, Phlégès, Eunome, Phasis, Amphinomus, Gaënus enfin, cet habitant du Gargare, qui défendait alors par sa bravoure, la cause de Priam, et avait amené au secours de Troie, un peuple puissant, à la tête duquel il s'efforçait de mériter les dons magnifiques que le roi lui avait promis. L'infortuné ne prévoyait pas son malheureux sort; il mourut, avant de jouir des riches présens, qui avaient flatté ses espérances.

Le vaillant Eurymène digne compagnon du courageux fils d'Anchise, va tailler en pièces une partie de l'armée des Grecs. Un génie cruel le pousse à chercher la fin de sa vie, en donnant à mille autres la mort. Tel qu'un animal

féroce, il porte sur tous ses pas le ravage ; on évite avec effroi un furieux prodigue d'une vie qui touchait à son terme. Emporté par une rage aveugle, il menace de tout renverser; mais déjà ses mains sont défaillantes; par un extrême malheur, la poignée de son glaive se rompt, et la pointe de sa lance est émoussée: alors Mégès lui perce l'estomac d'un dard aigu, sa bouche vomit des flots de sang, et une mort prompte suit sa blessure.

Aussi-tôt courent pour enlever ses dépouilles, Amphion et Déiléon, les deux hommes d'armes d'Epéus. A peine sont ils arrivés, que l'intrépide Enée les étend auprès d'Eurymène. Telles ramassées autour des grappes du raisin le plus mûr, les guêpes avides sont frappées tout-à-coup, et périssent avant d'avoir goûté le fruit délicieux : tels les deux guerriers sont abattus au moment

où ils vont recueillir le fruit de la victoire de Mégès.

En même tems deux Troyens illustres, Amphinoüs et Ménon, sont moissonnés par le fer du fils de Tydée. Pâris tue Démoléon qui, né en Laconie, sur les rives fertiles du rapide Eurotas, avait suivi Ménélas à l'expédition de Troie; Pâris le blesse à la mamelle droite d'une flèche meurtrière, qui détruit dans tous ses membres le principe de la vie. Ailleurs, Teucer frappe d'un coup fatal Zéchis, l'illustre fils de Médon; Zéchis avait eu long-tems une paisible demeure dans le riche territoire de la Phrygie, près de l'antre sacré des nymphes, où Diane descendit autrefois du Ciel, pour contempler les attraits d'Endymion, endormi à côté de ses génisses. On reconnaît encore aujourd'hui sous des chênes antiques, les vestiges de la couche qui recueillit les amours du berger; de loin

on croit en voir couler un lait frais et récent; à une distance moindre, on dirait que c'est une eau limpide; mais à mesure qu'on approche cette eau s'épaissit, et lorsqu'on arrive tout auprès, on est surpris de ne plus trouver qu'un simple canal creusé dans le roc.

Mégès, le fils du courageux Phyléus, s'élançant contre Alcée, lui décoche un trait qui perce son cœur palpitant : ce coup funeste termina sa rapide carrière; envain ses parens infortunés; envain Margaze et la belle Phylaïs, attendirent qu'il reparût au milieu d'eux, sur les bords enchantés de l'Harpase, où ce beau fleuve précipite ses ondes, et les marie aux flots du Méandre impétueux.

Scylax, le brave compagnon de Glaucus, s'avançant contre le fils de d'Oïlée, est blessé à l'épaule, par-dessus son bouclier, qui est aussi-tôt rougi de son sang. Ce coup ne fut pas mortel; un

destin plus cruel l'attendait au sein même de sa patrie, où il retourna seul, réchappé du massacre des Troyens après la prise de leur ville; à son arrivée les femmes de la Lycie s'empressaient autour. de lui, pour savoir ce qu'étaient devenus leurs enfans et leurs époux. Furieuses d'apprendre qu'ils avaient tous péri, elles le lapidèrent, au moment même; l'infortuné ne revit le pays de sa naissance, que pour y être enseveli sous des monceaux de pierres, et une grêle de cailloux lui forma un tombeau, près du bois sacré où sous un bloc de grais reposent les cendres du puissant Bellerophonte 2); mais en payant à la mort le tribut qu'il luidevait, il parvint, aidé du fils de Latone, aux honneurs divins; et jusqu'à ce jour on a révéré ses autels.

Déjà le fils de Péan vainqueur de Dionée et du belliqueux Acamas, fils

d'Antenor, a mis à ses pieds une foule innombrable de Troyens. Le sang qu'il a versé n'a point assouvi sa fureur; il fond de nouveau sur l'ennemi. Tel qu'un torrent grossi par une pluie subite s'échappe du flanc des montagnes, rompt ses digues, et inonde au loin la plaine: rien n'arrête Philoctéte; son seul aspect jette par-tout l'effroi; son courroux semble peint sur ses armes; c'étaient celles mêmes qu'avait jadis portées le redoutable fils d'Alcméne.

Sur un large baudrier étaient représentés des ours d'un aspect horrible, des lynx furieux, des léopards dont les joues ridées et la gueule entr'ouverte annonçaient la férocité. Tout auprès étaient des loups voraces, des sangliers à longues défenses, des lions au regard terrible; tous semblaient respirer: enfin les guerres meurtrières et toutes les horreurs des combats étaient dépeintes avec

un art inimitable autour de ce baudrier magnifique.

Le carquois était embelli par des gravures du travail le plus parfait. On y voyait le fils ailé de Jupiter, Mercure perçant sur la rive du fleuve Inaque, cet argus fameux, dont les yeux sans nombre s'ouvraient successivement pendant son sommeil, pour garder l'Egyptienne confiée à sa vigilance. Sur les bords de l'Eridan, l'audacieux Phaéton paraissait renversé de son char brûlant, et la fumée s'élevant de la terre embrâsée de sa chûte, montait jusqu'aux nuées.

Vers les extrémités du monde, où les astres se plongent dans la source des eaux profondes de l'Océan, et où le Soleil éloignant ses feux amortis, laisse étendre à la nuit son voile ténébreux; l'intrépide Persée coupait la tête monstrueuse de Méduse. Enchaîné sur la cîme

escarpée du Caucase, le malheureux fils de Japet semblait exhaler des soupirs lamentables; tandis que l'aigle impitoyable rongeait son foie toujours renaissant.

Tous ces chef-d'œuvres attestaient l'industrie de l'incomparable Vulcain. Hercule, à qui le Dieu avait donné ces armes éclatantes, voulut qu'aprés sa mort, elles servissent au fils de Pœan, de gage éternel à l'amitié qui les avait unis tous deux, dès leurs plus tendres années.

Couvert de cette armure, Philoctète se montre plus terrible; il enfonce les bataillons, et foule aux pieds les soldats. Pâris, dont l'heure fatale approche, ne craint pas de s'opposer seul à sa fureur; il marche contre lui d'un pas assuré; il fait résonner son arc et ses flèches; un trait par lui lancé vole avec vitesse. Le coup partait d'une main

sûre ; mais le fils de Pœan sut l'éviter, et la flèche atteignit Cléodore au-dessus du sein, où elle pénètre jusqu'à l'épaule. Son bouclier qui eut pu lui sauver la vie, avait été emporté et mis en pièces par Polydamas : il se retirait lui-même en combattant avec sa lance, lorsque la flèche égarée se plongea dans son sein. Ainsi, devait périr ce brave fils de Lernus, à qui Amphiale avait donné le jour dans la plaine fertile des Rhodiens.

Pâris triomphait, lorsque Philoctète ajustant son arc contre lui : «Misérable! cria-t-il, ta perte est assurée dès que tu oses paraître devant moi ; enfin vont cesser les malheurs de tant de citoyens qui souffrent pour ta cause. Ta mort va finir une guerre qui leur a coûté trop de sang ». Il dit : et tandis qu'il retire vers sa poitrine, la corde qui obéit à son effort, les deux branches se rapprochent ; à peine la flèche surmonte le corps de l'arc, la

corde tendue repousse le trait, qui part en sifflant; mais il ne fait qu'éfleurer Pâris et glisse légèrement sur sa peau. Celui-ci sans rien perdre de son courage, tend son arc de nouveau; mais prévenu par le fils de Pœan, il est percé dans l'aine, d'une flèche acérée; cette blessure le force de s'éloigner, et de même que le chien timide fuit un lion qu'il avait poursuivi d'abord; ainsi Pâris saisi d'une vive douleur quitte le champ de bataille, où il était venu défier un rival trop puissant.

Les deux peuples, combattant avec furie, font couler des ruisseaux de sang; des milliers d'ennemis s'entregorgent à-la-fois, et leurs corps étendus sont entassés, ainsi que la grêle ou les flocons de neige sont poussés par les Autans vers les forêts et les montagnes. Pâris, en se retirant de la mêlée, ressentait les atteintes mortelles de sa blessure,

et implorait en gémissant le secours des médecins empressés autour de lui.

Enfin les troupes de Priam rentrèrent dans la ville, et les Grecs retournèrent à leurs vaisseaux. La nuit qui avait séparé les combattans, ramenait le paisible sommeil, qui, dissipant les noires inquiétudes, rend au corps ses forces affaiblies. Mais l'infortuné Pâris ne goûta plus les douceurs du repos; tous les soins imaginables n'auraient pu diminuer ses souffrances. Les destins avaient mis son sort et sa vie au pouvoir d'Œnone; il le savait: forcé de recourir à sa clémence, il part pour la fléchir.

Pendant qu'il marche, les oiseaux font entendre sur sa tête des cris aigus, et prennent leur vol à sa gauche. A cette vue, tantôt il pâlit, et tantôt il se flatte que ces augures sinistres demeureront sans effet : hélas! ils lui présageaient avec trop de certitude ses derniers mal-

heurs. En abordant OEnone 3), il tombe à ses pieds ; elle et ses femmes se troublent à son aspect. Sa plaie l'avait rendu méconnaissable ; déjà le poison subtil, dont la flèche étoit empreinte, avait noirci son corps et s'était insinué jusque dans la moëlle de ses os ; tel un malade épuisé de soif et tourmenté par les ardeurs d'une bile enflammée, voudrait en buvant, prolonger un reste de vie, dont à peine il retient le dernier souffle sur ses lèvres desséchées : tel consumé par l'excès de sa douleur et dévoré par un venin brûlant, Pâris, d'une voix défaillante, essaye d'appaiser OEnone par ces mots :

« Fidèle épouse, pardonne à un époux déjà trop puni, le crime de s'être privé de tes faveurs. Je n'ai quitté que malgré moi ta couche et ton palais : des destins inévitables m'ont entraîné vers Hélène. Ah ! que n'ai-je expiré dans

tes bras, plutôt que de m'être jeté dans les siens! mais je te conjure, par les Dieux qui règnent dans le Ciel, par notre saint hyménée, par ces doux nœuds qui firent le bonheur de nos premiers ans, sois touchée de mon sort déplorable. Applique de ta main le seul remède de ton choix, auquel l'oracle attacha mon salut. Tu peux m'arracher aux ombres de la mort, ou m'y laisser pour toujours enseveli; mais si tu veux que je vive, hâte-toi de me secourir, avant que mes forces m'abandonnent. Loin de toi le barbare plaisir de me voir expirer à tes pieds, lorsque seule tu peux me guérir; crains la juste vengeance des prières de ces déesses, filles de Jupiter, qui livrent les hommes inexorables à toute la rage des furies. Que l'état affreux où tu me vois t'attendrisse, et que le triste aveu de mes

fautes, les efface à jamais de ton souvenir ».

A ces paroles d'Alexandre, qu'à peine sa douleur lui permet d'achever, l'inflexible OEnone répond par des reproches accablans : « Quoi ? tu oses soutenir mes regards, toi qui m'abandonnas à mes gémissemens, dans un palais isolé, pour voler entre les bras de l'heureuse fille de Tyndare; elle fait tes délices, parce qu'elle a sur moi l'avantage de la beauté, dont l'éclat, dit-on, ne doit jamais être terni par les rides de la vieillesse. Va donc porter à ses genoux tes inutiles prières ; arrose ses pieds des faibles larmes, que tu verses en vain pour m'attendrir. Que n'ai-je plutôt la rage d'une bête féroce pour déchirer tes membres, et m'abreuver de ton sang? j'assouvirais ma juste fureur ; je me vengerais des chagrins que tu m'as fait éprouver. Insensé! où est la belle

déesse de Cythère? où est l'invincible fils de Saturne; et comment a-t-il oublié un gendre chéri? invoque les, et qu'ils viennent à ton secours; mais n'attends rien de moi : sors de ce palais; monstre détesté de la terre et du Ciel, homme impur! dont le crime afflige les Immortels mêmes, de la perte de leurs propres fils, et des héros issus de leur sang : sors te dis-je, va prier Hélène; gémis nuit et jour auprès d'elle; baigne sa couche de tes larmes, jusqu'à ce qu'elle ait fermé la plaie dont les douleurs te déchirent ».

Ainsi Œnone sourde aux prières de celui qui fut son époux, le bannit pour toujours de sa présence; l'imprudente oubliait son propre sort; elle ne pouvait survivre à Pâris, et la Parque avait ourdi pour eux une même trame.

Tandis que ce prince désespéré, se traîne avec peine sur les collines om-

bragées de l'Ida, Junon du haut de l'Olympe, l'apperçoit, et sa haine est satisfaite. La reine des Dieux était encore dans le palais du grand Jupiter, assise au milieu de ses quatre suivantes, que les amours de Phœbus et de Diane ont données au Ciel. Ces déesses sont distinguées par les traits de leur visage et par des attributs différens. L'une d'entr'elles préside au signe du Capricorne, qui amène l'hiver et les tempêtes. Les ans et la vie entière des humains, se divisent en quatre parties auxquelles ces immortelles filles sont préposées, chacune pendant un tems, sous les ordres du pére des Dieux.

L'implacable déesse s'entretenoit avec elles, des futures destinées d'Hélène, de ses nôces criminelles avec Déiphobe, de la colère d'Hélénus, de la manière dont les Grecs devaient surprendre dans les montagnes, et emmener sur les

vaisseaux ce devin irrité contre ses concitoyens; comment instruit par lui, le brave fils de Tydée devait avec le sage Ulysse, escalader les tours d'Ilion, égorger Alcathoüs, et enlever, non malgré elle, cette Pallas fameuse, le seul rempart de la ville; toute la puissance des Dieux n'aurait pu saccager la riche cité du fils de Laomédon, sous les yeux de la Déesse protectrice. Sa statue ne fut point travaillée par le ciseau des mortels; le fils de Saturne l'avait fait autrefois descendre de l'Olympe dans la florissante ville de Priam.

Pendant que l'épouse de Jupiter s'occupait avec ses compagnes de ces prochains événemens, Pâris sur le mont Ida exhalait son dernier soupir, et la fille de Tyndare perdait pour toujours un amant chéri. Ausssi-tôt les nymphes jettent des cris lamentables, et se rappellent avec attendrissement les doux

momens qu'elles avaient passés avec lui dans les jeux innocens du bas âge; les bergers mêlent leurs gémissemens à ceux des déesses, et les vallons répètent leurs accens plaintifs.

Ce fut un berger qui vint porter à l'épouse du malheureux Priam, la nouvelle du triste sort d'Alexandre; elle en est frappée comme d'un coup de foudre, et son âme défaillante ne soutenant plus que faiblement ses membres abattus : « Tu n'es plus, ô mon fils! s'écrie-t-elle, dans les cruels momens de sa douleur, tu n'es plus, et ta mort met pour toujours le comble à mon désespoir. Tu fus après Hector le plus vaillant de mes fils; je ne cesserai de te pleurer, qu'en cessant de vivre. Hélas! que n'ai-je fini mes jours, au sein de la paix et de l'opulence; mais les Dieux courroucés arment contre moi des destins plus sévères. Je vois d'autres maux prêts à

fondre sur ma tête ; je vois la ville abandonnée au pillage, les maisons consumées par le feu des Grecs impitoyables ; mes fils égorgés, les jeunes Troyennes emmenées avec leurs enfans, mes propres filles traîner avec les autres captives le joug honteux de la servitude.

Ainsi gémissait Hécube, le roi, son époux, arrosait alors de ses larmes le tombeau d'Hector, qu'il appellait le défenseur de la patrie ; tout occupé de sa douleur, il ignorait encore ses nouvelles pertes.

Héléne ne pouvant retenir ses sanglots, en cachait la cause aux sujets de Priam ; mais loin d'eux et n'ayant qu'elle même pour témoin : « Je te perds, disait-elle, ô époux chéri, tu meurs ! après ta mort, je n'entrevois pour les Troyens et pour moi, qu'un avenir désespérant. Pourquoi les Harpies ne m'ont-elles pas enlevée, lorsqu'un destin perfide me

contraignit de te suivre? Ah! le Ciel en te punissant demande une autre victime. Haïe de tous, il ne me reste plus d'asile. Si je me livre entre les mains des Grecs, je souffrirai d'eux les plus sanglans outrages. Si je demeure dans la ville, j'y serai en butte aux fureurs de tout un peuple, et aprés mon trépas mon corps défiguré par mille blessures, au lieu d'être confié à la terre, servira de pâture aux plus vils animaux. Que n'ai-je été leur proie avant d'être frappée de ces affreuses calamités ».

Ainsi parlait Héléne, moins affligée de la perte d'un époux, que des remords et des suites funestes de son crime. Auprès d'elle les femmes Troyennes feignant de regretter Pâris n'étaient touchées, en effet, que de la mort de leurs péres, de leurs maris, de leurs enfans, de leurs alliés ou de leurs proches. Œnone seule eut les sentimens d'une

douleur véritable; plongée dans la tristesse la plus amère, elle se contenait en présence de ses femmes; mais dans le secret de son palais, déplorant les malheurs d'un ancien hymen, elle donnait un libre cours à ses pleurs et à ses sanglots. Comme on voit naître mille ruisseaux de ces amas de neiges, qu'un coup de vent a détachés du sommet des montagnes, et précipité dans les vallées; ainsi, des yeux d'Œnone, vivement frappée de la mort d'un jeune époux, et pénétrée de la douleur la plus profonde, coulèrent des torrens de larmes.

« Infortunée que je suis! s'écrie-t-elle, je vois encore la lumière! Unie autrefois à un époux que j'adorais, je m'étais flattée d'arriver avec lui au terme d'une heureuse vieillesse. Les Dieux, hélas! m'ôtèrent bientôt cette douce espérance; pourquoi le ciseau des Parques ne trancha-t-il pas le fil de mes jours,

avant qu'Alexandre rompît les nœuds sacrés qui nous lièrent l'un à l'autre? mais malgré sa perfidie, j'aurai le courage de mourir avec lui; le jour à mes yeux n'a plus de charmes ».

En prononçant ces paroles, elle fond en larmes, de même que la cire amollie se dissout par l'impression d'une vive chaleur. Sa résolution était prise; mais voulant se dérober aux regards de ses suivantes et de son père, elle attendait pour exécuter son dessein, que la nuit eût enveloppé de ses ombres, et la terre, et le vaste Océan.

Lorsque tous les yeux sont fermés par le sommeil, elle force les barrières du palais; elle s'échappe comme l'Autan fougueux, et ses pieds la secondent de toute leur vîtesse: telle excitée par ses feux, la génisse s'élance rapidement dans les forêts où son ardeur l'emporte malgré les cris des bergers, elle suit partout les

traces du jeune taureau, dont elle desire les approches; telle OEnone, d'une course précipitée, cherche entre toutes les voies, celle qui la conduira plus sûrement au bûcher, où elle a résolu de finir sa carrière. Ses genoux ne ressentent point la fatigue, et ses pas pressés par le destin et par Cypris, deviennent plus légers; elle oublie ses frayeurs accoutummées, et n'appréhende plus les bêtes hideuses qui se plaisent dans les ténèbres; elle gravit les rochers, marche dans les défilés sombres, franchit les précipices; les torrens ne l'arrêtent point, une telle intrépidité rappelle à Phébé son cher Endymion; et la déesse touchée de compassion pour OEnone, éclaire de son flambeau, les sentiers de la montagne qui doivent la diriger vers le lieu où les nymphes éplorées, gémissaient auprès du corps d'Alexandre.

Les bergers y avaient rassemblé de toutes parts des matières combustibles. Le bûcher s'allume : ils l'entourent, et donnent les marques les plus sensibles de leurs regrets à un prince qui avait vécu parmi eux. Alors Œnone ne fait point entendre ses cris; mais enveloppant son visage de ses vêtemens, elle se précipite au milieu des flammes; les gémissemens redoublent à ce spectacle, et les nymphes étonnées se disent les unes aux autres :

« Quoi? le traître Pâris a osé quitter une épouse chaste, pour s'attacher à une impudique, la cause de sa mort, le fléau des Troyens et de leur ville! Le parjure a dédaigné une femme vertueuse, qui, malgré ses mépris, le chérissait plus que la lumière même du Soleil » !

Ainsi les nymphes s'indignaient de l'aveuglement de Pâris. Cependant les

deux victimes consumées, avaient perdu le desir et l'attente d'une aurore nouvelle ; les bergers surpris, regardaient l'héroïne avec la même admiration que témoignèrent autrefois les Grecs, lorsqu'ils virent Evane 4) se percer des flèches de Capanée son époux, foudroyé par Jupiter.

La flamme active eut bientôt dévoré les deux corps, et ne laissa que le roc où avait été dressé le lit funèbre. Alors les bergers éteignirent avec du vin le feu du bûcher; les cendres de Pâris et d'Œnone furent déposées dans une urne d'or; le tombeau qui devait contenir ce vase précieux, fut érigé à la hâte, et on éleva deux colonnes à chaque côté du monument.

NOTES DU CHANT X.

1) *Prothoénor.* Homère au chant deuxième de son Iliade, fait l'énumération des forces de terre et de mer qui composaient l'armée des Grecs; il nomme les peuples et leurs principaux chefs; il commence par les Béotiens, répartis sur cinquante vaisseaux, dont chacun avait à bord 120 hommes, ce qui porte le nombre des Béotiens, combattans, à 6,000. Homère leur donne pour chef Pénélée, Litus, Arcésilas, Prothoénor, et Clonius, vers 495. On n'y voit ni Harpalion, ni d'autres guerriers, nommés par Quintus. On peut faire la même remarque sur plusieurs autres passages; je ne rapporte celui-ci que pour faire voir que Quintus suivait quelquefois des traditions particulières. J'ai eu plus d'une fois occasion d'observer dans les notes, que son récit diffère de celui d'Homère, de Virgile et des autres poëtes.

2) *Bellerophonte.* Notre poëte place son tombeau dans la Lycie, et près ou au-des-

sous d'un bloc de grès. Τιτηνίδος ἀγχόθι πέτρης Τιτηνίς signifie une pierre du genre des calcaires ; j'ai préféré le mot de grès qui est d'un genre approchant... Plusieurs mythologistes font mourir Bellerophonte en Cilicie, et les autres, comme notre auteur, en Lycie. Presque tous veulent qu'il soit mort de faim et de fatigues dans ces champs Aléens ou Haliens, dont parle Pline, Lib. V. C. 27, où l'emporta le cheval Pégase : les poëtes ont feint, que monté sus ce cheval ailé, il voulut s'élever jusqu'au Ciel ; mais que Jupiter mit en fureur ce coursier fougueux, qui entraîna Bellerophonte dans ces champs ou déserts, auxquels on a donné des noms différens. Bellerophonte s'appellait Hipponome, avant qu'il eût tué un certain Belleros, roi de Corynthe ; d'autres disent de Délias, de Pirène, etc. etc. Il prit dans la suite le nom de Bellerophonte, qui signifie meurtrier de Belleros.

3) *OEnone*. Dictys de Crète, et d'autres auteurs cités par les mythologues, racontent que le corps de Pâris fut amené à OEnone

son épouse, pour qu'elle lui donnât les honneurs de la sépulture; qu'elle tomba morte à la vue de ce corps sanglant, et qu'elle fut inhumée dans le même lieu que Pâris. Ce fait a sans doute servi de fondement à la fiction de notre poëte, qui dit qu'OEnone se précipita toute vivante, dans le bûcher qui consumait le corps de son époux.

4) *Evane.*

. . . . . *Ausa ante alias capaneia conjux.*

Statius 12. Theb.

Turbine quo sese caris instraverit audax.
Ignibus euadne, fulmen que in pectore magno.

Ibid.

Observations sur le chant dixième.

Le poëte dans un épisode de ce chant, fait la description du baudrier et du carquois d'Hercule, ou si l'on veut, de Philoctète; il ne parle point de son fameux bouclier, qui semblerait devoir naturellement trouver place en cet endroit. J'observe à cet égard que Philoctète avait eu sans doute en sa posses-

sion les flèches d'Hercule mourant : tous les poëtes le disent d'une manière très-positive. Mais ils n'assurent point que Philoctète ait également hérité du bouclier d'Hercule; il paraît même certain que ce bouclier ne sortit point de la famille du héros, que des mains de son fils Télèphe, il passa dans celle d'Eurypile son petit-fils. Quintus a donc dû placer la description du bouclier d'Hercule, au sixiéme chant où commence l'histoire des combats d'Eurypile. Ce bouclier, selon lui, représentait principalement les travaux du fils d'Alcmène. Hésiode, contemporain d'Homère, a laissé à la postérité un poëme, intitulé *le Bouclier d'Hercule*. C'est une description faite de main de maître. Elle a beaucoup de ressemblance avec celles du bouclier d'Achille, par Homère et par Quintus. Elle représente avec leurs attributs, la mort, les Parques, la Discorde, les guerres sanglantes, les gorgones et autres monstres, les combats des centaures et des lapithes; les assemblées des Dieux, leurs festins et leurs chœurs; la chasse, les jeux et les travaux champêtres; les récoltes, les danses, etc. etc.

Quintus n'a pas traité ce sujet avec la même étendue ; il a dû réserver ce détail pompeux pour la description du bouclier d'Achille, qui est le héros principal de l'Iliade.

Une autre difficulté qu'il n'est pas aisé de résoudre, c'est le futur égorgement d'Alcathoüs, l'enlèvement du Palladium par Ulysse, qui devait se glisser furtivement dans Troie, (page 14 de ce dixième chant). Or, le poëte a dit au cinquième chant, ou plutôt Ulysse a dit de lui-même qu'il s'était glissé dans cette ville avec Diomède, en se défigurant le visage par des blessures, pour n'être pas reconnu, etc. etc. Comment un événement passé est-il représenté comme futur dans le dixième chant. Je ne pense pas qu'il soit possible d'expliquer ce passage, à moins de supposer deux actions ou deux traits de supercherie d'Ulysse, à deux époques différentes. La première, dont le poëte a parlé au chant cinquième, lorsqu'Ulysse s'introduisit dans la ville pour savoir des Troyens eux-mêmes quels obstacles s'opposaient à la prise de leur ville, et quelles étaient leurs dispositions. La seconde, dont il est question au dixième

chant, lorsqu'il y rentra pour rompre ces obstacles, une fois connus ; et ce fut à cette dernière époque, sans doute, qu'il emporta par la porte Scéenne, les cendres de Laomédon, et qu'il enleva le fameux Palladium, après avoir égorgé les gardes.

Quant au futur mariage de Déïphobe avec Hélène, les mythologues disent unanimement que Déiphobe épousa en effet Hélène après la mort de Pâris.

Fin du dixième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT XI.

Combat des Grecs et des Troyens aux portes d'Ilion; Apollon vient au secours de ces derniers; et renouvelle le courage et les forces d'Enée et d'Eurymaque, auxquels il se présente sous les traits de Polymestor, l'un de ses prêtres. Après leur avoir reproché de trembler devant les Grecs, il disparaît: aussi-tôt les deux héros fondent sur l'ennemi avec une nouvelle fureur. Les Grecs prennent la fuite; le fils d'Achille les arrête, et rétablit le combat. Le vent élève d'affreux nuages de poussière. On ne se reconnaît plus; l'action devient plus meurtrière.

Jupiter appaise les vents; mais bientôt Pallas se déclare contre Troie. Vénus enveloppe Enée d'un nuage pour le dérober à la mort. Les soldats de Priam après quelques résistances, sont mis en fuite et massacrés; ceux qui peuvent s'échapper rentrent dans Troie Le lendemain, les Grecs se partagent, les uns pour veiller à la sûreté de la flotte; les autres, pour donner un assaut à la ville; mais Enée animé d'une force divine, écrase ou met en fuite les assaillans; à quelque distance de-là Alcimédon soutenu d'Ajax, escalade les murailles. Il est renversé par le fils d'Anchise, contre qui Philoctète décoche une flèche. Le coup détourné par Cypris, porte sur Menon, dont Enée venge la mort en tuant un des compagnons de Philoctète.

CHANT XI.

TANDIS que la ville retentissait des gémissemens des femmes Troyennes, à qui la distance des lieux n'avait pas permis d'aller jusqu'au tombeau de Pâris, les guerriers des deux nations combattaient sans relâche auprès des murailles. Les Grecs après la mort du ravisseur d'Hélène, avaient poursuivis les Troyens jusqu'aux portes d'Ilion ; et ceux-ci pressés trop vivement étaient forcés de se défendre hors des remparts.

Alors semblables aux noires furies, la farouche Enyo et la Discorde fatale animent les deux peuples au carnage ; elles soufflent la mort de leurs bouches hideuses ; autour d'elles sont déchaînées, d'un côté les parques impitoyables; de l'autre, Mars et l'effroi. A leur suite, la fureur avec ses membres

ensanglantés épouvante les uns et seconde la férocité des autres. Par-tout on lance les dards, les épieux et les flèches avides de sang. On entend au loin les cris des combattans et le bruit de leurs armes. Dès le premier choc, Néoptolême égorge Laodamas, nourri dans la Lycie, sur les rives fertiles du Xanthe, fleuve sorti de la colline que Latone, chérie de Jupiter, ouvrit de ses mains, lorsque ses flancs déchirés mirent au monde le plus célèbre de ses fils. Aussi-tôt s'avançant contre Nérus, il l'atteint d'une javeline dans la machoire, au moment où sa bouche entr'ouverte achevait des paroles commencées. Les cris, que la douleur lui arrache, font couler de sa gorge et de sa langue percées, le sang bouillonnant; il tombe sans vie sur la poussière, serrant entre ses dents le fer meurtrier. Là, le héros blesse dans le

côté, le brave Evenor; le trait pénètre jusqu'au cœur et y porte le coup mortel. Plus loin, sous la lance du vainqueur, sont terrassés Ariphithion et Hippomedon; ce dernier, était fils du vaillant Ménale et d'Ocyroë, nymphe du Sangare; elle ne revit plus sur ses bords, ce fils chéri, et se plaignit long-tems du destin cruel qui le ravit à sa tendresse.

L'intrépide Enée opposant toute sa bravoure à la fureur du redoutable fils d'Achille, tue entr'autres guerriers Brémon et Andromaque, l'un était de Gnose, dans l'île de Crète, l'autre originaire de Lycte, ville célèbre dans cette même île. Renversés de leurs coursiers, tous deux furent étendus sur le même champ de bataille; le premier palpita quelques momens sous le fer qui lui traversait la gorge, le second frappé d'un rude coup de pierre, qui lui ou-

vrit la tempe, expira presqu'aussitôt... Les coursiers épouvantés, errant sans guide, foulaient les morts de leurs pieds; mais les écuyers du brave fils d'Anchise s'en emparèrent, et cette prise heureuse les combla de joie.

D'un autre côté, Philoctéte atteint d'une de ses fléches empoisonnées Pirase qui évitait le combat; le trait lui déchire les muscles du jaret et l'arrête dans sa fuite. Un autre Danaën le surprend en cet état, et d'un seul coup lui tranche la tête, qui, séparée du corps sanglant, roule plus loin dans la poussière, tandis que l'âme indignée s'enfuit dans les espaces Célestes. Prés de là, le Troyen Polydamas abat de sa lance Eurymaque et Cléon : c'étaient deux pêcheurs habiles, venus de Syme, à la suite du roi Nérée; ils savaient préparer l'hameçon perfide, jeter à la mer de longs filets, et lancer en même

tems le harpon sur les poissons enveloppés, art inutile contre les fureurs de l'insatiable Bellone.

Eurypile frappe d'un coup funeste, le vaillant Hellus, à qui la belle Clito avait donné le jour, près du lac de Gygée; il tombe, et dans sa chûte sa lance s'étant échappée de ses mains, il saisit promptement son épée; mais un bras puissant ne la soutient plus, et il expire en s'agitant sur la poussière. Tel un dragon furieux, qu'on vient de couper, replie sa queue, et fait d'inutiles efforts contre celui qui l'a blessé.

Ulysse signale sa valeur en attaquant OEnus et Polyinde, tous deux Cétéens; il perce l'un de son glaive, et l'autre de sa lance. Sthénélus, autre chef des Argiens décoche sur Abante un trait qui, pénétrant dans sa gorge jusqu'à la naissance du cou, lui ôte les forces et la vie. Dans les deux armées, les principaux

chefs donnaient l'exemple de la bravoure. Le roi Agamemnon avait terrassé Mélius; Diomède avait vaincu Laodoque; Déiphobe, prince Troyen, abattit Dryas et Alcime; et le vaillant Agénor renversa Hippase, guerrier habile, né sur les rives du Pénions. La Parque moissonna ses jours avant qu'il pût consoler ses tendres parens des peines qu'il leur avait coûtées; ici, le Grec Mérione égorge Lycon, Thoas, Lalus et le courageux Lynce; là, Ménélas triomphe d'Archéloque, qui habitait les hauteurs du Corycus, 1) près de l'antre merveilleux de Vulcain, d'où sort jour et nuit un feu que rien ne peut éteindre. Autour de cet antre, et du sein brûlant du rocher, croissent de superbes palmiers qui portent des fruits en abondance; prodige toujours subsistant, que les Dieux offrent à l'admiration de tous les siècles.

Ailleurs Teucer, par un coup heureux, prévient Ménœtès le fils d'Hyppomédon qui s'avançait contre lui. Aussi-tôt, d'une main exercée, il tend son arc, il place d'un œil attentif le trait qui part d'un vol rapide ; la corde frémit encore, et déjà la victime est expirante. Le destin avait ouvert à la flèche son passage jusqu'au cœur, où résident l'âme et la vie des humains, et où la mort trouve sa victoire plus prompte et plus certaine.

Enfin le puissant Euryale lançant une pierre énorme, ébranle les phalanges Troyennes. Tel un cultivateur voulant éloigner de son champ les grues qui le dévastent, charge sa fronde d'un caillou dont il accélère la vitesse en le faisant tourner rapidement autour de sa tête, à l'aide des bandes de cuir qui le soutiennent ; au seul sifflement de cette masse lancée, les oiseaux timides déploient leurs ailes, se croisent et s'en-

volent en désordre; tel le prince Grec jette l'épouvante dans l'armée ennemie. Le robuste Mélès est entre les autres guerriers frappé du coup fatal qui lui brise à-la-fois et son casque et les os de la tête : son âme désolée quitte à regret le séjour de la lumière.

Bientôt, parmi les Troyens, la confusion augmente le carnage. Le nombre des morts s'accroît et charge la terre du poids qu'elle gémit de porter. De même qu'assaillis par des tourbillons furieux, les arbres d'une forêt sont déracinés et tombent en foule avec un horrible fracas ; ainsi les guerriers sont renversés pêle-mêle sur le champ de bataille, qui retentit de leur chûte et de celle de leurs armes.

Mais au moment où la déroute de l'armée de Priam semble prochaine, Apollon vient au secours d'Enée et du belliqueux Eurymaque, fils d'Anténor.

Ces deux chefs réunissant leurs efforts, soutiennent presque seuls tout le choc des troupes Achéennes. Ainsi que sous un même joug, des bœufs d'égale force trainent ensemble un fardeau pesant. Le Dieu prenant l'air et la voix de Polymestor, l'un de ses prêtres, devin fameux qui vit le jour sur les rivages du Xante. « Quoi! Enée, leur dit-il, et vous Eurymaque, enfans des Immortels, vous trembleriez devant les faibles Argiens, vous à qui les Parques ont filé les plus longs jours, vous qui résisteriez au dieu même des combats. »

Ces mots à peine achevés, le fils de Latone se mêle aux zéphyrs et disparaît; mais sa présence avait augmenté le courage des deux guerriers. Tout bouillans d'ardeur et suivis d'un grand nombre de soldats, ils se jettent sur les Grecs. Tels les frêlons destructeurs s'élancent sur les abeilles qui sortent de leurs ruches ou

qui sont arrêtées sur des raisins mûris par le Soleil; telles, ranimées par leurs chefs, les troupes de Priam attaquent avec fureur les belliqueux Achéens.

Alors triomphent les parques cruelles. Mars sourit, la barbare Enyo fait, par des cris perçans, éclater sa joie. Au milieu d'un tumulte effroyable, se renouvellent toutes les horreurs des batailles. L'armée des Grecs est taillée en piéces. Des rangs entiers sont renversés par les efforts victorieux des deux héros; comme on voit tomber les épis déjà secs sous la faulx tranchante des moissonneurs, qui se partagent de longs sillons. La plaine regorge de cadavres et du sang que la Discorde se plaît à faire couler.

Ceux d'entre les Argiens que le fer a épargné, cherchent leur salut dans la fuite; comme les troupeaux timides s'échappent à l'aspect des lions féroces; mais le redoutable fils d'Anchise les

poursuit, la lance à la main. Eurymaque les presse avec une égale vivacité. Apollon satisfait contemple les succès brillans des deux princes Troyens; tel un colon vigilant se réjouit, lorsque ses chiens vigoureux et dociles fondent sur les pourceaux avides qui ravagent un champ couvert d'épis, et les éloignent par des morsures continuelles.

Les Grecs vaincus n'avaient de ressource que dans une retraite précipité; cependant un d'entre eux, ou présumant de ses forces, ou poussé par un génie malfaisant, arrête son coursier 2) et retourne à l'ennemi; En ce moment, Agénor lui décharge sur le bras un coup furieux; les muscles, l'os même cèdent au fer tranchant et le sang coule des veines ouvertes sur la crinière flottante du coursier; mais par un prodige dont Mars se sert pour inspirer la frayeur, lors même que le cavalier est tombé

parmi les morts, sa main seule et sans appui tient encore les rennes, et le fougueux animal annonce ainsi aux deux armées, de quel coup son maître vient d'être frappé.

Non loin delà, Enée perce par derrière Ethalide d'un dard aigu, qui ressort par le milieu du ventre. Envain le Grec renversé repousse-t-il le trait, envain retient-il de ses mains les viscères qui sortent par la blessure : il mord la poussière en jetant des cris affreux, et perd avec la vie le sentiment de la douleur.

Les autres Grecs continuaient de fuir en désordre. Tels des bœufs piqués par le taon avide de leur sang, s'échappent et entraînent avec eux la charrue à travers les guérets, tandisque le laboureur inquiet se fatigue à les suivre, et craint à chaque moment que le soc renversé ne blesse les pieds des animaux épouvantés; tels les Grecs, pressés par les

chefs de l'armée de Priam, abandonnent le champ de bataille. Alors le fils d'Achille voyant avec indignation la déroute des siens, s'efforce de les retenir. « Lâches, leur dit-il, vous tremblez comme une nuée de faibles oiseaux que menace l'épervier, sachez qu'il vaut mieux mourir les armes à la main, que d'épargner ses jours par une honteuse fuite. »

Sa voix rend aux guerriers un nouveau courage : lui-même, tenant en main sa lance formidable, se jette au milieu des ennemis. Prompts comme les vents, et non moins impétueux, les Myrmidons volent sur ses pas au secours des Achéens. Pyrrhus, aussi redoutable que l'avait été son père, égorge tous les Troyens qu'il rencontre, et force les autres à reculer. Telles les vagues de l'Océan, portées d'abord vers le rivage par le souffle violent d'Aquilon, sont

tout-à-coup repoussées par un vent de terre qui fait refouler les flots vers les plaines de Thétis; tels les Troyens, apuyés de toute la valeur d'Enée, sont contraints de céder aux Grecs encouragés par l'intrépide descendant d'Eacus.

Les deux peuples soutenus par leurs chefs et poussés par la barbare Enyo, se disputent de nouveau la victoire; mais malgré cet acharnement, Néoptolême ne cherche point à combattre le fils d'Anchise. Thétis en détourne son petit fils; elle craignait d'offenser la Déesse qu'Enée reconnaissait pour mère.

Pyrrhus porte donc ailleurs ses ravages. Il immole une foule de Troyens; la plaine est couverte de leurs corps dont les oiseaux avides se préparent à dévorer les entrailles. Les nymphes du Simoïs et les filles du Xanthe gémissent éplorées. Le carnage fut plus grand en-

core, lorsque les vents soufflant avec violence, eurent élevé un nuage de poussière. L'air en est obscurci, on ne voit plus le champ de bataille. Poussés par une rage aveugle, les guerriers, dans l'épaisseur des ténèbres, égorgent amis et ennemis, sans pouvoir se reconnaître. Tous auraient ainsi péri les uns par le fer des autres, si Jupiter n'eût bientôt appaisé les vents et ramené la clarté. L'action devint alors moins meurtrière : on se battit avec plus d'ordre, et on distinguait l'ennemi qu'on attaquait, de l'allié qu'il fallait soutenir.

Tantôt les Grecs repoussent l'armée des Troyens; tantôt, ceux-ci font plier les phalanges Achéennes. De toutes parts, il pleuvait une grêle de traits. Les bergers 3) faisant paître leurs agneaux sur le penchant des collines de l'Ida, frémissent à ce spectacle; ils demandent aux Dieux la ruine de leurs ennemis,

le salut de leurs concitoyens, la paix et des jours plus tranquilles.

Ces vœux ne furent point exaucés. La parque toujours inflexible borne la puissance des Immortels et de Jupiter même : rien ne peut changer les destinées de ceux dont elle a une fois ourdi la trame; et tout ce qui respire, croît ou périt par son ordre. Elle seule avait mis aux mains les deux nations rivales; elle seule avait préparé cette journée à jamais désastreuse. La mort dévorante n'eut jamais tant de victimes à-la-fois. Le courage n'était plus balancé par aucune crainte; l'audace et la fureur, toujours extrêmes, étaient seules écoutées.

Dans cet affreux désordre, une foule de guerriers des deux partis mordirent la poussière, avant que le sort de la bataille parût se fixer; mais bientôt Pallas, se déclarant contre Troie et ses habitans privés du secours d'Alexandre,

fait pencher la victoire du côté des Grecs : Vénus commence alors de craindre pour les jours d'Enée ; elle se hâte de le couvrir d'un nuage épais, et le dérobe promptement à la poursuite de ses ennemis. Les destins défendaient à ce héros de combattre désormais hors des remparts, il n'aurait pu contre cet ordre immuable, s'exposer à la colère d'une Déesse qui avait autrefois blessé Mars lui-même, et qui dans ce moment accablait les soldats de Priam.

En effet ceux-ci après une faible résistance, sont enfoncés de toutes parts, et prennent la fuite. Semblables à des animaux féroces, les Danaëns se jettent sur eux et en font un horrible carnage ; les uns sont percés par le glaive, les autres sont tués à coup de lance. Leur sang se répand, comme les eaux d'une pluie abondante ; le rivage des fleuves est couvert d'une foule de guer-

riers renversés dans la poussière, avec les chars et les chevaux. Victimes de la Parque cruelle, ils n'ont perdu qu'avec la vie, la fureur des combats. Leurs corps étendus sur le champ de bataille, y occupent un long espace; tels les débris des vaisseaux dont on a désuni toutes les pièces, remplissent le port jusqu'au lieu où la mer vient briser ses flots tumultueux.

Un petit nombre de Troyens échappés au massacre, rentrent dans la ville où leurs femmes et leurs enfans, s'empressent de les décharger du poids de leur armure ensanglantée, et leur préparent des bains tièdes. Ceux qui possédaient l'art de guérir, suffirent à peine à panser un si grand nombre de blessés. Ici une famille éperdue cherche à soulager un père; là des femmes éplorées, appellent en vain leurs époux tués dans la mêlée. Ailleurs, des guerriers

tourmentés par la douleur, exhalent de continuels soupirs, et refusent toute nourriture. D'un autre côté les coursiers pressés par la faim, font entendre des hennissemens répétés. Les mêmes soins occupaient les Argiens dans leur camp et sur les vaisseaux.

Dès que l'Aurore eut fait sortir du sein des eaux son char, dont l'éclat éblouissant retire les humains des bras du sommeil, les Grecs pleins d'une ardeur nouvelle, se partagèrent les travaux de cette journée; les uns demeurèrent sous leurs tentes, avec les blessés, pour y veiller à la sûreté de la flotte. Les autres marchèrent contre la ville de Priam, que les Troyens se préparaient à défendre avec courage.

Le fils de Capanée, secondé du brave Diomède, attaque la porte Scéenne. Pour les repousser, Polite et Déiphobe lancent une grêle de pierres et de flèches

qui tombent avec un bruit épouvantable sur les boucliers et les casques, que l'airain met à l'épreuve des coups les plus furieux. Le fils d'Achille, à la tête de ses redoutables Myrmidons, dirige ses efforts vers les portes Idéennes; mais Hélénus et le vaillant Agénor les accablent de traits, et appellent contre eux tous les citoyens au secours de la patrie.

Au même instant un parti de Troyens tente de s'ouvrir un passage jusqu'aux vaisseaux, par une autre porte qui s'ouvrait dans la plaine. Pour favoriser cette sortie, Enée du haut des tours, lance les pierres. : mais Ulysse et Eurypile opposent à ses desseins un obstacle invincible. Teucer garde la rive du Simoïs ; chaque guerrier occupe un poste et s'y maintient par son courage.

Ce fut alors que l'industrieux Ulysse 4) commanda aux siens d'élever leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, de les

rapprocher les uns des autres, et d'en former une surface solide et continue. Sous cette voûte impénétrable, les bataillons pressés, agissent par une même force, et n'ont plus qu'un seul mouvement. On jette en vain sur eux une grêle de cailloux ; ils roulent sur ce plan, et tombent aussi-tôt par terre, comme s'ils étaient précipités du haut d'un roc escarpé. Les dards et les javelots qui n'ont pas été détournés par les traits des autres Grecs, glissent et sont portés plus loin, ou s'attachent au cuir des boucliers qu'ils frappent. Les soldats d'Ulysse n'en entendent que la chûte, et demeurent aussi tranquilles qu'on l'est dans une maison, lorsque l'eau du Ciel est versée par torrens sur les toîts.

Les phalanges couvertes, marchent en bon ordre et à pas égaux, semblables à ces nuées, qui, des extrémités de l'ho-

rison, apportent les orages. La terre mugit sous les pieds des guerriers. Derriére eux les vents élévent la poussière dans les airs. Leurs voix confuses imitent le bourdonnement des abeilles, renfermées dans les ruches. Les vapeurs de leurs haleines échauffées, humectent l'enceinte du dôme qui leur sert d'abri.

Les deux fils d'Atrée voient avec plaisir avancer cette colonne formidable. Déjà les soldats arrivés au pied des murs, travaillent à les abattre, à l'aide des pics, et enfoncent la cognée dans les portes qu'ils s'efforcent de renverser ou d'arracher de leurs gonds. Le succès paraît assuré; mais ni les boucliers, ni les lances ne tiennent contre les attaques de l'intrépide Enée. Il lance à deux mains, de grosses pierres qui écrasent sous leurs boucliers un grand nombre de soldats; ainsi les chèvres qui paissent sur la pente rapide des montagnes, sont

ensevelies tout-à-coup sous les décombres des rochers qui s'écroulent, ou sont effrayées par la chûte subite de ces masses énormes.

Bientôt redoublant ses coups meurtriers; il augmente le désordre. Tel des voûtes éternelles du haut Olympe, le fils de Saturne, armé de son tonnerre, rompt par les éclats redoublés de la foudre, les collines enchaînées à un même sommet, et frappe de terreur les bergers et leurs troupeaux; tel par ses carreaux redoutables, le fils d'Anchise rompt en un moment l'ordre et la forme des boucliers entrelacés, et fait trembler les plus courageux des Achéens. Il avait la force et l'activité des Dieux mêmes; ses armes brillantes comme l'éclair, éblouissaient tous les yeux. A ses côtés, Mars caché sous un nuage, dirigeait les coups qui devaient porter la mort et l'effroi. Tel autrefois Jupiter

terrassant les géans audacieux, ébranla par d'affreuses secousses, les pieds du mont Atlas, la terre, le Ciel et les eaux; tel l'infatigable Enée, armé de tout ce que les Dardaniens avaient préparé pour la défense de leurs murs, foudroye les phalanges des Grecs, confond leurs rangs et fait pâlir de frayeur et les chefs et les soldats.

Une foule de guerriers des deux nations périt dans cette attaque meurtrière: Enée répète à ses concitoyens qu'ils combattent pour leurs foyers, pour leurs enfans, pour eux-mêmes. Le belliqueux fils d'Achille ranime l'ardeur des siens, en leur montrant une ville, dont la conquête va être le prix de leur victoire et le terme de leurs travaux. L'action dura ainsi jusqu'à la nuit, les uns s'obstinant à emporter d'assaut la cité de Priam, et les autres faisant les derniers efforts pour la sauver.

A quelque distance du lieu où Enée combattait, le vaillant Ajax faisant voler de ses mains les dards et les flèches, perça le plus grand nombre des Troyens qui défendaient les tours, et en écarta les autres. En ce moment, Alcimédon, l'un des hommes d'armes du roi des Locriens, et le plus courageux de la nation, applique l'échelle à la muraille; animé par la valeur de son maître, et voulant signaler la sienne, il monte le premier, pour faciliter l'escalade aux autres soldats, en les protégeant de son bouclier. D'une main il darde sa lance, et s'aide de l'autre pour grimper avec vîtesse.

Déjà ses regards plongent dans la ville; mais Enée l'apperçoit, fond sur lui, le frappe à la tête d'une large pierre et d'un bras vigoureux brise son échelle; le guerrier tombe plus vîte que la flèche chassée de l'arc. La mort plus prompte

le saisit dans sa chûte même, et son âme se mêle avec l'haleine des zéphyrs, avant que son corps privé de vie ait touché la terre. Les Locriens le voyant renversé jettent des cris de désespoir; sa cuirasse seule serrait encore sa poitrine, sa lance, son casque et son bouclier avaient été jetés loin de lui; ses os, tous ses membres étaient brisés, et la la cervelle répandue souillait ses cheveux épais et flottans.

Philoctète voulant éloigner des remparts Enée, qui combattait avec l'acharnement d'un animal féroce, décoche contre lui une flèche acérée; mais la pointe détournée par Cypris, ne fait qu'effleurer son armure, et va percer plus loin Ménon, qu'elle atteint entre le casque et le bouclier. Ce guerrier courageux, qui partageait avec le fils d'Anchise les dangers et la gloire de cette journée, est aussi-tôt renversé du

haut de la tour; ainsi qu'une biche atteinte par le trait du chasseur, est précipitée de la pente rapide d'un roc inaccessible. Il demeure étendu au pied de la muraille, et la mort de ses froides mains vient fermer ses yeux à la lumiére.

Le fils d'Anchise devenu plus furieux par la perte de Ménon, lance contre Toxœchme, compagnon de Philoctète, une pierre énorme. Le coup fut si rude, qu'il lui brisa le crâne avec le casque, et le priva pour toujours du doux bienfait de la vie.

Philoctète transporté de colére contre Enée : « Homme faible, lui crie-t-il, penses-tu nous faire admirer ta bravoure, en combattant sur les remparts où des femmes mêmes peuvent se montrer impunément. Si le courage guide tes pas, prends ta lance et tes flèches,

descends et viens te mesurer avec le fils de Pœan.

Le sage Enée ne répondit rien à ce défi. Il avait à défendre, et les tours et la ville contre les Grecs, dont les efforts quoique impuissans ne permettaient pas aux Troyens un seul moment de repos.

NOTES DU CHANT XI.

1) *Corycus*. Il n'est pas aisé de reconnaître aujourd'hui ce mont Corycus qui jette des flammes, et autour duquel croissent cependant des palmiers et des fruits de toute espèce. Les poëtes nous parlent d'un Corycus, montagne de Cilicie, où il croissait non des palmiers, mais beaucoup de safran. Martial, Lib. XI, en parle dans ce vers :

Ultima Corycio quæ cadit aura croco.

On dit qu'au pied de cette montagne était un antre consacré aux muses, qui de là ont été appellés Corycides. Ovide leur donne cette épithète dans la fable de Deucalion, Fable 5, Lib. I. Métamorph.

Corycidas nymphas et numina montis adorat,
Fatidicam que themin, quæ tunc oracula tenebat.

D'autres ont pensé que le nom de Corycides, donné aux muses, venait de Corycium en Phocide, que ce Corycium était un antre qui leur était consacré au pied du Mont Parnasse.

Quoiqu'il en soit, on ne voit point là de feux ni d'antre consacré à Vulcain.

Ce Corycus ne peut donc être qu'une montagne élevée, qu'Etienne place en Ionie, et près de Téos, la patrie d'Anacréon; il dit que cette montagne paraissait rouge, soit que ce fût par la couleur de la terre ou par la réverbération de la lumière ; ce qui suffit pour avoir donné lieu à la fable, qui suppose qu'elle vomissait le feu. C'est apparemment en ce même lieu qu'était le Corycœon promontoire d'Ionie, selon Pline, lib. V, cap. 29. L'Ionie était selon les anciens, un des plus beaux et des plus fertiles pays du monde ; elle fait aujourd'hui partie de la Romélie.

2) *Arrête son coursier.* On sait que les héros d'Homère, comme ceux de Quintus, ne combattent jamais à cheval ; les Amazones seules sont représentées par les anciens poëtes, montées sur de beaux coursiers. Tous les autres guerriers combattent ou à pied, ou sur des chars. Il faudrait donc expliquer ce passage, s'il n'est pas altéré, de manière à faire accorder le poëte avec lui-même, ce qui paraît difficile ; car le contexte semble ne pas admettre de char, à moins qu'on ne suppose ou que le guerrier fût monté

sur le cheval qui traînait son char, ou que, par extraordinaire, son char s'étant brisé dans la mêlée, il eût voulu combattre à cheval, ce qui cadrerait assez avec le désordre de ce guerrier en fureur.

3) *Bergers.* Virgile qui, comme l'a remarqué Lacerda, critique savant et judicieux, a pris beaucoup de traits historiques dans Quintus, paraît avoir aussi emprunté de lui ces deux vers:

Impius hæc tam culta novalia miles habebit?
Barbarus has segetes, etc.

VIRG. Eclog. 1.

4) *Ulysse.* Notre poëte paraît attribuer à Ulysse, l'invention de cette tortue militaire, qui par conséquent était connue du tems où ce poëte écrivait. Il y avait des tortues pour l'escalade, et des tortues pour le combat. Cette dernière espèce se formait en rase campagne, pour se garantir des flèches. Au rapport de Plutarque, Marc-Antoine se servit de celle-ci dans la guerre contre les Parthe. Je ne sais à quelle époque placer l'origine de ces deux espèces de tortues; sans doute Alexandre et ses successeurs les ont employées, et peut-

être leur usage est-il de la plus haute antiquité ; Quintus a donc pu supposer qu'Ulysse en fut l'inventeur ; mais l'usage du bélier dans les siéges, est bien plus récent, à moins qu'on ne prenne à la lettre le mot de Pline, lib. 7, qui fait construire le bélier par Epée (le même qui fit ce fameux cheval de bois) ; mais on sait que penser de cette conjecture. Vitruve lib X *De Architectura*, dit avec plus de vraisemblance, que les Carthaginois l'inventèrent pour faire le siège de Gades. Il est donc difficile de justifier Virgile, d'avoir supposé que les Grecs s'en étaient servi au siége de Troie. C'est une espèce d'anachronisme, dans lequel il tombe en ce vers, où selon lui le bélier bat les portes du palais de Priam.

. . . . *Labat ariete crebro*
Janua, et emoti procumbunt cardine postes.

Virg. Ænéid. Lib. II, v. 492 et 493.

Fin du onzième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT XII.

Les Grecs tiennent conseil. Calchas leur promet la victoire, s'ils ont recours à la ruse. Ulysse ourdit aussi-tôt un stratagême que tous approuvent, excepté Néoptolême. Minerve se montre à Epée, et l'avertit de construire au plutôt un cheval artificiel. Epée à son réveil instruit les Grecs de sa vision; on s'empresse à le seconder. En trois jours le monstrueux simulacre est achevé. Ulysse invite les plus distingués des Grecs à s'y renfermer avec lui, et demande qu'on choisisse quelqu'un qui sache abuser les

Troyens sur cette offrande à Pallas: Sinon se présente et promet de réussir. Nestor, à la prière de Pyrrhus, se charge de conduire la flotte à Ténédos avec Agamemnon. Les Grecs mettent le feu à leurs tentes. Le lendemain les Troyens visitent le camp ennemi; leur surprise à l'aspect du cheval d'Epée, et fourberies de Sinon à ce sujet. Ils ajoutent foi à l'imposture. Laocoon leur conseille de sonder les cavités du cheval. Minerve le punit de son conseil, en le frappant d'aveuglement, et envoie deux dragons qui dévorent les deux fils de ce prêtre d'Apollon. Cassandre, avertit ses concitoyens des maux qui leur sont préparés; on refuse de l'entendre, et on la chasse lorsqu'elle va mettre le feu au cheval. Inquiétude des guerriers qui y sont renfermés.

CHANT XII.

Les Grecs, épuisés par tant de fatigues, et désespérant de terminer la guerre, convoquèrent les principaux chefs de l'armée. Alors se fit entendre l'écho fidèle d'Apollon, Calchas, fameux dans l'art de connaître l'avenir par le vol des oiseaux, le cours des astres, et les autres signes qu'ont établis les Dieux, arbitres du sort des humains. « Cessons, dit-il aux princes assemblés; cessons des attaques toujours meurtrières, et recourons à quelque artifice dont nous puissions nous promettre un succès plus favorable. Hier mes yeux furent frappés d'un présage, dont je peux flatter vos justes espérances. Une colombe échappée des griffes du vautour, se réfugia en tremblant dans les fentes d'un rocher. L'oiseau vorace, lassé

d'attendre qu'elle sortit de cet asile, fit semblant de s'en éloigner; il se cacha sous le feuillage d'un arbre voisin; l'imprudente reprit son vol accoutumé. Elle se croyait délivrée des poursuites de son mortel ennemi; tout-à-coup celui-ci fond sur sa proie, la déchire et en repaît sa cruelle avidité; cet augure s'explique de lui-même en notre faveur. Nous ne pouvons emporter d'assaut la ville; essayons de la surprendre. La ruse doit seule nous réussir ».

Cet avis du fils de Thestor plût à tous les chefs; mais on n'imaginait pas quel stratagème devait être employé contre les Troyens, et chacun se fatiguait inutilement à le chercher. Ulysse trouva lui seul un expédient digne de son génie souple et fécond; il parla en ces terms:

« Devin protégé des Immortels, sois aujourd'hui notre guide. Puisqu'il est arrêté que l'adresse et les embûches

doivent un jour nous ouvrir les portes de la ville de Priam, renfermons dans la vaste enceinte d'un cheval artificiel, l'élite de nos plus braves guerriers; après que nous aurons mis le feu aux tentes, que le reste de nos troupes s'embarque pour Ténédos. Alors les Troyens sans défiance, se répandront dans les campagnes; qu'un d'entre nous qui leur soit inconnu, homme habile à tout feindre, et disposé à tout souffrir, se tienne auprès du simulacre trompeur; qu'il dise à tous, que les peuples de la Grèce, uniquement occupés de leur retour, ont fait des vœux et offert des sacrifices : qu'il montre avec assurance ce monument de notre fausse piété, comme une offrande sacrée que nous dévouons à Pallas irritée contre les ennemis de son peuple; que par mille mensonges adroitement tissus, il leur persuade de l'introduire dans la ville

et qu'il y entre lui-même. Il aura soin d'élever au milieu de la nuit un flambeau, pour donner à nos vaisseaux le signal du retour; aussi-tôt il nous avertira qu'il est tems de sortir de notre embuscade, et nous, après nous être réunis au corps de l'armée, nous massacrerons les Troyens plongés dans le sommeil ».

Mille applaudissemens suivirent ce discours du fils de Laërte. Calchas admira sur-tout avec quelle habileté il avait tramé le complot qui devait assurer le triomphe de sa nation, et la ruine entière de Troie : « Amis, dit-il, ne formons point d'autre dessein que celui qui nous est proposé par Ulysse; un prompt succès en justifiera la sagesse. Les Immortels ont enfin écouté nos prières, et des signes favorables se montrent à nous de toutes parts. Je vois l'éclair briller dans les nuées. Le fils de Saturne fait gronder

son tonnerre du côté qui nous est propice ; les oiseaux jettent des cris perçans, et prennent leur vol à notre droite. Le présage est certain ; ne différons plus notre départ. Cessons de combattre les Troyens, à qui l'affreuse nécessité fait une loi de mépriser la mort en défendant leurs foyers. Jamais, vous le savez, un ennemi n'est plus à craindre, que lorsque son désespoir le porte à braver le trépas ».

A ces mots, l'impétueux fils d'Achille interrompant Calchas : « Des hommes de courage, dit-il, n'attaquent jamais qu'à force ouverte, et la feinte ne sied qu'aux lâches. Dédaignons de si faibles ressources : nos épées, nos bras nous frayeront un chemin à la victoire. »

« Jeune fils du brave descendant d'Eacus, reprit alors Ulysse, tes pensées sont celles d'un héros que guide la valeur ; mais l'armée des Grecs ne trouvera son

saisit tout le plan, le fils de Panope 1) raconte aux Grecs assemblés ce qu'il a vu pendant le sommeil et les ordresqu'il a reçus. On applaudit à son entreprise, et le signal étant donné sur-le-champ par les deux fils d'Atrée, les Grecs se répandent en foule dans les épaisses forêts de l'Ida. Le bruit répété des haches qui frappent la racine des arbres, retentit jusqu'au fond des vallées. Bientôt un long côteau dépouillé de son plus bel ornement, n'offre plus qu'une surface rase et applanie, où les souches séparées de leurs tiges sont desséchées par les vents.

Chacun s'empresse d'accumuler et de préparer les matériaux nécessaires. Les uns, après avoir retranché les feuillages et les branches inutiles, chargent sur des mules les troncs entiers, qu'ils transportent, du haut de la colline jusqu'à la plaine et aux bords de l'Hellespont. Les

autres mesurent différentes piéces : d'autres, le fer en main, équarrissent les bois et s'appliquent à les polir.

Ces préparatifs étant bientôt achevés ; Epée dresse d'abord les pieds élevés du colosse monstrueux, puis il y joint la poitrine et le ventre auquel il réunit les côtes, le dos et la croupe, d'où sort une longue queue en apparence pliante et mobile. Il forme le cou orné de ses crins, et y ajuste une tête altiére, dont les yeux et les oreilles semblent avoir le mouvement et la vie. Dés le troisiéme jour, le chef-d'œuvre entier, conduit par une main divine, parait à la vue des Argiens qui font retentir les rivages de leurs acclamations. Ils croyent voir un coursier fougueux, hennissant et prés de s'élancer avec vîtesse.

Alors Epée transporté, tendant vers le ciel des mains suppliantes : « Puissante Déesse, dit-il, prolonge mes jours, con-

serve ton ouvrage et le mien. » Ses vœux furent exaucés, et l'ingénieuse machine qui remplit alors d'étonnement tous les Grecs, est encore aujourd'hui l'objet de notre admiration.

Tandisque les Troyens passaient dans la tristesse et les alarmes ces jours où leurs ennemis, pleins d'espoir, célébraient par des éloges l'adresse inimitable du fils de Panope; Jupiter parcourait l'empire de Neptune; pendant ce temps, les autres Dieux dans l'Empirée se partagèrent sur le sort des deux peuples rivaux. Portés sur les aîles des vents, ils se précipitent à travers les airs agités et se réunissent sur les bords du Xanthe aux Divinités de la Mer. Là, les uns veulent réduire en cendrès et la flotte et l'instrument de la perfidie des Grecs : les autres entreprennent de renverser sur-le-champ les murs d'Ilion, et d'en exterminer les malheureux habitans. Mais le

Destin s'oppose également à leurs projets, et la discorde allume leur courroux. Déjà l'impétueux Mars a provoqué Minerve. Tous s'élancent à-la-fois les uns sur les autres. Le choc bruyant de leurs armes trouble les flots de l'Océan. Les plaines tremblent sous leurs pieds; leurs cris se répétant sur la chaine des montagnes Idéennes, sur les bords des torrens et des fleuves, sur les tentes et les vaisseaux, sur les murailles et dans la ville de Priam, remplissent et la terre et les Cieux, pénètrent jusqu'au séjour ténébreux de Pluton, et font tressaillir les Titans mêmes dans leurs cavernes profondes. Les combattans, dans la fureur qui les transporte, arrachent les monts et les rochers voisins, et ces masses énormes, lancées par des bras invincibles, heurtent contre des membres immortels et retombent aussi-tôt en poudre.

Nul mortel ne fut témoin de ces démêlés sanglans ; mais des extrémités les plus reculées du monde, le fils de Saturne, porte ses regards vers le lieu du combat ; il remonte dans l'Olympe, assis sur son char de diamant, que la main du Tems a travaillé, et qu'emportent Auster, Borée, Eurus et Zéphyre, conduits par la Messagère des Dieux. Du trône de sa gloire, il ébranle les voûtes célestes et fait éclater l'épouvantable bruit de son tonnerre. Les carreaux brûlans, partis du Ciel en feu, et du sein des nues déchirées, frappent les vallons et les campagnes de la Phrygie, et portent la terreur et l'effroi dans le cœur des Dieux mêmes.

Thémis craignant pour eux les vengeances d'un maître tout-puissant, Thémis, ennemie de la violence, et bien éloignée de prendre part à leurs dissensions, fend les airs avec la rapidité

de la pensée, 2) et paraissant au milieu d'eux : « Immortels, rougissez, leur dit-elle, de vous être armés pour servir les projets des hommes. Jupiter est irrité ; il vous ménace des fléaux de sa colère ; il entassera sur vos têtes coupables les îles et les montagnes : il n'épargnera ni ses propres fils, ni les Déesses sorties de son sang. Ecrasés sous des monceaux de ruines, et ensevelis dans les entrailles de la terre, jamais vous ne rentrerez dans l'empire de la lumière et du jour ».

Elle dit : et, dociles à sa voix, les Dieux déposent leur haine et rappellent la concorde. Les nœuds qui doivent les unir sont resserrés de nouveau : tous se retirent. Ceux de l'Empirée s'élancent dans les espaces célestes ; les Divinités de l'onde amère se replongent dans leurs antres humides, et les autres se dispersent dans les lieux qu'ils habitent parmi les humains.

Cependant le fils de Laërte se lève au milieu des Grecs, et leur parle de la sorte: « Nobles chefs des peuples d'Argos, c'est maintenant que j'invoque votre bravoure. Descendez avec moi dans les flancs spacieux de cette vaste machine : c'est le seul moyen de terminer la guerre malheureuse qui nous retient depuis tant d'années, dans cette terre étrangère. Si l'impérieuse nécessité, si les dangers inséparables d'une entreprise hasardeuse font souvent que le faible même triomphe du plus fort, illustres guerriers, que ne doit-on pas attendre de votre valeur, au moment où vous sortirez de l'ambuscade où vous allez vous placer : tenez-vous y renfermés jusquà ce que nos ennemis, croyant offrir un présent à Minerve, vous transportent dans l'enceinte de leur ville. Nos navires et nos troupes vont se retirer à Ténédos. Mais il est tems de choisir celui d'entre nous qui,

assez intrépide pour se mettre à la merci des Troyens et leur faire agréer notre trompeuse offrande, sache soutenir avec audace et déguiser avec tant d'art la fable que j'ai tissue, qu'on ne puisse soupçonner la supercherie ».

Alors s'avance le fourbe Sinon, et tandisque tous les assistans étonnés de sa hardiesse, gardent un profond silence, il fait entendre ces mots : « Ulysse, et vous, chefs puissans de l'Achaïe, recevez mes sermens. Je fais aujourd'hui pour la cause de la Grèce, le sacrifice entier de ma liberté, de ma vie même. Dussent les Troyens mutiler mon corps et me livrer tout vivant aux flammes, ou je mourrai de leurs mains, ou mes intrigues, conduites avec l'art et le secret que vous exigez de moi, tourneront à mon salut et à votre gloire ».

De telles promesses surprirent tous les Grecs. « Quel langage nouveau, disoient-

ils entr'eux. Jamais Sinon ne fit paraître autant de courage. Sans doute quelque Divinité l'excite à se charger de l'exécution du complot le plus hardi. Il est donc arrivé, ce moment important, qui va décider notre perte ou celle de nos ennemis ».

Nestor sut profiter de ces dispositions pour enflammer davantage l'ardeur des guerriers : « Jeunes héros, dit-il, valeureux enfans de la Grèce; puisque les Dieux mettent entre nos mains la victoire, descendons avec confiance dans les flancs du monstrueux animal. Que l'amour de la gloire guide nos pas et raffermisse nos cœurs. Que ne suis-je encore au printems de mes jours, à cet âge heureux où, à la tête des princes d'Argos, je me préparais à suivre Jason à l'expédition de la Colchide. Pélias, fils de Neptune, contint à peine alors ma bouillante jeunesse. Encore aujourd'hui, mal-

gré le poids de mes nombreuses années, je veux partager avec vous les dangers et les peines. Le Ciel soutiendra mes efforts et secondera mes desirs ».

« Sage vieillard, répondit le fils d'Achille, nous rendons hommage à vos vertus; mais un corps appesanti par les ans ne vous permet plus les pénibles travaux de la guerre. Suivez notre flotte à Ténédos: c'est à nous à braver les périls et à montrer les nobles sentimens que nous inspirent vos discours et votre exemple ».

Le fils de Nélée, cédant aux justes instances de Néoptolême, donna de grands éloges à sa valeur, et regrettant de ne pouvoir l'accompagner, il lui baisa tendrement les mains, et les lévres collées sur son visage: « O mon fils! lui dit-il, que je reconnais bien en toi le sang du vaillant Achille. Je ne doute plus que la ville qui résiste depuis si long-

tems à nos assauts, ne succombe bientôt sous les efforts de ton bras. Notre constance va être enfin couronnée. Ainsi les Dieux nous conduisent au bonheur à travers mille obstacles et l'intervalle qui nous sépare du terme heureux de la gloire, offre toujours mille chagrins à dévorer, et mille écueils à franchir ».

« Puisse, ô Nestor ! reprit Néoptolême, puisse le Ciel propice combler nos vœux et remplir nos espérances; mais s'il nous faut éprouver ses rigueurs, j'aime mieux mourir en combattant dans les champs de Troie, que de porter au loin la tache ineffaçable d'une honteuse fuite ».

En achevant ces mots, il se couvre de l'armure de son invincible père, et à son exemple, les plus distingués d'entre les Grecs, se revêtent promptement de leurs armes.

Muses, redites-moi les noms illustres de ces immortels guerriers qui descen-

dirent dans les flancs du colosse fameux, vous qui m'inspirâtes les plus doux accents dés l'âge où un duvet léger couvrait à peine mes joues, lorsque, sur un côteau peu rapide, prés d'un temple de Diane, entouré d'un bosquet délicieux, je gardais mes troupeaux dans les pâturages de Smyrne, éloignés de l'Hermus 3) trois fois autant que la voix humaine peut s'étendre.

Le fils du grand Achille se plaça le premier dans les sombres cavités du cheval construit par Epée. À ses côtés vinrent se ranger Ménélas, Ulysse, Sthénélus et Dioméde; aprés ceux-ci Philoctéte et Ménesthéus, l'intrépide Thoas et le vaillant Polypète; puis l'incomparable Ajax, Eurypile, Thrasymède, Mérione, Idoménée, et à leur suite Eurymaque et Podalire. D'un autre côté, le brave Teucer accompagné d'Ialménus, d'Antiloque, de Thalpius et de

Léonte; Eumèle, ensuite Euryale, Démophoon, Agapénor, Amphimaque; enfin le courageux Acamas, Mégès, le fils du magnanime Philléus et d'autres guerriers en aussi grand nombre que la vaste enceinte en put contenir.

Epée, qui seul pouvait séparer et rejoindre les parties mobiles du ventre spacieux, y entre le dernier, retire avec lui l'échelle dont on s'était servi pour monter, referme l'ouverture auprès de laquelle il se tient assis. Là, dans une obscurité profonde, tous demeurent immobiles et sans articuler une seule parole.

L'armée, après avoir mis le feu aux tentes, naviguait vers Ténédos, sous les ordres de Nestor et d'Agamemnon, qui furent malgré leur répugnance chargés de ce commandement. Les troupes sont toujours plus actives sous les yeux de leurs chefs. Bientôt on arrive, on jette

l'ancre, on descend, les navires sont fixés avec des cables sur le rivage, et la flotte attend en silence le signal promis par Sinon. Les autres guerriers cachés, dans leur ténébreuse retraite, flottent malgré eux, entre l'espérance de voir réussir leur stratagème, et la crainte d'en devenir les victimes.

Dés la naissance du jour, les Troyens voyant une épaisse fumée s'élever du camp qu'avaient occupé les Grecs, et n'apercevant plus la flotte redoutable qui les avait amenés, se répandirent en foule sur les bords de l'Hellespont. Toutefois un reste de défiance leur faisait encore garder leurs armes. L'ouvrage prodigieux du fils de Panope, fixe d'abord leurs regards étonnés. Ils admirent la hauteur extraordinaire du cheval, la justesse et la régularité de ses proportions. Surpris de trouver prés de là le misérable Sinon, ils s'empressent

autour de lui, et veulent apprendre de sa bouche quel parti ont pris les Danaëns; il répond que ceux-ci ont quitté les rivages de Troie. On l'interroge encore, on emploie les promesses, les menaces, les supplices, pour lui arracher un aveu plus sincère. Non moins insensible qu'un rocher, rien n'ébranle sa constance, rien ne lui fait changer de langage. On redouble les tourmens; on mutile avec cruauté ses oreilles, son nez, tout son visage; on le presse de déclarer enfin quelle route ont tenu les Danaëns, et ce que ce cheval énorme recèle dans sa spacieuse enceinte.

Toujours ferme dans ses réponses, le fourbe reprenant un moment ses sens, continue ainsi : « Rebutés des fatigues d'une longue guerre, les Danaëns se sont enfin retirés sur leurs vaisseaux; mais Calchas, l'oracle de la Grèce, a voulu qu'avant le départ ils offrissent

ce cheval à la belliqueuse Pallas qu'ils ont offensée par le massacre des Troyens et par l'attaque sacrilége d'une ville où est son temple. Pour assurer leur retour, le perfide Ulysse conseillait de répandre mon sang et de m'immoler aux divinités de la mer; mais au moment où l'on préparait les pains 4) et les libations pour le sacrifice, victime innocente, je me suis dérobé au couteau redoutable. Protégé du Ciel, j'ai embrassé les pieds de ce simulacre, offert à la déesse; et mes ennemis respectant la fille du grand Jupiter, m'ont laissé dans cet asile sacré où vous me voyez encore.

Ainsi parla le fourbe Sinon. Les tortures n'avaient point affaibli son courage; une âme forte sait triompher de la violence. Parmi les Troyens, les uns ajoutaient foi à ces discours, les autres soupçonnaient l'imposture. Le prêtre Laocoon dit alors hautement que les

Grecs ont des desseins perfides; qu'il faut sur-le-champ livrer aux flammes ce cheval monstrueux, ou en sonder avec soin les vastes flancs. Déjà on se dispose à lui obéir : si on l'eût fait, Troie était sauvée.

Mais Minerve irritée contre la ville et les sujets de Priam, ébranle la terre, sous les pieds du pontife; il chancelle; ses membres se glacent d'un mortel effroi; d'épaisses ténèbres couvrent son visage; un mal subit attaque ses paupières; 5) ses yeux s'enfoncent et s'obscurcissent; il sent ses prunelles vivement atteintes, se détacher de leurs racines et rouler dans leurs orbites. La douleur pénètre jusqu'aux membranes et aux fibres les plus déliés du cerveau : le même œil paraît tantôt ensanglanté, tantôt terne et livide. En même tems on en voit couler une liqueur, semblable à la neige à demi-fondue, qui

tombe des montagnes. Son regard est errant et farouche ; les objets se présentent à lui sous une double image ; malgré ses souffrances aigues, il ne cesse de représenter à ses concitoyens le danger qui les menace. Alors la Déesse le frappe d'un entier aveuglement ; et ses paupières entr'ouvertes, ne laissent plus apercevoir qu'un hideux amas d'eau mêlée de sang.

Les Troyens effrayés du sort qu'éprouve le sacrificateur, craignent eux-mêmes de provoquer le courroux de la fille de Jupiter ; ils se repentent des outrages qu'ils viennent de faire à Sinon ; et ne doutant plus de la vérité de son récit, ils l'emmènent dans la ville, et pansent ses plaies.

Cependant le peuple empressé rassemble des cordages dont il entoure le colosse, afin de le traîner dans l'enceinte des murs. Pour faciliter ce transport,

l'industrieux Epée avait assis sa vaste machine sur des bois arrondis. Aussitôt mille bras vigoureux se réunissent pour agir à la fois : ainsi qu'un vaisseau traîné à la mer avec effort, fait entendre le cri de sa carène froissée ; de même l'énorme machine est avec peine amenée jusqu'au pied des murs de Troie. Pendant cet intervalle, les uns ornent le fatal présent de festons et de guirlandes ; les autres en signe d'alégresse, se couronnent de fleurs : de toutes parts on n'entend que les accens de la joie ; la féroce Enyo sourit à ce spectacle qui est pour elle le prélude d'un affreux carnage. Junon et Pallas ne voyent pas avec un moindre plaisir, approcher le moment favorable à leur vengeance.

Les portes n'offrant pas une ouverture assez spacieuse, on abat une partie des remparts, afin d'introduire par la brèche le monstrueux simulacre. Les

femmes Troyennes accourent en foule et jettent des cris d'admiration à la vue du présent funeste dont elles ignorent la perfidie. En vain Laocoon rappelle-t-il à ses concitoyens les salutaires conseils qu'il leur a donnés : ils ne l'écoutent plus, et leur opiniâtreté devient pour lui un nouveau surcroît de douleur; mais il fallait encore que des maux plus sensibles achevassent de l'accabler; il fallait que l'implacable Minerve le privât de deux fils, les plus chers objets de sa tendresse.

A l'opposite de Troie, dans une île appellée Calydna est une caverne obscure, habitée par les monstres de la race de Typhon, qui en défendent l'accès à tous les humains. Là, des cavités profondes d'un roc escarpé, Minerve fait sortir deux dragons d'une grandeur épouvantable. Leur brusque élancement soulève et agite l'île entière. Leur

marche tortueuse et rapide au milieu des flots, fait mugir au loin les vagues courroucées, et leurs horribles sifflemens portent l'épouvante parmi les habitans muets de l'empire de Neptune. Les filles du Xanthe et les nymphes du Simoïs, poussent des cris de saisissement et d'alarme. Dans l'Olympe même, Cypris se trouble et s'afflige.

A l'approche de ces monstres hideux, dont les dents acérées, et les dards menaçans, poursuivent les victimes du courroux céleste, une terreur subite s'empare des plus intrépides, et tous se dérobent au danger par une prompte fuite. Ici des femmes effrayées font entendre les tristes accens de la douleur; là, des méres uniquement occupées du soin de conserver leurs jours, oublient le fruit de leurs entrailles. Toute la ville retentit d'un tumulte affreux. Les rues et les places publiques regorgent

d'un peuple immense, et plusieurs sont écrasés par la multitude en désordre.

Mais Laocoon dont un génie malfaisant retardait les pas, reste seul avec ses fils; envain il leur tend les bras; rien ne peut les soustraire à la fureur de ces monstres affamés. Ils sont tout-à-coup dévorés à la vue des Troyens, à qui l'éloignement ne permet qu'une stérile pitié. Aussi-tôt après, la terre ouvrit son sein, pour recevoir les animaux qui avaient servi d'instrument à la vengeance de Minerve, et les traces qu'ils laissèrent en descendant dans les abîmes, demeurèrent empreintes au temple d'Apollon, près de la citadelle.

Sur le lieu même où périrent les fils de Laocoon, le peuple se hâta d'élever à leur mémoire un monument vuide de leurs dépouilles. Tandisque le père infortuné l'arrose des larmes qui s'échappent de ses yeux éteints, la mère

non moins à plaindre et présageant un destin plus cruel, pleure un époux privé de la lumière, et des enfans ensevelis pour toujours dans la nuit du tombeau; ainsi la plaintive Philomèle, oubliant son doux ramage, appelle envain les fruits récens de ses chastes amours; ils sont devenus la proie de l'avide serpent, et leurs chants mélodieux n'égayeront plus les bocages.

Cependant les Troyens ne doutant plus que leurs ennemis ne fussent enfin éloignés, s'empressent de signaler leur reconnaissance, en offrant aux Dieux des sacrifices solemnels. On dresse des autels, on égorge les victimes, on fait des libations du vin le plus pur; mais le feu le plus ardent, comme si des pluies abondantes eussent retardé son activité, ne peut consumer les holocaustes. Au lieu de flammes, s'élève dans les airs une fumée ensanglantée : on voit la chair

des animaux palpiter; les autels se renversent, le vin se change en sang, et les temples en sont souillés. Les statues des Dieux versent des larmes; du fond de leur sanctuaire sortent des voix lamentables : les tours, les remparts s'ébranlent; les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, avec un bruit effrayant. Des oiseaux nocturnes poussent leurs cris lugubres; les loups et d'autres animaux féroces font entendre autour de la ville des hurlemens affreux. Les astres s'obscurcissent au milieu d'une nuit claire et sans nuage, et les lauriers toujours verds se flétrissent autour du temple d'Apollon.

Mille signes à-la-fois annonçaient aux Troyens leur perte; mais des divinités ennemies les aveuglèrent jusqu'au moment où ils passèrent du sein de la joie dans les bras de la mort.

Seule éclairée sur le sort qui menaçait

ses concitoyens; seule frappée de tant de présages sinistres, Cassandre, dont les prédictions toujours vraies ne devaient jamais être écoutées, sort du palais, les cheveux épars sur ses épaules à demi nues. Ses yeux étincellent; elle balance sa tête comme un arbre agité par les vents : elle se montre saisie d'un transport divin; et d'un ton de voix égal au rugissement d'une lionne blessée par un trait acéré : « Citoyens, s'écrie-t-elle, tout vous annonce le carnage et l'incendie. Les Dieux n'offrent à vos regards que des images funestes du trépas. A la veille de la plus sanglante des catastrophes, aveugles, vous vous livrez à la joie; mais sachez que les furies irritées, sont prêtes à venger l'enlèvement d'Hélène; que les parques impitoyables ont juré votre mort, et l'entière destruction de Troie. Méprisez mes oracles et mes conseils; préparez le festin qui sera

pour vous le dernier. Les tables que vous dresserez, seront bientôt rougies de votre sang; et du milieu des plaisirs vous allez descendre parmi les ombres qui habitent les bords de l'Achéron ».

« Que dis-tu, fille de Priam, s'écrie un peuple insensé? Qui te pousse à nous tenir ces discours dépourvus de raison, et à nous attrister par tes frivoles prédictions. Le désordre où tu es, tes emportemens si peu convenables à ton âge et à ton sexe, t'attirent nos justes mépris. Va, puissent les maux que tu nous présages retomber sur toi et sur nos ennemis! Plus coupable que l'infortuné Laocoon, sois doublement punie de ton attentat sacrilège contre les offrandes des Immortels ».

Ainsi parlaient les plus audacieux: Sourds à la voix de la princesse, et se moquant de ses prédictions, ils l'outragent bientôt elle-même, et la contraignent

de s'éloigner. En effet, celle-ci résolue à mettre en pièces, ou à réduire en cendres le colosse fatal, s'en approche, portant d'une main un tison tout allumé, et de l'autre une longue pique; mais les Troyens la repoussent brusquement et lui arrachent avec violence le fer dont elle s'était armée. Obstinés dans leur folle crédulité, ils apprêtent leurs derniers festins, et attendent impatiemment cette nuit affreuse qui va devenir pour eux une nuit éternelle.

Les Grecs cachés dans les flancs du cheval, avaient entendu avec effroi, Cassandre pénétrer et découvrir leur stratagême; mais bientôt ils furent rassurés par les clameurs tumultueuses qui s'élevèrent contr'elle, et par le bruit des divertissemens auxquels s'abandonnèrent les Troyens.

La princesse se retire avec indignation. Telle la panthère sortie des forêts

d'où sortit la colonie Grecque, qui peupla Marseille, au rapport de plusieurs auteurs, STRAB. Lib. XIV. D'autres disent que les Marseillais tirent leur origine des Grecs de la Phocide, PLIN. Lib. VII, c. 4. Quoiqu'il en soit, le fleuve dont nous parlons ici, est l'Hermus de Pline, Lib. V, cap. 29, de Strabon, Lib. XIII. Virgile en parle en ces termes, au livre deuxième des Géorgiques, vers 137, 138.

Nec pulcher ganges, atque auro turbidus hermus,
Laudibus Italiæ certent.

L'Hermus est donc, comme le Gange et le Pactole, un fleuve dont les flots roulent sur des sables d'or; j'ignore si c'est avant ou après sa jonction avec le Pactole.

4) *Où l'on préparait les pains.* La cérémonie d'usage en ces circonstances, parait encore mal décrite dans ce passage. Les anciens n'ont point parlé, ce me semble, de pains, lorsqu'il s'agit de sacrifice aux divinités de la mer; et cependant je n'ai pu rendre autrement le mot grec οὐλοχύτας, es-

pèce de mélange où entrait l'orge, c'était le *libum* de Virgile, ou la farine assaisonnée de miel, d'huile, etc.

Homère, Lib. III et XII de l'Odyssée, détaille la cérémonie de ces sortes de sacrifices à Neptune, et nous apprend qu'on lui immolait des taureaux, des agneaux, des sangliers : Apollonius dit au chant quatrième des Argonautes, qu'on répandait le sang de ces victimes dans la mer; Virgile ajoute qu'on y jetait aussi leurs entrailles, et qu'enfin on y versait du vin.

Vobis lætus ego candentem in littore taurum
Constituam ante aras voti reus, extaque salsos
Porriciam in fluctus, et vina liquentia
fundam.

VIRG. Ænéid. Lib. V, v. 236, 237, 238.

Valérius-Flaccus suppose aussi qu'on faisait à Neptune des libations de vin :

Ipse ter æquoreo libans carchesia patre.

VAL.-FLAC. Lib. I. Arg.

Tum pelago vina invergens, dux talibus infit.

Id. Lib. II.

Mais Virgile fait entendre qu'on brûlait aussi du vin, en l'honneur de Neptune.

. . . . . . Cape mœonii carchesia Bacchi ;
Oceano libemus . . . . . .
Ter liquido ardentem perfudit nectare vestam

VIRG. Géorg. Lib. IV, v. 380, 386.

On honorait aussi de cette manière le Dieu terme, suivant Ovide, Lib. II.

Vina tenent alii, libantur singula flammis.

On voit, par ces différens passages, que les poëtes ne sont pas uniformes sur la tradition de leurs rits sacrés. Je pense toutefois que le passage de Quintus, que nous expliquons, peut s'entendre, non des sacrifices offerts précisément à Neptune, mais plutôt aux Néréïdes, ou aux nymphes de la mer. Or, comme on offrait aux nymphes du lait, du miel, du vin, du moût, de l'huile, etc. Notre poëte a pu dire que les Grecs avaient offert à ces Déesses, des pains ou une espèce de pâte, faite avec les ingrédiens dont nous venons de parler.

5) Cet accident de Laocoon ne se trouve

point dans Virgile. Celui-ci fait sortir les serpens de Ténédos, notre auteur de Calydna mais le fond du récit, et même les circonstances, ont ensemble trop de rapport pour qu'on ne voye pas qu'un poëte a copié l'autre. Si Virgile a vécu après l'auteur de ce chant, comme l'a pensé Lacerda, critique habile et judicieux; il a pu y prendrela plupart des faits. Du reste l'île de Calydna, dont Quintus parle ici, est sans doute une de celles que Strabon place près de Ténédos.

Fin du douzième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT XIII.

Après avoir introduit le cheval dans leur ville, les Troyens consacrent la nuit aux danses, aux festins. Pendant leur ivresse et leur sommeil, Sinon ayant élevé le flambeau qui devait rappeller les Grecs de Ténédos, avertit Ulysse et ses compagnons de sortir de leur embuscade. Désordre de la ville surprise. Troyens tués par différens chefs des Grecs. Priam égorgé par Néoptolème. Andromaque emmenée captive; ses plaintes. Anténor est épargné pour avoir reçu autrefois chez lui Ulysse et Ménélas. Enée, après des efforts inutiles pour défendre sa

patrie, charge son vieux père Anchise sur ses épaules et s'enfuit avec son fils Ascagne, au travers des flammes et des traits. Calchas invite les Grecs à respecter les jours de ce prince, qui suivant l'Oracle, doit un jour fonder une ville puissante. Ménélas parvenu au palais de Priam, surprend Déiphobe endormi auprès d'Hélène; il lui adresse de vifs reproches et le tue. Hélène épouvantée s'enfuit, et se cache dans des appartemens éloignés, où son mari offensé la trouve bientôt; il veut la percer. Vénus lui arrête le bras, et le porte à rendre son cœur à l'infidelle. Après avoir hésité un moment, il se reproche sa faiblesse; mais la compassion pour Hélène émeut tous les cœurs: Agamemnon lui-même, engage son frère à pardonner une faute qui ne doit être

imputée qu'à Pâris. Dans l'Olympe, les Dieux affligés de la ruine de Troie, s'enveloppent de nuages. Junon seule paraît satisfaite. Minerve quoique ennemie des Troyens, s'irrite de ce que son temple est profané par le fils d'Oïlée, qui deshonore Cassandre, au pied de l'autel. L'incendie se propage. Destruction entière de la ville. La clarté que produit la flamme, se portant sur l'Ida, y attire les peuples voisins qui viennent déplorer les malheurs de Priam. Ethra, épouse d'Egée et mère de Thésée, avait été prise et conduite à Lacédémone par Castor et Pollux. Devenue esclave d'Hélène qu'elle suivit à Troye, et errant au hasard dans les rues, elle rencontre ses deux petits fils, Acamas et Démophoon qui la reconnaissent pour leur ayeule,

et la transportent sur leurs vaisseaux, pour retourner avec eux dans leur patrie. Laodice, fille de Priam, sur le point d'être emmenée captive d'Acamas, demande aux Dieux que la terre l'engloutisse, et sur-le-champ elle est exaucée. Electre, l'une des Pléyades, et mère de Dardanus, voyant la ville de son fils détruite, se sépare de ses sœurs, et se condamne, dans sa tristesse, à une éternelle obscurité.

CHANT XIII.

Les Troyens signalèrent leur joie, par des repas somptueux; toute la ville retentissait du son des flûtes et des hautsbois, du bruit des danses, des chants, et des voix confuses d'une multitude de convives égayés par le vin et l'abondance des mêts. Bientôt les excès de la table appesantissent leurs sens: leur vue se trouble: leurs bouches ne forment plus que des sons vagues et mal articulés. Déjà les murs, les palais, tous les objets leur semblent se déplacer et se mouvoir autour d'eux. (L'usage immodéré des dons précieux de Bacchus, répand toujours des nuages sur les yeux et dans les esprits des mortels). « C'est donc en vain, disaient-ils dans le délire qui égarait leur raison, c'est en vain que nos ennemis ont couvert la mer

de vaisseaux, et nos plaines de soldats. Maintenant ils renoncent à leur conquête, et s'enfuyent comme des enfans ou des femmes pusillanimes, que les moindres obstacles arrêtent et déconcertent ».

Ainsi parlaient dans leur ivresse ces infortunés, qui touchaient, sans le savoir, aux portes de la mort. Vers le milieu de la nuit, le perfide Sinon voyant que les citoyens et les soldats, dispersés dans les quartiers de la ville, sont tous assoupis par les fumées du vin, élève le flambeau funeste qui sert de signal à la flotte des Grecs. En même tems il regarde avec inquiétude, s'il n'est point aperçu. Il craint surtout ce dernier instant où peut encore échouer son entreprise. Mais les yeux des Troyens étaient fermés par le sommeil, qui pour la dernière fois s'appesantissait sur leurs paupières.

Pendant que les Danaëns, avertis, se préparent à faire voile de Ténédos, le fourbe s'approche du cheval, où est renfermée l'élite des troupes Grecques, et leur parle à demi-voix, pour n'être pas entendu de l'ennemi. Les héros veillaient, attendant impatiemment l'heure du combat. A peine ont-ils reconnu Sinon, qu'ils prêtent l'oreille à ce que va dire Ulysse. « Sortons, s'écrie celui-ci; c'est le moment de marcher à la victoire ». Tous veulent s'élancer avec précipitation, mais il les retient; et secondé par Epée, il ouvre d'abord de chaque côté les flancs du colosse; puis avançant la tête, il écoute et porte ça et là ses regards, pour s'assurer si quelque sentinelle n'est point réveillée.

Tel un loup pressé par la faim dévorante, sort des forêts, trompe la vigilance des bergers et des chiens; et d'un saut léger, franchissant la barrière,

se jette sur les troupeaux. Tel Ulysse, suivi de tous les guerriers, descend à l'aide des échelles que l'industrieux fils de Panope avait préparées pour faciliter leur sortie ; telles encore des guêpes irritées par la secousse violente de la hache qui frappe le tronc où elles ont établi leur demeure, s'échappent de toutes parts et volent par essaims. De même les héros, bouillant d'ardeur, abandonnent leur sombre retraite, et parcourant la ville, ils égorgent l'ennemi plongé dans le sommeil.

Cependant un vent favorable élevé par Thétis enfle les voiles, et la flotte vogue sur les plaines liquides au gré des Achéens. Arrivés aux bords de l'Hellespont, ils jettent l'ancre, plient les voiles, et sortent des navires, assurés du succès, et non moins tranquilles que des troupeaux rassasiés qu'on ramène du pâturage, le soir au déclin d'un beau

jour. Ils s'approchent en silence des portes d'Ilion, pour s'y réunir aux chefs de l'entreprise. Ceux-ci, sans attendre l'armée, avaient déjà porté en différens endroits l'épouvante et la mort; semblables à ces animaux affamés, qui, pendant le sommeil du pasteur ravagent la bergerie.

Les Grecs trouvent à leur arrivée, la ville jonchée de cadavres et les maisons en feu. Ce spectacle les anime de nouveau; ilsvolent au combat. Le cruel Mars et la barbare Enyo soufflent au milieu d'eux la fureur et la rage; bientôt les rues sont inondées du sang des Troyens et de leurs Alliés. Les uns déjà immolés sont étendus sur la place; les autres tombent et expirent en même tems; ceux-ci courent éperdus autour des maisons, retenant avec les mains leurs entrailles qui s'échappent; ceux-là, surpris dans leurs lits, et les pieds

mutilés par le fer, se traînent parmi les morts, en poussant des cris lamentables. Le glaive meurtrier coupe les bras et la tête de ceux qui, renversés dans la poussière, veulent encore disputer leur vie. Là, ceux qui veulent échapper à la mort, sont percés dans les reins de coups de lance, qui pénètrent jusqu'à la poitrine. Plus loin, d'autres sont atteints à l'aine et dans les parties les plus sensibles, où les blessures sont toujours funestes.

Les hurlemens des animaux domestiques se mêlent dans les airs aux accens lugubres des mourans. Les toîts retentissent des gémissemens de toutes les femmes éplorées, qui jettent des cris non moins aigus, que les grües timides à la vue de l'oiseau sacré de Jupiter. Les unes s'élancent hors de leurs couches, tout en désordre, et revêtues d'une simple tunique, sans ceinture; les autres

encore plus épouvantées, fuient sans vêtement, sans voile, et n'opposant aux regards que leurs mains tremblantes. Ailleurs, livrées au désespoir, elles s'arrachent les cheveux et se frappent la poitrine. Quelques-unes pressées par la nécessité, oublient la timidité naturelle à leur sexe et combattent avec acharnement pour leurs époux et pour les tendres fruits de leurs amours. Les enfans éveillés par cet horrible tumulte crient d'une voix plaintive, et versent des larmes; mais ces larmes ne coulent point pour des maux qu'ils ne peuvent point connaître 1).

Les Parques se repaissaient de victimes. Ensevelis dans le sommeil, ou abusés par les songes de la nuit, des milliers de citoyens étaient massacrés à-la-fois, comme on égorge en un seul jour de nombreux troupeaux de porcs engraissés pour les tables d'un grand roi. D'autres

sont frappés du coup mortel, au milieu même de leurs repas, et leur sang coule avec le vin, qui se répand des coupes renversées. Le moins courageux d'entre les Grecs plonge son fer dans le sein d'un ennemi.

Tels, cachés dans un bois touffu, durant les ardeurs du Soleil, les lynx voraces attendent le moment où le berger va porter quelque laitage dans sa cabane; a peine s'est-il éloigné, qu'ils s'élancent sur les brebis, se rassasient de leur chair, s'abreuvent de leur sang, et ne laissent du troupeau entier que des membres déchirés, plus propres à affliger le pasteur, qu'à lui servir de nourriture; tels, dans cet affreux et dernier combat, les Danaens cruels fondent sur les sujets de l'infortuné Priam, et les percent de mille coups. Mais eux-mêmes voyent périr une foule de leurs guerriers. Ici, les débris des

tables rompues ou les vases lancés contr'eux les meurtrissent et les terrassent; là, ils sont brulés par des tisons ardens, ou percés par les broches encore fumantes des viandes qu'on a présentées au feu. Tantôt, ils sont abattus sous les cognées et les haches dont le tranchant leur coupe les mains qui tombent avec leurs armes; tantôt, ils sont renversés, la tête brisée à coups de pierre par leurs propres compagnons qui ne les connaissent plus dans la mêlée. Ailleurs enfin, semblables à ces animaux féroces qu'on a surpris et blessés dans les étables, ils sont investis dans les maisons où ils se sont jetés, et où la fureur du désespoir anime envain leur résistance.

La perte des Grecs fut encore plus grande autour du palais de Priam; les Troyens s'y étaient ralliés en foule, et quoiqu'à demi-vaincus par les vapeurs

du vin, ils s'armèrent encore de leurs épées et de longues piques, et taillèrent en pièces un grand nombre de chefs et de soldats.

La ville commençait à être éclairée par les torches ardentes que portaient les Argiens, pour ne plus se méprendre sur les victimes qu'ils voulaient immoler. Alors Dioméde rencontrant dans la mêlée Corœbe, fils de Mygdon, lui plonge sa lance dans l'estomac. Ce jeune et trop malheureux guerrier, tombé parmi les morts sur la terre ensanglantée, ne put jouir des délices d'un hymen, que par ses succès contre les ennemis de Troie, il se flattait de faire agréer à Priam.

Le fils de Tydée tue aussi-tôt après Eurydamas, gendre d'Anténor, distingué entre tous les Troyens par sa rare prudence. Il s'élance sur Ilionée et lui arrache son glaive. Le vieillard, tremblant et saisi d'effroi, embrasse d'une

main les genoux, et de l'autre, retient le bras du vainqueur. Celui-ci, rallentissant sa colère, ou arrêté par quelque génie, permet encore à Ilionée de prononcer ces mots :

« Je te conjure, qui que tu sois d'entre les Grecs; épargne des jours que le tems a respectés : il y aurait pour toi de l'honneur à vaincre un rival de ta force et de ton âge ; mais ma défaite ne peut rien ajouter à ta gloire. Tourne tes armes contre des Troyens plus jeunes que moi. Peut-être le poids des années te réduira-t-il un jour à l'état de faiblesse où tu me vois en ce moment ».

« Misérable vieillard, répondit l'implacable fils de Tydée, c'est parce que je compte sur de longs jours, que je veux exterminer tous les ennemis de ma patrie et de mon sang. Meurs : mes forces seront justement employées contre ceux qui me haissent ». En achevant

ces paroles, il lui enfonce son épée dans la gorge, et par cette blessure toujours mortelle, s'échappe avec le sang la vie du malheureux Ilionée.

Diomède victorieux décharge sa colère sur d'autres chefs des Troyens. Les principaux furent Synabas et Eurycoon, le fils de Périmneste.

D'un autre côté, le roi Agamemnon surprenait Damastoride, et Ajax terrassait Amphimédon. Idoménée tua Mimas, et le brave Mégés vainquit Déjopète; mais le terrible fils d'Achille perce lui seul de sa lance une foule innombrable de Troyens. Il renverse le vaillant Agénor, égorge Pammon, Polite et Tésiphon, tous trois fils de Priam: non moins redoutable que ne l'avait été son père, il porte de tous côtés le carnage et la mort, et massaere tous ceux qu'il trouve sur ses pas.

Après mille sanglans exploits, il

avance d'un air menaçant vers le roi Priam. Cet infortuné prince, retiré près d'un autel de Mercure, et résolu de ne plus survivre à ses enfans, voit sans frayeur fondre sur lui son cruel meurtrier, et lui adresse ces dernières paroles:

« Approche, fils du cruel Achille, ne crains pas de m'enlever une vie que moi-même je déteste; que le Soleil cesse d'éclairer de ses rayons celui qui fut le plus malheureux des rois, qui ne vécut que pour être témoin de la mort violente de ses fils et de toutes les horreurs d'une guerre funeste. Pourquoi mes yeux ne se fermèrent-ils pas à la lumière, avant que je pusse voir mon peuple massacré et ma ville réduite en cendres? que n'ai-je péri de la main de ton père, lorsque je lui portai la rançon des dépouilles de mon fils Hector? Mais les Parques inexorables avaient ourdi d'un autre manière la trame de

mes destinées. Achève leur ouvrage, et que ton bras me précipite aux sombres bords, où j'oublierai enfin les chagrins et les soucis qui empoisonnèrent mes longs et tristes jours ».

« Oui, reprit l'impitoyable Néoptolême, je ferai ce que ma gloire et mon intérêt me commandent. Ma vie m'est trop chère pour laisser respirer le chef de mes ennemis ». Il dit : et tranche la tête du vieillard blanchie par les ans. Elle tombe sous le fer de Pyrrhus, ainsi que l'épi coupé par la faulx du moissonneur, et roule loin du corps sanglant qui reste confondu parmi d'autres cadavres étendus sur la poussière.

Ce fut ainsi que Priam perdit avec la vie le souvenir de ses longs malheurs, et tel fut le déplorable sort de ce prince jadis puissant, grand par son origine, comblé des richesses de la fortune, et

entouré d'une famille nombreuse. La prospérité des humains est rarement constante. Trop souvent les revers et l'opprobre terminent une carrière heureusement commencée.

D'autres Grecs, animés par la haine, et voulant se venger des maux que leur avait faits Hector, arrachent son fils de la main d'Andromaque, et précipitent du haut des tours cet enfant trop faible encore pour se défendre par les armes.

Tels des loups ravisseurs enlevant une génisse encore à la mamelle, la traînent dans des sentiers escarpés, et tandis que la mère privée de son tendre nourrisson, pousse des gémissemens plaintifs, tout-à-coup des lions farouches fondent sur elle, et la déchirent; tels les barbares ennemis de la race de Priam, entraînent avec les autres captives, la fille du puissant roi Eétion, après avoir

assouvi leur fureur sur l'objet de ses plus cheres délices; sourds aux cris d'une princesse qui pleurait à-la-fois un pére, un époux, et un fils, appellant la mort que les rois préfèrent, à la honte de servir ceux dont ils devraient attendre des hommages.

« Cruels Argiens, s'écriait-elle d'une voix déchirante, brisez ma tête contre les rochers, ou livrez mon corps aux flammes dévorantes. Ces supplices seront moins affreux pour moi que la douleur qui m'accable. L'impitoyable fils de Pélée ôta le trône et la vie à mon pére, dans les plaines de Thébes. Depuis, il immola dans les champs Phrygiens l'époux que j'adorais, et qui faisait tout mon bonheur. Un fils me restait encore; et cet unique objet de mes espérances, l'injuste destin vient de le ravir à ma tendresse. Délivrez-moi au plutôt d'une vie qui m'est odieuse.

Pourrais-je ne pas la détester, aprés que les Dieux m'ont privée de tout appui? Non, ne me comptez plus au nombre de vos captives. Ne pensez-pas que la veuve d'Hector veuille survivre aux destinées de Troie ».

Ainsi Andromaque soupirait aprés le moment du trépas. La vie n'est plus qu'un fardeau pour ceux qui, du faîte de la gloire tombent dans l'humiliation de la servitude.

Tandis que cette princesse se voyait condamnée aux rigueurs de l'esclavage, on égorgeait sous leurs toîts, un nombre infini de Troyens. Dans ce tumulte épouvantable, la maison d'Anténor2) fut seule épargnée. Ce prince avait autrefois reçu dans la ville et retiré chez lui Ulysse et Ménélas. Ces guerriers, par reconnaissance, et pour ne pas provoquer l'indignation de Thémis, laissérent à leur hôte la liberté et la

tranquille jouissance de toutes ses possessions.

Alors le brave fils d'Anchise tenta les derniers efforts pour sauver sa patrie; mais ses armes et son courage furent inutiles; aprés avoir renversé de sa main une foule d'ennemis, sentant ses forces épuisées, voyant le massacre des troupes de Priam, les palais embrasés, les richesses livrées au pillage, les femmes traînées hors des maisons avec leurs enfans, la ville enfin prés d'être ensevelie sous ses ruines, il ne songea plus qu'à se dérober promptement au danger dont il était lui-même menacé. Ainsi sur une mer orageuse, le pilote expérimenté, las de lutter contre les vents et la tempête, s'élance dans un esquif, et abandonne le gouvernail du navire, prêt de s'abîmer dans les flots.

Enée pressé de toutes parts, d'une main charge et emporte sur ses épaules,

son père, cassé de vieillesse, et de l'autre, il entraîne par le bras son fils en bas âge, qui à demi-suspendu, touchant à peine la terre, marche à pas inégaux, le visage baigné de ses pleurs. Dans sa retraite précipitée, le héros foule à regret les corps de ses concitoyens expirans. Cypris, sa mère, favorise sa fuite, sauve ainsi par lui un petit fils, et un mortel jadis honoré de ses faveurs. A l'approche du fils d'Anchise, le feu perd son activité; la fumée et les flammes lui ouvrent un passage; les traits et les dards qu'on fait pleuvoir sur lui, s'amortissent d'eux-mêmes et tombent à ses pieds.

« Cessez, dit alors Calchas aux Grecs acharnés, cessez de décocher contre Enée des flèches inutiles. Respectez l'oracle des Dieux. Cet illustre fugitif, abandonnant les bords du Xanthe doit un jour fonder sur les rives du Tibre 3)

une ville dont les siècles futurs attesteront la gloire. Il régnera sur un peuple immense, et un prince sorti de son sang, étendra son empire du couchant à l'aurore. Lui-même enfin, placé au rang des Dieux, recevra les honneurs dûs au fils de l'immortelle Vénus. Quel crime serait le nôtre, d'attenter à la vie d'un héros, qui, préférant en ce moment à toutes les richesses, et l'auteur de ses jours, et le fruit de son hyménée, vous offre le plus parfait modèle d'un père tendre et d'un fils généreux».

On obéit à la voix de Calchas, comme à un ordre du Ciel. Le prince Troyen ne trouvant plus d'obstacle, s'éloigne de sa patrie, et va chercher au hasard, celle que les destins lui préparent.

Cependant les Grecs continuent de signaler leur haine par la destruction de Troie et le massacre de ses habitans. Ménélas tue de sa main Déiphobe, as-

soupi par le sommeil et l'excès du vin, à côté d'Hélène, qui s'enfuit éplorée et se cache au fond du palais. Le fils d'Atrée satisfait de voir couler le sang de son rival; « tu expires sous mes coups, dit-il, et l'Aurore n'éclairera point ton réveil: Ame vile 4), en vain tu te glorifiais de ton union avec la fille de Jupiter. Ta mort vient de rompre ces nœuds sacrilèges. Que n'ai-je auparavant eu le plaisir de rougir ma lance du sang de Pâris! mais l'infâme ravisseur a déjà subi la peine due à son crime; et toi, non moins coupable que lui, tu ne pouvais éviter le même sort. Non, ni la distance des lieux, ni l'obscurité de la nuit ne sauraient dérober les méchans aux poursuites de Thémis. Armée de toute la puissance du maître de la foudre, elle fixe continuellement ses regards sur les hommes, pour maintenir les loix et punir les forfaits ».

A peine a-t-il achevé ces mots qu'enflammé d'une fureur nouvelle, et poussé par l'impitoyable Dicé 5), il se hâte de laver dans le sang de ses ennemis, et leur crime et sa propre injure. Les Troyens s'étaient attirés tous ces maux par leurs injustices; d'abord, en retenant parmi eux la fille de Tyndare, et depuis, en violant un traité solemnel 6) consacré par la foi des sermens, et par l'immolation des victimes. Les furies vengeresses s'acharnèrent avec raison contre ces impies; les uns avaient déjà péri dans les combats; les autres furent massacrés dans la ville, au milieu des festins et jusques dans les bras de leurs compagnes désolées.

Ménélas renversant tout ce qu'il rencontre sur ses pas, trouve enfin dans l'endroit le plus retiré du palais, Hélène confuse et tremblante à la vue d'un époux irrité. Il se prépare à la

sacrifier à la colère qui le transporte; mais Vénus arrête son bras, le fer lui échappe des mains, et refuse de se plonger dans le sein d'une mortelle ravissante par les grâces et la beauté. Un charme puissant fascine les yeux du fils d'Atrée; une douce émotion s'empare de son âme, et en bannit la noire jalousie. Tant d'appas effacent de sa mémoire les longues infidélités d'une épouse qu'il se sent forcé d'aimer. Immobile d'étonnement, il demeure comme un arbre désséché que n'agite plus le souffle de Borée, ni le vent du Midi. Ainsi, la Déesse, mère des amours sait changer à son gré le cœur des Dieux et des hommes.

Cependant le fils d'Atrée se reproche sa faiblesse; il fait de nouveau briller le glaive aux yeux de la victime; mais il craint de l'immoler, et ses feintes menaces ne tendent qu'à exciter pour elle

la compassion des Argiens. En effet, le roi Agamemnon s'empresse de détourner le coup fatal, et s'efforce d'appaiser son frère par ces paroles :

« Modère, ô Ménélas, de trop vifs ressentimens; ne sois pas le meurtrier d'une épouse pour laquelle nous souffrons depuis tant d'années tous les maux de la guerre. Elle a été plus malheureuse que criminelle, et le perfide qui, pour te la ravir, abusa des droits sacrés de l'hospitalité, dont Jupiter est le vengeur, doit seul être accablé du poids de ta haine et de l'exécration du Ciel ». Ainsi parle le chef des Grecs; et Ménélas profitant de ses sages conseils, retient son indignation.

Tous les Immortels affligés du spectacle déplorable qu'offre la ruine de Troie, s'enveloppent de nuages épais, et pleurent la triste destinée de cette ville, jadis si florissante. La seule Junon

paraît s'en réjouir. Minerve même, quoiqu'ennemie de la cité de Priam, ne peut voir sans douleur que l'impie Ajax ose profaner son sanctuaire, en déshonorant Cassandre. La Déesse indignée frémit d'un attentat qui alarme sa pudeur; sa statue détourne les yeux vers la voûte sacrée; elle s'agite, et le temple même est ébranlé jusques dans ses fondemens. Malgré les signes effrayans du courroux céleste, le téméraire fils d'Oïlée, aveuglé par sa passion, consomme son crime. Une mort affreuse fut bientôt le juste châtiment de son impiété.

Déjà l'incendie avait fait de rapides progrès. Les maisons embrâsées s'écroulaient les unes sur les autres, et les cendres s'élevaient dans les airs avec une épaisse fumée. Le palais d'Antimaque, les lits somptueux, et les riches meubles des enfans de Priam, la citadelle qu'avoisinaient l'autel de Mercure

et les temples de Minerve et d'Apollon ; tout était devenu la proie d'un feu destructeur. La ville entière n'était plus qu'un vaste bûcher.

Les citoyens périssent de la main des Grecs impitoyables, ou trouvent le trépas sous les débris des édifices. Pressés par le fer de l'ennemi, les uns se donnent à eux-mêmes la mort; les autres dans l'excès du désespoir, avant de finir leur propre vie, égorgent leurs femmes et leurs enfans innocens. Quelques-uns sortant d'un profond sommeil, et ne sachant pas que l'ennemi est dans la ville, se hâtent d'éteindre les flammes; mais surpris par les Grecs, ils tombent percés de coups, et laissent échapper les vases qu'ils tiennent en main. D'autres fuyant, d'un côté, le danger qui les menace, sont renversés plus loin par des poutres à demi brûlées. Ici, des méres que la crainte avait d'abord fait fuir, rap-

pellées bientôt par la tendresse veulent sauver leurs enfans encore au berceau, et sont écrasées par la chûte des toîts embrâsés. Là, les chevaux s'échappent des maisons en feu, et dans leur effroi renversent parmi les morts, les vivans qu'ils foulent de leurs pieds. Dans ces derniers momens de carnage et d'incendie, on n'entend dans les rues et dans les places publiques, que les gémissemens et les cris confus d'une foule de victimes, que la mort entraîne dans son noir empire par mille voies différentes.

Des tourbillons de flammes s'élevant jusqu'aux nues, avaient répandu au loin une prodigieuse clarté. Les peuples voisins accoururent en foule jusques sur le sommet de l'Ida, sur les hauteurs de Samothrace, et de Ténédos. Les navigateurs s'approchant des parages de Troie dirent, saisis d'étonnement : « Les

Grecs ont donc enfin terminé la guerre désastreuse qu'ils avaient entreprise, pour ravoir cette Héléne si célèbre par sa beauté. La superbe Ilion n'est plus : elle a été réduite en cendres et aucun des Immortels n'a secouru ses habitans infortunés. Ainsi l'impérieux destin se joue des choses humaines ; il se plaît à élever au plus haut degré de gloire et de puissance ce qu'il y a de plus faible, et anéantit ce qui paraît grand et durable. Ainsi la vie des hommes et les siècles entiers n'offrent que d'éternelles vicissitudes de biens et de maux, de revers et de prospérités ».

Tous les malheurs réunis consommaient la ruine de la capitale de l'empire Phrygien. Tels, sur la mer agitée, lorsque les vents déchainés brisent les navires, ou les engloutissent dans le sein de l'onde amère, lorsque la constellation de l'Autel (7) regardant

l'Auster orageux, parait dans le Ciel en opposition avec le formidable Arcture : tels les Danaëns, traînant à leur suite tous les fléaux, achevaient la destruction totale de la ville. Un feu dévorant secondait leur fureur, et de même que dans une forêt embrasée, sont consumés en un instant tous les animaux qui l'habitent ; de même les Troyens, abandonnés par les Dieux, périssent dans leur patrie, victimes du sort inexorable, dont nul mortel ne peut éviter les coups.

Ce fut alors que la mère du grand Thésée, échappée au massacre et à l'incendie, fut conduite par quelque divinité sur les pas d'Acamas et de Démophoon. Ceux-ci ne l'apercevant d'abord qu'à la lueur des édifices enflammés, crurent reconnaître, à sa démarche noble et à sa taille élevée, l'épouse de Priam. Ils s'approchent pour

la saisir et pour l'emmener sur leurs vaisseaux, avec les autres captives, lorsqu'elle s'écrie :

« Valeureux chefs d'Argos, ne me traitez pas en ennemie; Troie ne fut point mon berceau : ma patrie est la vôtre. Pithée me donna le jour dans Trœzène. Egée, mon époux, me laissa pour fruit de notre hymen Thésée, dont le nom fut cher à toute la Gréce. Je vous conjure par le grand Jupiter, et par le sang de mes ayeux, si les enfans de ce héros ont accompagné les Atrides dans cette guerre, et si le sort a épargné leurs jours, que je sois conduite devant eux, et que je les voie de mes yeux. Comme vous, ils sont dans la fleur de l'âge, et suivent la carrière de la gloire ».

Ces paroles rappellaient aux deux guerriers le souvenir des exploits de leur père, comment il avait jadis en-

levé la fille de Tyndare, que recouvrèrent peu d'années après les fils de Jupiter, en prenant d'assaut la ville d'Aphidna, et comment leurs nourrices les avaient alors soustraits au fer ennemi, tandis qu'Ethra leur ayeule, fut emmenée captive, et devint l'esclave d'Hélène, en même tems qu'elle était sa belle-mère.

Démophoon, impatient de se faire connaître à son ayeule : « O Ethra, lui dit-il, les Immortels ont déjà rempli vos desirs. Nous sommes les enfans de votre fils chéri; que nous vous portions dans nos bras jusques sur nos navires; vous retournerez avec nous dans les lieux qui vous virent naître, et dans la ville qui obéissait à vos loix ».

A ces mots, elle se jette dans les bras de Démophoon et couvre de baisers sa poitrine, ses épaules, sa tête, son visage qu'ombrageait à peine un léger duvet.

Elle embrasse de même le jeune Acamas, et des pleurs d'attendrissement coulent de leurs yeux. C'est ainsi qu'aprés une longue absence, un père chéri dont on avait annoncé la mort à des enfans désolés, reparaissant au sein de sa famille, une joie inattendue pénètre tous les cœurs, les accens de l'alégresse se mêlent aux soupirs et aux douces larmes qu'excitent la tendresse et l'amour.

Cependant Laodice, fille de Priam, levant des mains suppliantes vers le Ciel, demandait aux Dieux tout-puissans d'être plutôt engloutie dans les abîmes, que de subir le joug honteux de l'esclavage. Ses vœux furent exaucés: la terre ouvrit son sein, et la reçut dans ses retraites les plus cachées.

Dans ce moment, Electre se couvrit d'un voile sombre, et s'ensevelissant dans une éternelle obscurité, elle se sépara pour toujours des autres Pleyades

ses sœurs et ses compagnes. En effet, celles-ci se montrent encore en un seul groupe aux yeux des mortels; mais Electre n'est plus aperçue depuis l'affreuse catastrophe qui détruisit la ville fondée par son fils Dardanus. Elle n'avait pu en empêcher la perte, et Jupiter même aurait inutilement déployé toute sa puissance contre l'irrévocable arrêt du Destin. Ainsi fut saccagée par les Grecs la superbe Ilion, soit qu'il ne plût pas aux Dieux, ou qu'il leur fût impossible, de la préserver de sa ruine.

NOTES DU CHANT XIII.

1) *Des maux qu'ils ne peuvent connaître.* Stace a rendu mot pour mot en vers latins ce passage de Quintus; nous avons observé plus d'une fois, dans le cours de cet ouvrage, que Virgile avait pris aussi dans notre poëte plusieurs morceaux. Voici le texte de Statius au dixième livre de sa Thébaïde :

Atria fœmineis trepidant ululata querelis;
Flent pueri, et flendi nequeunt cognoscere causas,
Attoniti, et tantum matrum lamenta timentes.

2) *Anténor.* On a vu dans le chant précédent qu'Ulysse et Diomède s'étaient glissés furtivement dans la ville de Troie. Plusieurs historiens ont supposé qu'Anténor les avait reçus, et qu'il avait trahi sa patrie. Je n'examinerai point si ce reproche qu'on fait à Anténor est vrai ou faux. Mais il me paraît évident que cette prétendue trahison ne fut point la cause de la déférence que lui témoignèrent les Grecs, en épargnant sa maison. Notre poëte parle d'un autre fait qu'Anté-

nor, lui-même, rapporte en ces termes, dans Homère, chant troisième, v. 205. « Ulysse vint autrefois en cette ville, pour te redemander, ô Hélène : député par les Grecs à cet effet, il était accompagné du belliqueux Ménélas; je leur donnai l'hospitalité et je les traitai amicalement dans ma maison, etc.

Quoiqu'il en soit, cet Anténor est le même qui, après la ruine de Troie, bâtit sur les bords du golfe Adriatique une ville du nom de son ancienne patrie, qui porta aussi le nom d'Anténorea, et dans la suite, le nom de Patavium, et ensuite celui de Padua, Padoue, la patrie de Tite-Live, de Valerius Flaccus, etc. Virgile suppose que ce fut dans cette ville qu'Anténor fut inhumé: mais il paraît supposer aussi qu'il dût son salut à sa fuite de Troie, et non aux ménagemens que les Grecs eurent pour lui.

Antenor potuit, mediis elapsus achivis
Illyricos penetrare sinus; atque intima tutus
Regna liburnorum, et fontem superare timavi:
Undè per ora novem vasto cùm murmure montis
It mare promptum, et pelago premit arva sonanti.

Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit armaque fixit
Troïa : nunc placidâ compostus pace quiescit.
Virgil. ÆNÉID. Lib. I. v. 246 et suivans.

3) *Tybre* ou *Thymbré*. Quoique le texte soit altéré dans cet endroit, j'ai voulu le traduire tel qu'il est, mais on a vu dans la préface que je ne partage pas l'opinion des auteurs sur ce passage, et sur-tout que je n'adopte pas les conséquences qu'ils en ont tirées.

4) *Ame vile*. C'est ainsi que j'ai rendu le mot, chien, qui, lorsqu'il est pris pour une injure, ne peut, dans notre langue, s'employer au style noble; dans ce cas qui se trouve fréquemment, je me suis servi du mot lâche, être vil, etc. ou autres, suivant l'exigeance de la phrase ou de la pensée.

5) *Dicé*. Déesse de la vengeance ou plutôt de la justice vengeresse, ce qui la distingue de Thémis : ses ministres s'appellaient Dicastes.

6) *Traité solemnel*, etc. Homère, aux chants troisième et quatrième de son Iliade,

rapporte toutes les circonstances de ce pacte et de sa rupture, auxquelles notre poëte fait ici allusion. Les deux armées avaient conclu une suspension d'hostilités; il était convenu que Pâris et Ménélas seuls vuideraient leur querelle personnelle, les armes à la main, sans qu'aucun guerriers des deux armées prît part à l'action; qu'Hélène demeurerait au vainqueur. Toutes les conditions de ce traité furent arrêtées, munies de la foi des sermens, et accompagnées de la solemnité des sacrifices. Les deux rivaux se battirent en effet, et Pâris fut vaincu; mais au moment où l'on s'occupait de l'exécution des articles convenus, Pandarus, l'un des Troyens, blessa Ménélas d'un trait, rompit ainsi la trève et viola la foi des sermens.

3) *L'autel.* Une des constellations méridionales près du Scorpion. Les poëtes ont feint que sur cet autel Jupiter avait reçu le serment de fidélité des Dieux. Les anciens pilotes regardaient son apparition comme un augure favorable pour la navigation; mais il paraît que cet augure se tirait de circons-

tances particulières, au moment où ce signe paraissait. Du moins on peut le conclure de ce passage d'Arat, dont la traduction est attribuée à Cicéron.

. . . . Cernes
Ara quam flatu permulcet spiritus austri.
Exiguo superûm quæ limina tempore tranat.
Nam procul arcturo est adversâ parte locata.
. . . . .
Signa dedit nautis cuncti quæ noscere possent
Commiserans hominum metuendos undique casus.
Nam cum fulgentem cernes sine nubibus atris
Aram sub mediâ cœli regione locatam
A summâ parte obscurâ caligine tectam
Tum validis fugito devitans viribus austrum,
Quam si prospiciens vitaveris omnia cautè
Armamenta locans tuto labêre per undas.
Sin gravis inciderit vehementi flamine ventus
perstringet celsos defixo robore malos:
Ut res nulla feras possit mulcere procellas
ni parte ex aquilonis opacam pellere nubem
Cœperit et subitis auris diduxerit ara.

Fin du treizième Chant.

ARGUMENT
DU CHANT XIV.

Les Grecs chargent sur leurs vaisseaux les richesses de Troie, et emmenent captives les femmes échappées au massacre. Ménélas prend avec lui Hélène; sa beauté fait oublier aux Grecs qu'elle a été la cause de leurs maux passés. Les tempêtes se calment après le sacrifice de Polixène, fille d'Hécube, exigé par Achille apparu en songe à son fils Néoptolême. Calchas prévoyant le naufrage de la flotte, se retire en Cilicie avec Amphiloque; le signal du départ est donné. Horrible tempête excitée par Minerve; effroi des Grecs; des mil-

liers d'hommes sont engloutis avec les vaisseaux. Ajax brave les flots et les Dieux, et périt écrasé par un rocher. La flotte attirée par les signes trompeurs de Nauplius vient se briser sur des écueils, où elle croyait trouver une retraite. Les captives Troyennes s'efforcent de faire périr avec elles leurs vainqueurs. Les Dieux protecteurs de Troie, par le débordement de l'Hellespont, détruisent jusqu'à la moindre trace du camp des Grecs. Ceux échappés au naufrage se retirent dans les lieux où le Destin les appelle.

CHANT XIV.

Du sein de l'Océan, l'Aurore sur son char d'or et d'azur, remonte dans les Cieux, et devant elle la nuit s'enfuit vers le noir cahos. Le jour qui devait éclairer le triomphe des Grecs luit enfin pour eux. Maîtres des trésors d'une ville florissante, ils se hâtent de les enlever. Tels des torrens grossis par une pluie subite, se précipitent avec fracas du haut des montagnes, et déracinent les arbres ou les plantes qu'ils entraînent avec eux dans les abîmes de la mer: tels les Danaëns, après avoir ravagé Troie par le fer et les flammes, en emportent toutes les richesses sur leurs vaisseaux.

Ce qui se trouve de femmes Troyennes devient la proie des Grecs victorieux. Celles que l'hymen n'a pas encore sou-

mises à ses loix ; celles qui en ont à peine goûté les délices dans les bras de leurs jeunes époux ; celles à qui on a arraché leurs enfans redemandant le sein de leurs mères ; celles mêmes que l'âge a déjà courbées sous le poids de la vieillesse ; toutes sont traînées en esclavage.

Ménélas, à la tête des troupes, emmène hors des débris de la ville fumante, l'épouse qu'il a enfin recouvrée ; mais un dépit secret ne lui permet pas de faire éclater toute sa joie. D'un autre côté, le roi Agamemnon choisit Cassandre ; Andromaque devient le partage du fils d'Achille ; Hécube tombe au pouvoir d'Ulysse. Les yeux noyés de larmes, tremblante et saisie d'effroi, elle arrache ses cheveux blanchis par les ans, et fait voler autour d'elle les cendres dont elle avait couvert sa tête, pour s'épargner le spectacle

de son époux égorgé, et de sa ville ensevelie sous un amas de ruines.

Tandis que cette princesse infortunée se plaint du sort injuste, qui la condamne à une odieuse servitude, les autres captives et leurs enfans marchant vers le rivage, poussent des cris plaintifs. De même, qu'on entend au loin les bêlemens confus des brebis et des agneaux, lorsqu'aux approches de l'hiver, le berger les transporte dans un autre bercail; ainsi gémissaient les femmes Troyennes, et la reine, confondue avec ses suivantes et les filles de son peuple, subissait sans aucune distinction, la loi rigoureuse du vainqueur.

Les pleurs ne coulaient point des beaux yeux de la fille de Tyndare; mais son front timide et ses regards inquiets, annonçaient et l'embarras où elle était, en paraissant devant l'armée des Argiens, et la crainte qu'elle avait d'es-

suyer dans leur camp des reproches ou des affronts. Malgré le voile dont elle couvrait son visage, on y appercevait la rougeur imprimée par le trouble et la honte.

Telle jadis Vénus surprise dans les bras de Mars, éprouva la confusion la plus humiliante, celle d'avoir dans son propre époux un témoin de son infidélité, lorsque retenu par les rézeaux subtils qu'avait tissus Vulcain, elle ne put se dérober aux regards de ce Dieu et des autres Immortels accourus avec lui: telle les yeux baissés et les joues colorées par la pudeur, Héléne avec les captives s'avance vers le lieu où était la flotte. A son aspect 1) tous les Grecs étonnés de ses charmes, loin de proférer contre elle, même en secret, aucune injure, croient voir une Déesse descendue du Ciel, et peuvent à peine modérer les sentimens de joie et d'admiration qui les transportent.

Ainsi des navigateurs échappés à la fureur des flots, se livrent à la plus vive alégresse. Dès qu'ils découvrent le sol chéri de la Patrie, ils tendent les bras et fixent leurs regards impatiens vers le terme heureux de leur course. Ainsi à la vue d'Hélène, les Grecs triomphans semblent oublier les peines et les fatigues d'une guerre si longue. Cypris avait gagné tous les cœurs à la fille de Jupiter et de Léda.

Cependant le Xanthe gémit de voir ses ondes rougies du sang des Troyens, et pleure, avec les nymphes qui habitent ses bords, la triste destinée de l'empire de Priam. Tel un riche cultivateur près de recueillir une abondante moisson, voit avec douleur ses champs ravagés par une grêle meurtrière qui, frappant les épis déjà mûrs, les arrache de leur tige, et les laisse vuides et épars sur la terre; tel le Dieu déplore amèrement

la ruine d'une ville dont il arrosait depuis long-tems les fertiles campagnes. Le Simoïs ne se montre pas moins sensible à cet affreux malheur; le mont Ida, les fontaines et les ruisseaux qui sortent de ses flancs, répètent sans cesse les accens lugubres de ces deux fleuves immortels.

Les Argiens entrés dans leurs tentes, après des hymnes de victoire en l'honneur des Dieux, chantèrent leurs propres exploits, et l'ouvrage mémorable de l'industrieux Epée. Leurs voix réunies éclataient dans les airs, comme les cris des geais nombreux qui, après les pluies et les tempêtes, se rassemblent pour célébrer le retour heureux du calme et de la sérénité. Ceux d'entre les Immortels qui avaient soutenu la cause des Grecs, prirent part à la joie de leur triomphe. Les autres Dieux protecteurs de Troie, ne voyaient qu'à regret les

déplorables restes de cette ville fameuse; mais, hélas! que pouvait en sa faveur leur stérile pitié! L'immuable destin avait porté l'arrêt fatal contre la race de Priam; et Jupiter même, le père des Dieux et l'auteur de tout ce qui est, n'aurait pu en suspendre l'exécution.

Les vainqueurs, en action de grâces, immolent des taureaux. Ils en divisent les membres; ils dressent des autels, et ils arrosent d'un vin exquis les victimes enflammées. On accompagna le sacrifice d'un repas splendide, où furent traités avec distinction les guerriers qui s'étaient cachés tout armés dans l'enceinte immense du colosse; on combla d'éloges et de présens Sinon, qui avait eu le courage de se livrer à la discrétion des ennemis. La joie qu'il ressentait d'avoir ouvert à ses concitoyens le chemin de la victoire, lui fit oublier les outrages sanglans qu'il avait reçus,

ruine de la ville ennemie, goûtaient en ce moment la joie de leurs succès.

D'autres chantèrent des faits non moins mémorables, et le festin fut prolongé jusqu'au milieu de la nuit. Alors les convives rassasiés des plaisirs de la table, et fatigués des combats qu'ils avaient livrés la veille, cédèrent au besoin du repos et se retirérent dans leurs tentes. Renfermé dans la sienne, le fils d'Atrée s'entretint quelque tems avec son épouse. Le sommeil n'appesantissait point encore leurs paupières. Vénus retraçait dans leurs esprits les douces images de l'amour qui les avait unis autrefois, et achevait de dissiper les nuages qui avaient troublé leur félicité.

Hélène prend la parole : « Bannissez de votre cœur, ô Ménélas! tout sentiment d'aversion pour une épouse qui ne vous fut jamais infidelle. Non; ja-

toutes les troupes rassemblées en Aulide, pour porter la guerre dans les états de Priam, les exploits héroïques du grand Achille, qui emporta d'assaut douze villes maritimes, et onze autres plus éloignées de la mer, qui triompha du puissant Eétion, du roi Télèphe et du redoutable Cygnus.

Il chanta aussi la colère du vaillant Eacide et les suites funestes qu'elle eut pour les Grecs; il dit comment le héros, reconcilié avec les Atrides, vainquit Hector, et le traîna autour des murailles de Troie; comment il tua Penthésilée et le fils de Tithon. Il fit ensuite l'éloge d'Ajax qui terrassa Glaucus, de Néoptolême, vainqueur du fameux Eurypile, et de Philoctète, dont les flèches empoisonnées furent si fatales à Pâris, enfin, il nomma tous les guerriers qui étaient descendus dans les flancs ténébreux du cheval, et qui, après la

et la joie. Assurée des sentimens de son époux, elle se jette dans ses bras, le couvre de baisers et de larmes. Tous deux s'embrassent avec tendresse, et ressèrent les doux nœuds de leur ancien hyménée. Tels le lierre ou le pampre s'enchaînent et s'attachent si fortement aux arbres, que la violence des vents ne peut les en séparer : tels Hélène et le fils d'Atrée s'unissent ensemble par les liens les plus étroits, et cèdent en même tems aux charmes d'un délicieux sommeil.

Mais au milieu de la nuit, l'ombre du grand Achille s'offre aux regards de Néoptolême ; il voit devant lui son invincible pére tel qu'il avait jadis paru, lorsqu'il mettait en fuite les Troyens. Après avoir reçu ses embrassemens réitérés, il entendit de sa bouche ces consolantes paroles : « Sois heureux, ô mon fils! cesse de pleurer la perte d'un pére qui habite

le séjour des Dieux; héritier de ma valeur, qu'on te voie toujours dans les combats à la tête de l'armée des Argiens, et qu'aucun d'eux ne t'égale en courage; mais dans les assemblées sois soumis aux conseils des vieillards, et tu porteras à juste titre le glorieux nom de sage. Honore sur-tout les guerriers qui se distinguent par les nobles sentimens de la droiture et de l'équité. L'homme vertueux s'attache à ceux qui lui ressemblent, et l'amitié qu'on a pour le juste conduit sûrement à la pratique du bien : le méchant au contraire ne recherche que la société du méchant. Il détourne ses pas du sommet sacré où repose la sublime vertu. Elle a son trône sur le haut d'un arbre, dont les rameaux s'élèvent jusqu'aux astres. Les âmes fortes peuvent seules y atteindre, et goûter à la fin de leurs travaux les fruits délicieux qu'elle leur prépare.

jouit son pére, lui fait oublier la douleur qu'il avait eue de son trépas.

Bientôt la fille de l'air, r'ouvrant les portes de l'Orient, dissipe les ténèbres de la nuit et porte sa clarté sur la terre et dans les régions célestes. Les Argiens, à peine sortis des bras du sommeil, s'empressaient de remettre en mer leurs vaisseaux; mais le fils du vaillant Eacide suspend leur activité, en les appellant au lieu de l'assemblée, où il parla en ces termes :

« Peuples d'Argos, apprenez par ma voix la volonté de mon illustre pére. Cette nuit, il m'a fait connaître en songe qu'il était placé parmi les Dieux. Il nous ordonne, et principalement à vous, fils d'Atrée, d'immoler sur sa tombe la plus belle des captives : il désigne Polixéne : il veut que le corps de cette princesse soit inhumé à quelque distance du monument où vous

déposâtes les restes précieux de sa dépouille mortelle. Si avant d'acquitter ce religieux devoir, vous entreprenez de naviger sur l'Océan, il menace d'exciter contre vous le courroux d'Amphitrite, et d'empêcher que nous ne quittions ces rivages, où nous sommes retenus depuis tant d'années ».

Les Argiens attentifs à ces paroles, les regardèrent comme un ordre du Ciel, et se disposèrent à obéir. Déjà la surface des eaux commençait à se rider, les vents soufflaient avec plus de violence, et Neptune secondant les desirs du fils de Pélée, agitait les flots de ses mains puissantes, et commandait aux tempêtes de se déchaîner sur les plaines liquides. Les Danaëns offrant pour la première fois leurs vœux à la Divinité qui vient de se faire connaître, disent entr'eux avec transport : « Oui, Achille est véritablement de la

race du grand Jupiter, et quoiqu'il ait vécu parmi nous, il n'en est pas moins digne des honneurs divins. Le tems n'a point altéré en lui le sang des Dieux dont il est sorti ».

Alors tous marchent vers le monument, et on y conduit la victime. Telle une tendre genisse qu'on va immoler, est enlevée malgré elle à sa mére, qui fait retentir les forêts de ses mugissemens : telle Polyxène, entre les mains de ses cruels ennemis, pousse des cris lugubres et répand des torrens de larmes. Comme l'huile coule à grands flots des olives que l'inclémence du Ciel n'a point noircies, lorsqu'elles sont écrasées sous le pressoir par des bras vigoureux, dont l'effort fait crier la roue et les cordages : ainsi des ruisseaux de pleurs coulent des paupiéres de l'infortunée fille de Priam, inondent son sein et tout son corps, dont la blan-

cheur égalait celle de l'ivoire le plus éclatant.

Ce fut pour Hécube un surcroît de douleur. Un songe affreux lui en avait donné le pressentiment pendant la nuit qui venait de s'écouler. Les cheveux en désordre, et poussant des soupirs lamentables, elle s'était crue sur la tombe d'Achille, qu'elle avait vue tout-à-coup rougie du sang qui sortait de ses mamelles. Ne doutant plus que l'événement ne suivit bientôt ce présage funeste, la reine à la vue des préparatifs du sacrifice cruel, fait éclater ses sanglots et ses gémissemens. Telle une chienne fatigue les échos de ses plaintifs hurlemens, lorsqu'on a jeté au loin ses petits, à qui elle vient de donner le jour; telle Hécube éplorée appelle à grands cris sa fille chérie qu'on traînait à la mort:

« Malheureuse mère que je suis! acca-

blée de tous les maux à-la-fois, sur quel objet arrêterai-je, et mes regrets et ma douleur? Sera-ce sur un époux égorgé à mes yeux, ou sur mes fils moissonnés par le fer ennemi, à la fleur de leur âge? sur mes filles deshonorées et et emmenées en esclavage? sur mes propres revers et sur la honte de ma captivité? Destin cruel, tu rassembles sur ma tête toutes les rigueurs de l'infortune. Polyxêne, ô ma fille! un sort affreux menace tes jours, et t'arrache à la vie, au moment où l'hymen préparait pour toi ses chastes plaisirs, l'impitoyable Achille, même après son trépas est encore altéré de notre sang; le verrai-je s'abreuver du tien? Quel spectacle pour une mère! Gouffres profonds, ouvrez-moi votre sein! ô terre, engloutis-moi dans tes entrailles! ou qu'un même fer immole au même instant Hécube et Polyxêne «.

L'épouse de Priam accompagne ces dernières paroles de sanglots et de larmes. On arrive enfin au lieu où reposaient les cendres du divin Achille : armé du coûteau fatal, Pyrrhus de la main gauche saisit la victime tremblante, et de la droite touchant le monument : « Entends ma voix, ô mon pére, dit-il, entends la voix de tous les Grecs. Nous remplissons tes desirs; montre-toi propice à nos vœux; que le bonheur long-tems desiré de revoir notre patrie soit enfin le gage de ta protection et le prix de notre obéissance ».

Il dit : et enfonce le fer dans la gorge de Polyxêne. Elle tombe, et rend en gémissant, le dernier soupir. La blancheur de sa peau paraît souillée de son sang, comme la neige qui couvre les montagnes est rougie de celui de l'ours, ou du sanglier blessé par le chasseur.

Les Argiens transportèrent dans les

murs d'Ilion le corps privé de vie et le déposèrent chez Anténor. Ce prince Troyen avait pris soin de l'enfance de Polyxêne qu'il destinait pour épouse à son fils Antimaque.

A l'instant la mer cesse d'être agitée, les vents s'appaisent, le calme est rétabli. Les Grecs retournent à leurs vaisseaux, où ils célèbrent par leurs chants la gloire d'Achille et des autres Immortels. En même tems on égorge des bœufs pour le festin, et on sépare les membres qui doivent être consacrés aux Dieux. De tous côtés, s'annoncent les apprêts de la fête et des sacrifices. Les coupes d'or et d'argent sont remplies d'un vin délicieux, et presqu'aussi-tôt épuisées par les convives que réjouit l'espérance de revoir dans peu leurs foyers. Après qu'on eût achevé le repas et les cérémonies sacrées, Nestor parla en ces termes :

« Valeureux Achéens, qui avez mille fois bravé les périls de la guerre, allez maintenant jouir du bonheur qui vous attend au sein de votre patrie. Ce doux moment est enfin arrivé; Achille n'est plus irrité contre vous. Déjà les flots s'applanissent : Neptune enchaîne les tempêtes; un vent favorable s'élève, ne tardez plus à remettre en mer vos navires, pour rejoindre les lieux chéris où pour la première fois vous vîtes la lumière ».

Ainsi parla le fils de Nélée; mais pendant qu'on hâte les préparatifs du départ, un spectacle nouveau s'offre aux regards des Grecs attentifs. L'épouse de l'infortuné Priam perd entièrement la forme humaine. Par le pouvoir des Dieux, elle est changée en une masse de pierre représentant une chienne en fureur. Ce spectacle frappe d'étonnement toute l'armée, et dans les siècles

à venir on reconnaîtra toujours Hécube à cette forme étrangère sous laquelle les Grecs conseillés par Calchas la transportèrent au-delà de l'Hellespont. 2)

Dès que les vaisseaux attachés sur le rivage furent remis à la mer, les Danaëns se hâtèrent d'y porter les trésors immenses enlevés du palais de Priam. La flotte est chargée aussi des riches dépouilles des villes saccagées avant leur arrivée à Troie, et bientôt ils y montent eux-mêmes avec les femmes qu'ils traînent en captivité; mais le fils de Thestor qui prévoit leur naufrage au milieu des écueils de Capharée, refuse de les suivre, et cherche inutilement à les retenir par ses avis. Il n'est point écouté; la Parque perfide avait aveuglé leur esprit. Le fils d'Amphiaraüs, Amphiloque, habile dans la science des augures, demeura seul avec Calchas. L'ordre des Dieux était que ces devins

fameux fixassent leur séjour dans la Cilicie, peuplée d'habitans de diverses nations.

Enfin le signal du départ est donné ; on délie les cables, on lève l'ancre, et la mer baigne les vaisseaux ; les proues sont couvertes de trophées et des armes des vaincus. Par-tout les guerriers arborent les marques de la victoire : ils se couronnent eux-mêmes ; ils ornent les lances et les boucliers, dont ils se sont servi dans les combats. Placés sur le devant des navires, les chefs font des libations d'un vin précieux, aux Divinités de la mer, pour en obtenir un prompt et heureux retour dans la Gréce ; mais leurs vœux inutiles sont emportés par les vents et se perdent dans le vuide des airs.

Les captives en s'éloignant du rivage, s'efforcent en vain de cacher leur douleur. Les unes, la tête penchée sur leurs

genoux, les serrent étroitement de leurs bras entrelacés; les autres se couvrent le visage de leurs mains; d'autres, pressent contre leur sein des enfans à la mamelle, qui, exempts de soucis amers auxquels sont en proie les autres hommes, ne connaissent ni les maux de leur Patrie, ni la honte de l'esclavage; toutes, les cheveux épars, se déchirant la poitrine de leurs ongles, jettent un dernier regard sur les débris de leurs toîts encore fumans; mais à peine ce douloureux spectacle a-t-il fixé leurs yeux, que de nouveaux torrens de larmes en coulent comme d'une source intarrissable.

Alors elles reconnaissent, mais trop tard, la vérité des prédictions de Cassandae; et celle-ci, malgré la tristesse que lui cause la ruine de Troie, ne craint pas de rappeller à ses compagnes les sages conseils qu'elle leur avait

donnés, et de leur reprocher la vaine crédulité qui les a perdues.

Après le départ de la flotte, ceux des habitans de Troie qui avaient échappé au massacre, se rassemblèrent pour inhumer les corps de leurs concitoyens. Ils confièrent au sage Anténor, le soin de les reconnaître et allumèrent eux-mêmes un grand nombre de bûchers.

Les Grecs occupés à déployer les voiles, ou à fendre l'onde amère avec les rames, se livrèrent à tous les transports de l'allégresse; mais lorsque la Dardanie et le Promontoire où est le tombeau d'Achille parurent fuir loin d'eux; leur joie fut un moment troublée par le souvenir de ceux de leurs compagnons qui avaient été tués dans les combats, et dont ils laissaient à regret les os ensevelis dans des contrées éloignées de la Grèce.

La flotte côtoyant Ténédos, double les îles de Chryse et de Cilla, lieux

consacrés au culte d'Apollon Smynthien. Plus loin, on découvre déjà Lesbos; mais on perd de vue les côtes de la Phrygie; on a passé la pointe de Lectum, où se termine la chaîne des montagnes de l'Ida. Dans leur course rapide, les vaisseaux réunis fendent les flots qui bouillonnent autour de la proue, et leur sillage fait retentir les gouffres profonds de Neptune. Enfin les Grecs touchant l'Eubée, se flattent de fouler bientôt le sol de leur chère patrie; mais Minerve irritée contre Ajax, et résolue de le perdre se présente en secret devant le souverain des Immortels, et lui expose le motif de son ressentiment :

« Grand Jupiter, attendrons-nous que l'audace des humains se porte à de nouveaux excès. Déjà ils bravent ta puissance et celle des autres habitans de l'Olympe. Trop souvent leurs crimes restent impunis : trop souvent les justes

sont en butte aux traits de l'infortune, qui devraient être réservés à l'impie; aussi la vertu est-elle bannie de dessus la terre, tandis que le vice sans frein, y règne avec empire. Qui voudra désormais reconnaître en moi ton sang, et comment demeurerai-je avec gloire dans le céleste séjour, si la race perfide des Argiens ne ressent les prompts effets de ma colère? L'audacieux fils d'Oïlée vient de m'outrager dans mon temple. Il n'a respecté, ni ma présence, ni l'honneur de Cassandre, au moment même où celle-ci étendait vers moi ses mains suppliantes. Qu'il subisse donc aujourd'hui le châtiment dû à son attentat sacrilège, et que tous les mortels apprennent à révérer les Dieux et à redouter leur pouvoir ».

« Sois vengée, ô ma fille, répondit le père des Immortels! Sacrifie les Argiens à ton juste courroux; je te confie

ces armes, que jadis les Cyclopes forgérent pour moi de leurs mains infatigables; soulève même contre la flotte et les vents et les tempêtes ».

Il dit : et dépose aux pieds de la Déesse l'éclair rapide, la foudre et ses carreaux brûlans. Transportée de joie, elle quitte son égide 3), ce bouclier fameux qu'elle fait éclater autour d'elle, avec le bruit du tonnerre, lorsqu'il gronde dans les espaces célestes; ce bouclier impénétrable, dont les Dieux admirent les merveilles, et sur lequel on voit la tête fameuse de Méduse, entourée de dragons effroyables qui exhalent des feux dévorants de leur gueule enflammée. Elle prend ces armes formidables, dont l'usage est réservé à son invincible pére, et celui-ci voit avec complaisance l'entreprise hardie de sa courageuse fille. A peine a-t-elle ébranlé le vaste Olympe, qu'aussi-tôt des nuages

épais couvrent le ciel et les montagnes. La nuit déploie sur la terre ses voiles sombres; d'affreuses ténèbres se répandent sur la surface des mers; l'air est agité aussi violemment que si Jupiter lui même se préparait aux combats.

En même tems, Minerve dépêche l'immortelle Iris vers Eole, pour obtenir de lui que des vents furieux portent les noires tempêtes sur les écueils de Capharée. La prompte messagère part en s'inclinant sur les nuages, et descend à l'aide de cet arc admirable, dont les extrémités radieuses touchent à-la-fois le Ciel et l'Onde. Elle arrive en Eolie, au lieu où dans un antre spacieux et couvert de rochers, sont enchaînés les vents orageux. C'est-là qu'est la demeure de leur roi Eole, fils d'Hippotès; elle le trouve assis dans son palais, avec son épouse, et au milieu de ses douze fils; elle lui annonce ce que la

belliqueuse Déesse a résolu contre les Danaëns.

Le Dieu promet son secours. Il sort; armé de son trident, il frappe la montagne où les bruyans Aquilons, frémissant de rage, sont à peine contenus dans leurs cavernes profondes. Aussitôt le sommet du roc qui les tient emprisonnés se brise; ils se précipitent en foule. Eole leur commande d'agiter par de violens tourbillons, les eaux voisines du mont Capharée, et de presser les flots vers les écueils dont l'île est environnée. Ils n'ont entendu qu'à demi l'ordre de leur maître, et déjà leur souffle impétueux, déchaîné sur la mer Egée, a soulevé de toutes parts des montagnes liquides.

Tous les Grecs sont saisis d'un mortel effroi. Leurs vaisseaux sont d'abord portés jusqu'aux nues, sur le dos des vagues amoncelées; mais la mer se

dérobant tout-à-coup, les précipite jusqu'au fond de ses abîmes, et leur laisse entrevoir ses sables à découvert. La rame devient inutile entre les mains des matelots tremblans : ils s'efforcent envain de serrer les voiles déchirées par les vents, et peuvent encore moins les diriger. Le pilote interdit n'a plus, ni la force, ni le courage de tenir le gouvernail : tout espoir est évanoui; l'obscurité d'une nuit profonde, les horreurs de la tempête, tant de signes évidens de la colère des Dieux, ne présentent par-tout que l'affreuse image du trépas.

Déjà Neptune se prête aux desirs de la fille d'un frère qui partage avec lui l'empire du monde. De son côté, l'implacable Déesse sillonnant les nues d'éclairs éblouissans, fait partir de ses mains la foudre qui vole en éclats, tandis que Jupiter servant les projets

montagnes, bientôt elle le replonge jusques dans les gouffres les plus profonds de Neptune. Mais le héros infatigable résiste à l'orage et aux tempêtes : la foudre même s'éteint à ses côtés, et Minerve qui en frappe le coupable, desire de prolonger son supplice; elle ne veut lui ôter la vie qu'après qu'il sera entièrement épuisé de fatigues et de tourmens.

Telles étaient ses affreuses destinées; mais sa constance ne l'abandonne pas, il se vante même de se sauver du naufrage, malgré les habitans de l'Olympe, qui souleveront envain contre lui toute la fureur de l'Océan. L'impie! Pouvait-il se soustraire à la vengeance céleste? Comme il s'efforce de gravir sur la côte de l'île de Cyare, Neptune indigné d'une telle audace, bouleverse à-la-fois les îles et le fond même de la mer Egée; les pointes escarpées, voisines

de la montagne de Capharée, s'écroulent; les eaux franchissent leurs limites, heurtent contre le rivage qui se détache avec un bruit effroyable, et le rocher sur lequel le fils d'Oïlée tâche de se fixer, se brise sous ses mains déchirées.

Le héros s'élance vers un sommet plus élevé; et luttant avec un effort incroyable contre les flots écumeux qui mouillent sa barbe et ses cheveux épais, il était sur le point d'échapper à la mort; mais en ce moment Minerve renverse sur lui une masse de rochers. Telle autrefois Pallas entassa sur la tête du rebelle 4) Encelade, la Sicile entière, toujours embrâsée des feux que vomit ce redoutable géant : telle la Déesse irritée, couvre d'une montagne énorme l'infortuné roi des Locriens, qui expire sous le poids de la terre et des eaux réunies.

De tous les autres Grecs battus et dispersés par la tempête, les uns, victimes de la fureur du perfide élément, sont déjà submergés. Les autres n'attendent plus que la mort. On voit des navires dont un des flancs surnage encore, tandisque l'autre est déjà enfoncé dans les eaux. Ceux-ci ne laissent plus appercevoir au-dessus des plaines liquides que leur carêne renversée : là, les antennes sont arrachées des mats : ailleurs, toutes les pièces du navire se séparent à-la-fois : rien ne résiste aux vents furieux, aux flots mutinés et à la pluie que Jupiter verse du Ciel par torrens. On se croit menacé d'un déluge semblable à celui qui jadis signala le règne de Deucalion, lorqu'Amphitrite sortie de ses bornes, couvrit toute la surface de la terre.

Des milliers de Grecs sont ensevelis, et les vagues portent leurs corps sur

le rivage, avec les restes déplorables d'une partie de la flotte, brisée contre les rochers, par la perfidie de Nauplius. Ce roi voyant que les Dieux livraient à sa vengeance l'armée qui, par une condamnation injuste, avait fait mourir son fils Palaméde, alluma des feux sur les hauteurs de Capharée 5). A ce signe trompeur, les Argiens dirigent leur course vers le lieu qui semblait leur promettre un port assuré; mais des écueils cachés font échouer la plupart de leurs vaisseaux. Ceux qui les montaient, périssent étouffés par l'onde amère, et leurs corps devinrent les tristes jouets des vents et des flots. D'autres, en petit nombre, dûrent leur salut à quelque génie ou divinité propice.

Au milieu de cet affreux désordre, les captives oubliant leur propre danger, voyaient avec plaisir tous les maux

fondre sur leurs vainqueurs. Les unes, serrant étroitement entre leurs bras les enfans qu'elles allaitaient, s'élancèrent d'elles-mêmes dans les gouffres de Thétis. La fureur porta les autres à se jeter sur leurs ennemis, dont elles essayèrent d'avancer le trépas, contentes de périr avec eux, pourvu qu'elles satisfissent leur vengeance.

Minerve a vu triompher sa haine; maintenant elle s'afflige des malheurs que Neptune irrité réserve au sage Ulysse; mais avant de faire éclater sa colère contre le roi d'Ithaque, ce Dieu voulut renverser les retranchemens dont les Grecs s'étaient fortifiés devant Troie. Il couvrit les champs Phrygiens de toutes les eaux du Pont-Euxin et de l'Hellespont. Le fils de Saturne, secondant les desseins du Dieu des Mers, ouvrit les sources de la pluie, qui se précipita du ciel en torrens.

Apollon, non moins empressé, dirigea vers la plaine où étaient les retranchemens, le cours des fleuves et des fontaines qui sortent des flancs de l'Ida, et Amphitrite repoussa de son sein les flots accumulés, jusqu'à ce que tous les ouvrages fussent détruits.

Pour en achever la ruine, Neptune fait jaillir des entrailles de la terre une quantité prodigieuse d'eau mêlée de vase et de limon. Il ébranle par de violentes secousses la Dardanie entière et le promontoire de Sigée. Des abîmes s'ouvrent avec un bruit épouvantable et engloutissent le camp qu'avaient occupé les Grecs. Aussi-tôt après, ces gouffres souterrains se referment, la mer se retire, les fleuves et les torrens reprennent leurs cours, et ne laissent sur le rivage que des monceaux de sable.

Ce fut ainsi qu'éclata le courroux des

Dieux ennemis de la Grèce. Ceux des Argiens qui, protégés par quelque Divinité, s'étaient sauvés du naufrage, abordèrent enfin aux différentes contrées où le Destin les appellait.

NOTES DU CHANT XIV.

1) *A son aspect. Zeusis cum Helenam pinxisset hos versus Græcos adjecit.*

Οὐ νέμεσις Τρῶας τε καὶ ἐυκνήμιδας Ἀχαιοὺς,
Τοιῇ δ' ἀμφὶ γυναικὶ πολὺν χρόνον ἄλγεα πάσχειν.

Val. Maxim. (Hom. ILIAD. 3. 156. 157.

2) *Au de-là de l'Hellespont.* Strabon dit ausssi que le Cynosema, ou tombeau d'Hécube était en face de l'embouchure du Rhodius, sur la rive opposée de l'Hellespont.

Il y a sur la fin de ce chant des fautes énormes dans le texte, des lacunes considérables, des faits intervertis ou tronqués. Ces défauts n'étant suffisamment réparés dans aucune édition, j'ai tâché de rétablir l'ordre dans le récit; j'ai retranché les répétitions et rapproché des fragmens du poëme que les copistes avaient mal-à-propos transposés. Au reste je transcris ici la correction qu'à faite Rhodoman, afin que ceux qui liront le texte puissent la comparer à la mienne.

V. 537, αἴγλη. *Hic octo versuum decuriæ*

transpositæ erant ita ut posteriores quatuor sede suâ movissent priores quatuor.... Asseruimus.... connectentes cum versu qui incipit, αἴγλη 541 *in editione aldi et basil. Qui exorditur* οἱ δ᾽ὄπολις *cum* 39 *sequentib. et quadragesimo ab hoc in ordine, cujus initium* μόρμυρον. *Subtexui iterum illum qui proxime in vulgaribus exemplaribus versum* αἴγλη *quorum primus est* ἀφρὸς ἀδὴν. *Secundos antea feci primos, etc.*

3) *Elle quitte son égide.* ἐλύσατο, *solvit; exuit.* Je suis le texte de l'édition d'Alde-Manuce. D'autres lisent ἐδύσατο, *induit*, elle se revêt de son égide. Je n'empêche pas qu'on ne suive cette dernière leçon; mais 1°. Minerve est toujours sensée être armée de son égide, pourquoi s'en revêtirait-elle alors; d'ailleurs ce bouclier sert à la couvrir, et non à attaquer. 2°. On expliquerait difficilement comment, en conservant son égide, elle pourrait encore prendre les armes de Jupiter, et comment elle lancerait la foudre. Il me paraît plus naturel de supposer qu'elle se debarasse de son bouclier pour avoir plus d'aisance et de rapidité dans ses mouvemens.

4) *Encelade.*

Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hâc ingentemque Ætnam
Impositum, *etc.*

VIRG. Ænéid. lib. III.

5) *Capharée.* Cette montagne est dans l'ancienne Eubée, et c'est sur son sommet que Nauplius alluma ses feux. Tout auprès et en tournant vers l'Hellespont, étaient trois promontoires, dont parle Pline, lib. 4. cap. 12. C'est entre ces gorges hérissées de rochers que vint se briser la flotte des Grecs.
Sydus et Euboicæ cautes ultorque Caphareus.

VIRG. Lib. II.

Fin du quatorzième Chant.

DISSERTATION

Sur le Poëme attribué à Quintus de Smyrne ;

Conjecture de l'Auteur.

Tout lecteur impartial qui aura examiné avec attention l'ouvrage que nous venons de traduire, conviendra qu'il ne manque point d'intérêt ; qu'il y a, dans le style de l'auteur, de la noblesse, du feu, de l'enthousiasme, du génie ; qu'il y règne un goût sain, une touche nerveuse, en un mot, un ton, qui convient à l'Epopée. Et certes, le récit de Quintus paraît plus épique que celui de l'Odyssée, qu'on attribue à Homère, et qui, en effet, est de ce poëte sublime. En quoi le poëte de Smyrne serait-il inférieur au chantre d'Ulysse et d'Achille ?

Constantin Lascaris, grammairien et auteur grec, témoigne sa surprise à la lecture du poëme de Quintus, récemment apporté de la Calabre par le cardinal Bessarion; il croit franchement lire Homère, il y retrouve son style, il appelle l'auteur *Homérissime*, dans un passage cité par Laurentius Crassus, ou Laurenzo di Crasso, et rapporté aussi par Baile à l'article Quintus. Son sentiment est improuvé par M. Baillet et par le père Rapin; mais on sent assez, qu'en fait de Grec, le témoignage de Lascaris vaut cent fois celui du compilateur Baillet, et du Jésuite Rapin, qui probablement s'étaient contentés de parcourir rapidement un ouvrage que l'auteur grec, très-versé dans sa langue avait lu avec avidité.

Maintenant, qu'il me soit permis de hasarder une conjecture, et de la soumettre à l'examen des savans. Beaucoup

d'auteurs anciens, poëtes, historiens, orateurs ont pensé que Smyrne était la véritable patrie d'Homère, et ils l'ont appellé le poëte de Smyrne. 1° Ecoutons d'abord Cicéron, voici comme il s'explique, dans son oraison pour le poëte Archias : *Homerum Colophonii civem esse dicunt suum, chii suum vendicant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò suum esse confirmant; itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicarunt* (*Cicer. pro Archio poetâ, Orat. XXVI, cap.* 19). Quoique Cicéron ne traite pas ici *ex professo* la question sur la patrie d'Homère, ses expressions montrent assez qu'il penche en faveur des habitans de Smyrne qui lui ont consacré un temple. Strabon, lib. 14, 16, parle aussi de ce même monument ou temple de Smyrne que rappelle Cicéron; et au livre XIe. il paraît croire qu'Homère mourut à Chios,

en quoi il s'accorde avec Plutarque. Ce dernier s'exprime en ces termes, dans la vie de Sertorius : « Chios et Smyrne » sont les noms de deux villes floris- » santes; dans l'une naquit, dans l'autre » mourut Homère ».

2°. Les poëtes désignent souvent Homère, par l'épithète de *Melesigenes*, c'est-à-dire né sur les bords du Mélès, fleuve voisin de Smyrne, selon Pline, lib. 5., c. 29; c'est dans ce sens que Tibulle appelle mélétéens les vers d'Homère :

Posse meleteas nec mallem mittere chartas.

Tibul., lib. 4., c. 1, ad Messal. Corv.

Le poëte Papirius Statius, parle le même langage :

Attollat refluos in astra fontes
Graïo nobilior melete bœtis :
Bœtin, mantua, provocare noli.

Statius, lib. 2, sylv.

Le même poëte dit ailleurs :

Smyrna tibi gentile solum, potùsque verendo
Fonte meles, hermique vadum quo lydius intrat
Bacchus, et aurato reficit sua cornua limo.

Statius., sylv., lib. 3.

On voit que Stace parle ici d'Homère comme poëte de Smyrne et de l'Hermus, qui arrose les champs voisins de cette ville, à-peu-près dans les mêmes termes que Quintus de Smyrne parle de lui-même au chant douzième. (Voyez ce passage et la note qui l'accompagne). J'ai cité au chant treizième des vers de Statius, pris littéralement dans notre auteur. (Voyez aussi cette note).

Je ne me propose pas ici de décider la question sur la patrie d'Homère. Ce fait, quelqu'importance qu'on veuille y attacher, n'est point de mon ressort; j'ai seulement voulu prouver que les

anciens avaient communément appellé Homére le poëte de Smyrne, et cela me suffit. J'aurais pû m'appuyer d'un plus grand nombre d'autorités; je me contente d'ajouter aux citations qu'on vient de lire, deux articles de Charles Etienne, dont le dictionnaire poétique est le plus répandu. A l'article *Smyrna*, il dit: *Smyrna urbs ioniæ melete amne irrigata, Homeri, ut plurimi credunt, patria, qui indè a poetis passim Smyrnæus cognominatur.* (Steph.) A l'article *Melesigenes, proprium nomen Homeri poetœ Sumptum á mele fluvio, Smyrnæ propinquo juxta quem natus esse dicitur, postea Homerus apellatus*. L'auteur suppose donc comme un fait connu, que les poëtes ont désigné Homère sous le nom de poëte de Smyrne, *passim Smyrnæus*, ou de *Melesigenes*, qui a la même signification. De ce fait avoué il suit natu-

rellement que les chants du poëte de Smyrne trouvés en Calabre, par le cardinal Bessarion, ne portaient dans le titre le nom de *Smyrnéen*, que parce que l'auteur de ce recueil, suivant son opinion, et même suivant l'opinion commune, les avait attribués à Homère. Le manuscrit dont on n'a pas pu déchifrer le titre, outre le nom de Smyrnéen, portait aussi le nom de Coïntos ou Corinthos selon d'autres; mais ce nom de Coïntos, qu'on a pris pour le nom de l'auteur du poëme n'était très-probablement que le nom de l'auteur du recueil, sur lequel on s'est épuisé en conjectures, parce qu'on le supposait auteur du poëme dont il n'était, en effet, que le rapsode; et voilà pourquoi les critiques n'ont pu dire quel était ce Coïntos, ou Corinthos, ni dans quel tems il a vécu, pourquoi les uns l'ont fait Grec, d'autres Romain, etc, etc, etc.

Il est nécessaire de rappeller ici ce que j'ai dit vers la fin de ma préface, que les rapsodes cousaient ensemble plusieurs morceaux d'Homère, ou des autres poëtes pour les aller chanter dans les assemblées. Un de leurs recueils pouvait donc finir à la mort d'Hector, et l'autre, commencer depuis cette époque jusqu'à la ruine de Troie. Ce dernier fut d'abord le moins complet, et par conséquent le moins répandu; car Homère ne fit pas tout-à-la-fois.

On ne manquera pas de demander ici, comment ces chants d'Homère ont-ils été si long-tems inconnus? Et moi je demande comment les fables de Phèdre et l'histoire de Quinte-Curce ont-elles été plusieurs siècles à se retrouver? Qui sait si nous ne recouvrerons pas les livres de Tite-Live et de Diodore de Sicile qui nous manquent?

D'autres diront encore que le style du

prétendu Quintus n'est pas le style de l'Iliade connue jusqu'à ce jour. Le lecteur peut en juger par lui-même. J'ai déjà répondu ailleurs à cette objection; mais j'ajoute ici, que la différence du style, fût elle même constatée, ne détruirait pas la conjecture. L'Odyssée est assurément bien inférieure à l'Iliade, et cependant l'Odyssée est aussi incontestablement d'Homère que l'Iliade; elle est citée comme de lui, par Aristote, en son livre de l'art poétique, et par d'autres auteurs irrécusables : la différence du style n'est donc pas une objection plausible. Nous admirons l'Iliade et l'Enéïde, dit élégamment Stace; mais nous lisons aussi le Moucheron (de Virgile), et la Batrachomyomachie (d'Homère). « Les plus illustres poëtes ont » plus d'une fois écrit d'un style » moins relevé, *sed culicem legimus et Batrachomyomachiam etiam agnos-*

cimus : nec quisquam est illustrium poëtarum qui non aliquid operibus suis stylo remissiore præluserit.

Statius, prolog., lib. 1, sylv.

Et qu'on ne dise pas que ce poëte n'attribuait pas ces opuscules à Virgile ou à Homère. Le texte que nous venons de rapporter, prouve évidemment le contraire. Il dit d'ailleurs très-expressément au livre second déjà cité : « Avant « les tems du Moucheron de Virgile Maron ».

Ante annos culicis marioniani.

Statius, lib. 2, sylv.

Les faits dont j'ai tiré ma conjecture sur le poëme de Quintus, sont suffisamment connus ; c'est aux savans et aux critiques à lui assigner le degré d'importance qu'elle mérite.

LES AMAZONES,

Imitation du Grec de Quintus de Smyrne. 1)

Les Troyens avaient vu sous la lance d'Achille,
Tomber Hector, l'appui de leur superbe ville :
Les peuples abattus dans un lâche repos,
Pleuraient sans la venger la cendre d'un héros.
Tels des taureaux fuyant à l'aspect du carnage,
N'osent d'un fier lion affronter le courage;
La peur hâte les pas de leur troupe aux abois :
L'épouvante les suit dans l'épaisseur des bois.
Tels les Troyens cachés sous leurs hautes murailles,
Dans Achille croyoient voir le Dieu des batailles.
Le Xanthe, le Scamandre en leurs funestes bords,
De leurs flots consternés ne roulaient que des morts :
Et déjà la terreur est dans toutes les âmes,
Comme si leur patrie était en proie aux flammes.

1) Ce poëme est en XIV livres; le style en est imité d'Homère, et ne manque point d'agrément. Le cardinal Bessarion en trouva le manuscrit dans une ville de Calabre; ce qui a fait donner aussi au Poëte le nom de *Quintus Calaber.* Les Aldes en publièrent la première édition *in*-12, conjointement avec le poëme de *Triphiodore*, sur la ruine de Troie, et celui de *Coluthus* sur l'enlèvement d'Hélène. *Lacerda* pense que Quintus Calaber est plus ancien que Virgile, qui en a pris qnelques idées. Le poëme commence sans proposition ni invocation, par l'arrivée de l'Amazone Penthésilée à Troie, après la mort d'Hector.

Des bords du Thermodon, fleuve à jamais fameux,
Un grand secours arrive aux Troyens malheureux.
Une fière beauté, (c'était Penthésilée)
Vénus pour la figure et Mars dans la mêlée,
Vient, la hache à la main, la douleur sur le front,
D'un funeste hasard venger le triste affront.
Un jour que d'un vieux cerf elle pressait la fuite,
Elle perça le sein de sa sœur Hyppolite.
Bientôt l'infortunée expire dans ses bras.
Elle croit voir son ombre attachée à ses pas.
Des songes pleins d'horreur lui montrent les furies,
De leurs fouets déchirans frappant ses mains impies;
Elle promet aux Dieux d'expier son erreur
Dans le sang de ces Grecs que poursuit sa fureur.
Douze jeunes beautés, indomptables guerrières,
Suivent Penthésilée, et leurs grâces altières,
Sur les pas de leur reine, en ces sanglans hasards,
S'enflamment des fureurs de Bellone et de Mars.
Au milieu de ses sœurs l'intrépide Amazone
Brille de cet éclat dont Phébé s'environne,
Lorsqu'au milieu du Ciel, des nuages épais
Ont voilé d'autres feux, sans éclipser ses traits.
Ou telle de l'Olympe, on voit sortir l'Aurore
Fière de ses coursiers qu'un feu bouillant dévore;
Les Heures autour d'elle, en cercle radieux,
Sentent leur teint pâlir à l'éclat de ses yeux.
Telle aux remparts Troyens l'invincible héroïne
S'avance; tout s'émeut à sa grâce divine;
Des peuples accourus les avides regards
Tombent avec amour sur la fille de Mars.

Oui, c'est elle, c'est-là le sang du Dieu de Thrace,
Son armure, ses traits, sa valeur et sa grâce.
Mais le charme attrayant d'un sourire enchanteur,
De sentimens plus doux vient pénétrer le cœur.
Si du feu des combats son œil brille et s'enflamme,
La pudeur de son front peint celle de son âme.
En elle tout séduit par le mélange heureux
Des dons les plus parfaits que dispensent les Dieux.
Troie, essuyant ses pleurs, se livre à l'allégresse.
Telle en un jour d'été, la brillante Déesse,
Qui d'une écharpe d'or étale la splendeur,
Vient tempérer du Ciel la trop brûlante ardeur.
Le laboureur la voit, sous la sphère éthérée,
Prête à verser ses dons sur la terre altérée.
Déjà d'un vent plus fort le souffle impétueux
Epaissit le rideau qui s'étend sur les Cieux.
L'homme des champs pleuroit sa récolte perdue,
Lorsqu'en nuages d'or la pluie est descendue.
Telle Penthésilée, aux enfans d'Ilion
Rend l'espoir de venger la gloire de leur nom.
La douleur sur leur front éclaircit son nuage;
Priam même, Priam, appesanti par l'âge,
Et bien plus accablé du poids de ses malheurs,
Sent calmer un moment sa tristesse et ses pleurs.
Tel vaincu par le mal qui presse sa paupière,
Celui qui perd l'espoir de revoir la lumière,
Voudrait dire aux vivans un éternel adieu:
Mais si par le secours d'un mortel ou d'un Dieu,
A travers les brouillards d'un œil obscur encore,
Il entrevoit l'éclat de la naissante Aurore,

D'un bien inattendu tout-à-coup transporté,
Sa peine s'adoucit d'une ombre de clarté :
Tel Priam que le deuil et la mort environne,
Doit l'espoir et la vie à l'illustre Amazone.
Au milieu des Troyens charmés de tant d'attraits,
Le prince la conduit à son brillant palais :
Tendre objet de ses soins, et d'honneurs entourée,
Elle est comme serait une fille adorée,
Qui d'un cruel exil, en de lointains climats,
Après vingt ans de pleurs reviendrait dans ses bras.
Déjà le roi Priam, sous ses vastes portiques,
Ordonne d'un festin les apprêts magnifiques;
Là, parmi cent flambeaux qui remplacent le jour,
Brille l'or de l'Asie et l'éclat de sa cour,
Comme aux jours où ce roi suivi de la Victoire,
Voyait vingt nations s'éblouir de sa gloire.
Mais tout ce que l'Asie a de plus fastueux
N'égale point encor les présens somptueux
Que dans ses vifs transports le vieux Priam prépare.
Ce que l'Inde, les mers, les arts ont de plus rare,
Les trésors de vingt rois amassés à grands frais,
Doivent de l'héroïne embellir les attraits;
A des dons bien plus grands elle a droit de prétendre,
Si sous les murs sacrés que son bras vient défendre,
Près du tombeau d'un fils dont le sang fume encor,
Elle immole celui qui fit périr Hector.
Mais toi qui te promets cette illustre conquête,
Tremble ! un fer menaçant est levé sur ta tête!
Le nom de l'Amazone, et l'éclat de ses faits
Vient frapper Andromaque au fond de son palais.

Ah ! s'écrie en pleurant cette veuve alarmée :
« O folle ambition ! funeste renommée !
» Imprudente ! tu cours au devant du trépas.
» Oui, je crois voir Achille et la mort sur ses pas.
» Ta tête va tomber sous le fer d'un barbare,
» Malheureuse étrangère ! ah ! quelle erreur t'égare ?
» Sans doute mon Hector fut plus vaillant que toi.
» Nous l'avons vu périr et pour Troie et pour moi ;
» Je pleure de son bras l'inutile vaillance,
» Et l'effroi dans mon cœur vient glacer l'espérance ».
Cependant le Soleil déjà las de son tour,
Dans l'humide Océan précipite le jour,
Déjà des derniers mets la table se couronne,
Et la nuit au repos invite l'Amazone.
Dans le palais du roi, sous de riches lambris,
S'élève un lit paré des plus brillans tapis.
Là sur l'or et la pourpre, avec luxe étalée,
Le tranquille sommeil attend Penthésilée.
Sur ses beaux yeux vaincus du besoin du repos,
Le complaisant Morphée épanche ses pavots ;
Mais la fière Pallas, qu'anime la vengeance,
Poursuit dans le sommeil ce cœur sans défiance.
Pour perdre l'Amazone et tromper sa valeur,
L'adresse qu'elle emploie est un songe imposteur ;
Et pour mieux égarer son ardeur téméraire,
Ce fantôme imposant prend les traits de son père.
« Cours, ma fille, où l'honneur te promet ses lauriers.
» Ton bras va triompher du plus fier des guerriers,
» De cet Achille enfin de qui la renommée
» A rempli l'Univers, et vaut seule une armée.

» C'est demain qu'éprouvant l'inconstance du sort,
» Ce héros, sous ta main doit rencontrer la mort. »
Le cœur impatient de voir le jour éclore,
L'héroïne se lève, et devance l'Aurore.
Son maintien assuré, son visage riant
S'anime au jour qui s'ouvre aux portes d'Orient.
D'une dure cuirasse elle presse ses charmes;
Des mains mêmes de Mars elle reçut ces armes.
Elle entoure de fer ces membres délicats
Dont la soie et le lin dérobent les appas.
Une brillante épée, instrument de sa gloire,
Décore avec orgueil, son épaule d'ivoire:
Et de son bouclier l'éclatante splendeur
Offre l'astre des nuits dans sa demi-rondeur,
Quand son disque argenté perçant la nuit profonde,
Répand un jour si doux sur la scène du monde.
Sur son front vierge où brille une aimable fierté,
S'élève un casque d'or d'aigrettes surmonté;
Elle tient dans ses mains la hache redoutable
Dont Bellone aiguisa le fer inévitable,
Et qui dans la chaleur des exploits éclatans,
Fait craindre une Amazone aux plus fiers combattans.
L'audace dans les yeux, elle franchit les portes;
Elle court des Troyens animer les cohortes.
Tout s'éveille à sa voix, et bientôt sa fureur
Va sur le camp des Grecs repousser la terreur.
D'un corps souple et léger, d'un pied rempli de grâce,
On la voit s'élancer sur un coursier de Thrace,
Le plus beau qu'Orithye eût encore élevé,
A son fougueux époux par elle réservé.

Aussi prompt que l'éclair, sous la vive Amazone,
Il croit porter Vénus, la Victoire ou Bellone.
Les femmes des Troyens qu'excitent ses regards,
S'enflamment sur ses pas des feux brillans de Mars.
A leur tête, la jeune et belle Hippodamie,
Des folâtres plaisirs trop charmante ennemie,
A son sexe timide inspirant ses transports :
« Oui, c'est parmi le sang, la poussière et les morts,
Que je prétends guider votre fureur divine.
Offrons nos bataillons à l'auguste héroïne.
Eh quoi! nos cœurs tremblans sont frappés de stupeur!
Ce sexe qu'on adore est-il né pour la peur?
Les Dieux à l'homme seul donnent-ils le courage?
N'avons-nous pas un cœur et la force de l'âge?
Nos yeux d'un feu guerrier craindraient de s'animer?
Nos bras, d'un fer vengeur trembleraient de s'armer?
On verrait la frayeur décolorer nos charmes,
Et nos faibles genoux chanceler sous les armes?
Le Ciel en nous donnant et des yeux et des bras,
Nous a fait comme à l'homme un cœur pour les combats.
La nature sur nous a-t-elle moins d'empire?
N'est-ce pas le même air que la femme respire?
L'homme n'est point formé d'élémens plus parfaits.
Les Dieux égalent tout dans leurs communs bienfaits.
Eh! ne voyez-vous pas cette noble étrangère?
Quel Troyen ne lui cède en audace guerrière?
Cependant pour objet de ses soins généreux,
Elle n'a point ici ses foyers et ses Dieux :
Elle défend un roi que le malheur assiége;
Mais en sauvant Priam c'est nous qu'elle protége.

Ah ! le fer n'a-t il point assez tranché de jours
Que regrettent nos cœurs, que pleurent les amours ?
L'une a perdu son fils, une autre a vu son frère
Epuiser de ces Grecs la rage meurtrière ;
Une autre de l'Hymen a changé le flambeau
Contre les feux mourans d'un lugubre tombeau;
Aucune d'entre nous n'est exempte de larmes.
Eh ! ne vaut-il pas mieux, sous le tranchant des armes,
Expirer, s'il le faut, dans les champs de l'honneur,
Que de voir sous les coups d'un barbare vainqueur,
Egorger nos enfans, et d'un dur esclavage,
Nous-mêmes supporter la misère et l'outrage ? »
Elle dit : ces beautés volent de toutes parts
Des plaisirs de l'amour aux jeux sanglans de Mars.
Telle, aux jours du printems, l'abeille diligente
Assiége les moissons que Flore lui présente.
Toutes, d'un même zèle, ont fui leurs toits déserts;
Et l'essaim bourdonnant sillonne au loin les airs.
Ainsi l'honneur sourit aux vaillantes Troyennes;
Le fuseau paresseux laisse languir ses laines;
Le bouclier, l'épée avide de combats,
Fait tomber de leurs mains l'aiguille de Pallas.
Pleines d'un feu guerrier ces beautés magnanimes
Allaient offrir à Mars d'innocentes victimes,
Si Théano plus sage, et plaignant leur valeur,
N'eût calmé de ce feu la bouillante chaleur.
« Quel transport vous saisit, beautés infortunées !
Vos mains aux jeux de Mars ne sont point façonnées;
Qu'a de commun sa rage avec des traits si doux!
Cette armure, ce fer, tout est nouveau pour vous.

Reprenez vos travaux ; laissez a l'Amazone,
Le bouclier de Mars, le sabre de Bellone ;
Leur jeunesse endurcie à ces rudes travaux,
Elève un sexe faible aux vertus des héros.
D'un immense pays faut-il franchir l'espace ?
Du vol de leurs coursiers l'œil a perdu la trace.
Rien ne les épouvante, et rien ne les abat;
Et jamais leur genou ne plie en un combat.
Mars, dit-on, fut l'auteur de leur race divine ;
Certes, rien ne dément leur céleste origine,
Ni leur courage altier, ni l'éclat de leurs yeux.
L'incarnat de leur teint brille du sang des Dieux.
En vain à les dompter l'homme oserait prétendre,
Lui-même de leur joug ne saurait se défendre.
Nous, fidelles aux soins qui nous sont destinés,
Ne chargeons point de fer ces bras efféminés ;
Allons, loin des périls d'une gloire cruelle,
Repeendre ces travaux où Pallas nous rappelle. »
 Des femmes des Troyens ces conseils sont goûtés.
Mais l'illustre Amazone, à pas précipités,
Ramenant au combat ses fidelles compagnes,
Du plus beau sang des Grecs inonde les campagnes.

COURNAND,
Professeur de littérature française au College de France.

FIN.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

PAGE 6, ligne 2, l'accueillit, *lisez* l'accueille.
Page 22, ligne 9. Menesthius, *lisez* Menœtius.
Page 95, ligne 11. *Itæ*, lisez *ita et sub mari.* — *Id.* l. 14. *Vrexantur*, lisez. *vexantur.* — *Id.* l. 19. *Natural. quasit*, lisez *quæst.*
Page 109, ligne 4. S'applaudirent, *lisez* l'applaudirent.
Page 171, ligne 1. Fut-ce le fils du, *lisez* fut le fils.

DEUXIEME VOLUME.

PAGE 13, ligne dern. La taille est ta sienne, *lisez* ta taille est la sienne.
Page 63, ligne 15. Mots orgueilleux, *lisez* monts.
Page 85, ligne dern. Œthon, Pironus, *lisez* Æthon, Piroüs.
Page 217, ligne 18. Les mains, *lisez* les mains : — *Id.* Sur son visage : *lisez* sur son visage,